

# NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

*TOME SIXIE'ME.*

---

## *TOME SIXIE'ME.*

# LE NOUVEAU THEATRE ITALIEN OU RECUEIL GENERAL DES COME'DIES

Repreſentées par les COME'DIENS ITALIENS Ordinaires du Roi.

Augmenté des Piéces nouvelles, des Argumens de pluſieurs autres qui n'ont point été imprimées, & d'un Catalogue de toutes les Comédies repreſentées depuis le rétabliſſement des Comédiens Italiens.

*NOUVELLE E'DITION.*

*Corrigée & augmentée, & à laquelle on a joint les Airs des Vaudevilles gravez à la fin de chaque Volume.*

*TOME SIXIE'ME.*



A PARIS;

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXIII.

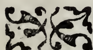
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

# LE NAUFRAGE,

## *COME'DIE en cinq Actes,*

Par Mademoiselle RICCOBONI.

REPRESENTE'E POUR LA premiere fois sur le Theâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens ordinaires du ROY, le 14. Février 1726.



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXX.
*Avec Approbation & Privilége du Roy.*



A

# SON ALTESSE SERENISSIME MADAME LA DUCHESSE.



*ADAME,*

*J'ose esperer que* VOTRE ALTESSE SERENISSIME *ne desaprouvera pas la liberté que je prends, de lui offrir cet Ouvrage. C'est un hom-*

*mage que je dois aux bontez dont elle m'honore, & si l'offrande n'est pas digne par elle-même de l'attention de* VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *je la supplie de la recevoir au moins, comme une preuve du devouëment infini, & du très-profond respect, avec lequel je suis,*

MADAME,

DE V. A. SERENISSIME

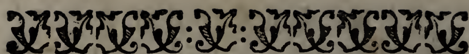
La très-humble, très-obéïssante, & très-soumise Servante,
HELENE BALLETTI RICCOBONI
FLAMINIA.

# AU LECTEUR.

MOn deſſein n'eſt pas de donner une Préface, & encore moins d'entrer dans l'examen de l'origine de la Comédie, & des régles qui la conſtituent. Je ne veux que me juſtifier auprès du Public, qui ſelon toutes les apparences, ſera ſurpris de voir une Piéce Françoiſe de ma façon ; je ſuis étrangere, & par conſequent peu inſtruite de ces traits fins & délicats, qui font un des principaux agrémens de la Langue que je fais parler à mes Perſonnages. Mais il faut l'avoüer, toutes mes refléxions ont été moins fortes, que l'envie de me rendre agréable à une Nation, dont il eſt glorieux de mériter le ſuffrage ; charmée depuis long-temps du *Mercator* de Plaute, j'ai crû que l'on me ſçauroit quelque gré de travailler ſur un ſujet très-propre pour notre Theâtre, & qui d'ail-

leurs a les graces de la nouveauté; car je ne ſçache perſonne qui ſe ſoit aviſé de le traiter. Le *Rudens* du même Poëte m'a fourni les Epiſodes ; & je me ſuis flattée que l'on ne me feroit pas un crime d'avoir imité un ancien Auteur. Lui-même ſouvent a copié les Grecs, ſon exemple a été ſuivi par Térence, & tous ont eu la bonne foy de ne le pas laiſſer ignorer à la poſterité. Malgré cet aveu, la plûpart de leurs Piéces ont été reçuës des Romains avec les plus grands applaudiſſemens. Rien de plus beau que celles de Moliere, cependant on y reconnoît, & des ſujets, & des traits puiſés dans les Ecrits de ces Anciens. Pourquoi donc aurois-je dû être plus ſcrupuleuſe que tant de grands Hommes? je connois mes forces & combien de faux pas n'aurois-je pas fait ſans de pareils guides! dont pourtant je me ſuis écartée ſur le

Chapitre des mœurs & des usages; les nôtres ne ressemblent point du tout à ceux des Grecs & des Latins, & il m'a parû que je ne devois pas les conserver, autrement je n'aurois pû esperer un accueil favorable, que de la part des Sçavans de Profession, ou des personnes, qui par un goût excellent, & par un heureux naturel, se portent aux choses mêmes, qui ne leur sont pas connuës. L'*Andrienne* est aujourd'hui peu suivie, quoiqu'elle soit la plus parfaite des Comédies de *Terence*, & cela, parce que les mœurs anciennes ignorées d'ordinaire, ne frappent & n'interessent aucunement: on les a rapprochées de notre temps dans une Tragédie nouvelle, dont le sujet est peu different de l'Andrienne, & cette piéce a été reçûë très-favorablement; il ne me reste maintenant qu'à supplier le Public de lire cette Comedie avec la même indulgence qu'il l'a vûë représenter.



# ACTEURS.

HORACE, Pere de Lelio.

LELIO.

ARLEQUIN.

TRIVELIN.

FABRICE, Pere de Cinthio.

CINTHIO.

SILVIA, Amante de Lelio.

SPINETTE, Suivante de Silvia.

FLAMINIA, Femme de Fabrice en ſecondes nôces.

ROSETTE, Suivante de Flaminia.

Mr. DE LA BOUSSOLE, Capitaine de Vaiſſeau.

Un CUISINIER.

Differens Perſonnages muets.

*La Scene eſt au Fort Royal de la Martinique.*



# LE NAUFRAGE, COMEDIE.

## ACTE PREMIER.

*Le Theâtre represente la Mer dans le fond, & des Rochers, & des deux côtez des Maisons.*

### SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul.*



ISERICORDE ! quelle tempête effroyable ! je me meurs ! je n'en puis plus ! je n'ai jamais rien vû de pareil. Le vent a enlevé toutes les tuilles de la maison, il n'y a plus de carreaux aux fenêtres, toutes les

portes sont en piéces, & on est à l'air dans les maisons comme dans les ruës. Le tonnere est tombé dans notre cave, & a bû notre vin jusqu'à la derniere goute; la mer est dans une colere terrible, il semble qu'elle veuille tout engloutir. Ah! quelle épouvantable vague! ah! *Povereto mi!*

*Il regarde toujours du côté de la Mer, faisant des postures d'effroi.*

---

## SCENE II.

LELIO, TRIVELIN, ARLEQUIN,

LELIO.

TRivelin, je ne puis trouver de repos, cet orage m'inquiete; ma chere Silvia doit arriver ici par le Vaisseau qu'on attend, elle est actuellement en chemin, & sans doute elle essuye cette tempête: Vous perirez peut-être, ma chere Silvia pour suivre mes conseils, & l'amour que vous avez pour moi. Que deviendrois-tu, infortuné Lelio, si tu perdois ainsi toute ton esperance? tu ne survivrois pas à la perte de Silvia.

TRIVELIN.

Ah! doucement, Monsieur, je vous

prie, vous croyez d'abord tout perdu, un Vaiſſeau ne perit pas toujours dans la tempête, & Monſieur Horace votre Pere n'auroit pas amaſſé tant de richeſſes, ſi chaque orage lui avoit couté un vaiſſeau; peut-être, Mademoiſelle Silvia, n'eſt-elle pas encore partie.

LELIO.

Toutes tes raiſons ne peuvent calmer mes allarmes; je ſçai ſûrement qu'elle s'eſt embarquée ſur le vaiſſeau de Monſieur de la Bouſſole, il doit être prêt d'arriver ci, & mon imagination & mes craintes ne pourront ceſſer, que je n'en apprenne des nouvelles. Mais que fais-tu là Arlequin?

ARLEQUIN.

Ah! Monſieur, je ſuis mort de peur! je vois des pauvres Diables à la nage, ils vont ſe noyer, car ils n'en peuvent plus de fatigue, & ils ne trouveront pas là un verre d'eau des Barbades pour ſe remettre le cœur.

LELIO.

Ah! je ſuis perdu, c'eſt un vaiſſeau qui vient de ſe briſer, Silvia y étoit ſans doute.

TRIVELIN.

Où vois-tu cela?

ARLEQUIN.

Là bas, là bas, voyez, ils se noyeront tous.

LELIO.

Allons les secourir, Trivelin, s'il est possible.

TRIVELIN.

Je vous suis. La peste comme vous courez, je ne sçaurois aller si vîte.

---

## SCENE III.

ARLEQUIN *seul regardant la Mer.*

AH! que vois-je! je ne me trompe point; oui, ce sont deux femmes seules dans un petit bateau, ouf! comme la mer les éleve; ah! les voilà maintenant tout au fond! voilà le courant qui les emporte! ah, ah! bon, je les vois reparoître, elles ont évité un terrible rocher, le vent les amene au rivage, elles sont sauvées, si elles peuvent éviter cette vague : elle est épouventable, je n'en ai jamais vû de pareille; je crois qu'elle va venir jusques ici.

*Il se sauve en courant au devant du Theâtre, & puis se rapproche.*

Ah! je commence à respirer, j'en vois

une qui s'eſt jetté hors du petit bateau, elle aura les jambes un peu mouillées, mais ce n'eſt rien ; la voilà ſauvée & l'autre, le flot l'a jettée auſſi hors de la nacelle, mais elle eſt bien plus loin .... la peur la fait tomber ..... elle ſe releve ..... la voilà qui marche ..... bon elles ſont hors de l'eau ..... mais elles s'égareront ..... en voilà une qui prend un mauvais chemin.

---

## SCENE IV.

HORACE *dans la maiſon*, ARLEQUIN SILVIA *entre avant qu'Arlequin ſorte.*

HORACE.

ARlequin, Arlequin !

ARLEQUIN.

Monſieur.

HORACE.

Comment tu t'amuſe à te promener pendant que le vent briſe tout dans la maiſon.

ARLEQUIN.

Un moment, Monſieur.

HORACE.

Viens vîte, où je t'iray chercher.

ARLEQUIN.

Ne vous en donnez pas la peine. *à part.* Puisses tu être au fond de la Mer, vieux sorcier, qui ne me laisse pas le temps de secourir ces deux pauvres femmes.

SILVIA.

Où suis-je ? me voici échapée au naufrage, seule, & dans un pays que je ne connois point ! qui pourra me secourir ? j'ai perdu dans la mer mes bijoux & mes papiers; je ne pourrai plus me faire connoître à mon oncle Lisimaque que j'allois chercher ? que ferai-je ? si je pouvois du moins retrouver cette pauvre Spinette ! sa compagnie me consoleroit. Pour se bien representer les malheurs de la vie, ce n'est pas assez d'en entendre parler, on ne les connoît veritablement que quand on les éprouve ; c'étoit donc là le bonheur que je m'étois promis en quittant ma patrie, pour venir chercher celui qui devoit être mon époux ? mon malheur a commencé par son absence, la mort de ma mere l'a augmenté, & mon naufrage le met à present au comble. Lelio, tu ne sçais pas mon sort, ni l'état où je me trouve : ton cœur en seroit touché, & ton amour te porteroit à me secourir.

## SCENE V.

SILVIA, SPINETTE *sur le rocher.*

SPINETTE.

PAuvre Spinette, comment te tiras-tu d'un si mauvais chemin? ah! je crains à chaque pas de retomber dans la mer, il n'y auroit plus de ressource pour moi : me voilà pourtant presque à la fin. Je cherche par-tout des yeux ma chere Maîtresse, mais je ne la vois point! la vie me sera toujours triste, si cette pauvre Damoiselle, à qui j'ai toujours été si attachée est malheureusement périe. Je l'ai appellée cent fois, personne ne répond. Mademoiselle Silvia! Mademoiselle Silvia!

SILVIA.

N'entends-je pas une voix qui m'appelle?

SPINETTE.

Mademoiselle Silvia!

SILVIA.

Oui, je ne me trompe point, c'est la voix de Spinette..... Spinette!

SPINETTE.

Ah! ma chere Maîtresse!

SILVIA.

Spinette, Spinette !

SPINETTE.

Mademoiselle !

SILVIA *en l'embrassant.*

Ma chere ! je suis donc assez heureuse pour te retrouver ?

SPINETTE.

Je pleure de joye.

SILVIA.

Tu vis donc, ma chere Spinette ?

SPINETTE.

Ma chere Maîtresse, vous seule vous êtes cause que je suis contente de vivre, puisque j'ai le bonheur de me retrouver avec vous : à peine le puis-je croire ; embrassez-moi, embrassez-moi, je vous prie.

SILVIA.

Ton amitié, Spinette, adoucit la rigueur de mon sort, j'y suis sensible, & si mes malheurs finissent un jour, tu seras contente de ma reconnoissance.

SPINETTE.

Je connois il y a long-temps votre bon cœur, mais laissons cela : songeons à trouver une retraite ; car la peur, la fatigue, & le froid m'ont tellement abattuë, que

je respire à peine : j'ai besoin de bien des choses, & je vous crois dans la même necessité.

SILVIA.

Oui : mais, où trouver cette retraite ? à qui la demanderons-nous ? sçavons-nous en quel pays nous sommes! Lorsque la tempête nous a surpris, nous étions encore bien loin de la Martinique, & le vent nous a peut-être éloignez de l'endroit où nous devions aborder, on ne rencontre personne ici : je croirois être dans un desert, si je ne voyois des maisons.

SPINETTE.

Si l'orage s'est fait sentir sur la terre comme sur la mer, je ne doute pas que tout le monde ne soit caché ; encore si nous avions pû aborder avec l'Esquif où Monsieur de la Boussolle le Capitaine nous a fait descendre pour nous sauver ; & si nous avions sa cassette avec nous, nous possederions son or & le vôtre. Ce métal se fait entendre par-tout sans parler : nous en présenterions aux gens de ce pays-ci, & on nous recevroit sans doute.

SILVIA.

Helas ! je ne regrette pas tant mes bijoux que mes papiers : si une vague n'eût em-

porté le Capitaine dans l'instant qu'il descendoit dans l'esquif pour être avec nous, nous ne serions pas abandonnées ; il connoît peut-être ce pays-ci, il sçait quelle est ma naissance, il me conduiroit dans les bras de mon oncle Lisimaque, il rendroit témoignage pour moi, je trouverois mon cher Lelio.

SPINETTE.

Mademoiselle, dans quelqu'état qu'on se trouve, il ne faut jamais se désesperer, mais opposer un courage ferme aux persecutions du sort : le temps change à tout moment : nous nous croyions noyées, il n'y a qu'un instant, & nous voilà sauvées : le Capitaine l'est peut-être aussi : le vent l'aura poussé où nous avons échoüé ; songeons au present, nous avons besoin de repos ; dans la suite, suivant ce qui nous arrivera, nous prendrons le parti qui nous conviendra le mieux. Je m'en vais frapper à cette porte : si l'on nous refuse, nous frapperons à une autre, & puis à une autre, jusqu'à ce qu'on nous reçoive. Les hommes ne sont pas nés dépourvûs de pitié, nous en trouverons dans quelqu'un.

SILVIA.

Je n'ose.....

SPINETTE.

Pour moi j'ai plus de confiance : la ne-

ceffité rend hardi, je veux ſuivre mon courage.

SILVIA.

Fais ce que tu veux, je m'abandonne à ta conduite. *Spinette frappe à la porte d'Horace.*

## SCENE VI.

### HORACE, SILVIA, SPINETTE.

HORACE *dans la maiſon.*

QUi eſt-ce qui frappe à l'heure qu'il eſt? *à Arlequin qui eſt dans la maiſon.* Attends, attends, j'irai voir, auſſi-bien faut-il que je ſorte. *Il ſort.* Qui ſont ces femmes? ce ſont elles apparemment qui ont frappé! dans quel état les vois-je? qu'eſt-ce qu'elles veulent? eſt-ce vous, mes Demoiſelles, qui me demandez? que ſouhaitez-vous? d'où venez-vous? car je m'apperçois que vous êtes étrangeres?

SPINETTE *avec joie à Silvia.*

Ah! il parle François *à Horace.* Oui, Monſieur, nous ſommes deux Etrangeres qui avons fait naufrage: nous avons tout perdu, il ne nous reſte que la vie, nous eſperons trouver un azile auprès de vous, ne nous rebuttez point de grace, ne trompez point notre eſperance.

HORACE.

Qui est-ce qui vous a addressées chez moi ? je n'y reçois point de femmes.

SILVIA.

Ah ! Monsieur, laissez-vous toucher ! voyez deux pauvres filles seules égarées, sans appui, dans un pays inconnu, où la tempête nous a jettées. J'embrasse vos genoux, * j'implore votre bonté ; que craignez-vous en recevant deux infortunées ? que la mer n'a épargnées que pour les rendre plus malheureuses : recevez-nous, je vous en conjure ; je vous promets une reconnoissance si parfaite, que vous n'aurez pas lieu de vous repentir de votre generosité.

SPINETTE *en pleurant.*

Oui, Monsieur, cela sera comme elle le dit.

HORACE *à part.*

Elles m'arrachent des larmes : je suis tout penetré : elle est bien jolie celle-ci. *Haut.* Mademoiselle, je faisois dabord quelque difficulté de vous recevoir chez moi, parce que je suis veuf, il n'y a point de femmes au logis, & la bienséance ne me permet pas de vous y donner une retraite, s'il n'y avoit que moi .....

* *Elles se jettent à genoux, Horace les regarde avec un air tendre.*

SPINETTE.

Ah ! Monſieur, nous reſterons ſi cachées, ſi cachées, que perſonne ne nous verra, & la médiſance n'aura point de lieu.

SILVIA.

Votre air reſpectable & votre âge nous garantiſſent de tous ſoupçons : daignez nous donner l'hoſpitalité : vous êtes ſans doute né genereux, vous feriez grace à des hommes, pourquoi traiteriez-vous moins favorablement des femmes qui implorent votre ſecours, qui ſe jettent à vos pieds ?

SPINETTE.

Il y auroit de la cruauté.

HORACE *à part.*

J'ai le cœur trop tendre, ſa douceur & ſa beauté me touchent ſi fort que je n'y réſiſte plus. *Haut.* Entrez chez moi, Mademoiſelle, je vous offre toute mon aſſiſtance, vous trouverez en moi un ami, un protecteur, & un pere tout à la fois. Entrez, vous dis-je, & raſſurez-vous ; holà Arlequin !

## SCENE VII.

ARLEQUIN *& les susdits.*

ARLEQUIN.

MOnsieur, me voici.

HORACE.

Reçois ces demoiselles, fais-leur bon feu, & donne-leur tout ce qu'elles te demanderont, elles n'ont qu'à choisir dans la garderobe de ma défunte les habits qui leur conviendront le mieux; cela leur est aussi necessaire que tout autre chose.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, je n'y manquerai pas; je parie que ce sont-là ces deux femmes que j'ai vûës dans la Nacelle, pour qui je m'interessois tant, je suis ravi qu'elles ayent abordé chez nous.

SILVIA.

Ah! Monsieur, quel excès de bonté! comment vous en remercier! mon respect & mon attachement vous marqueront mieux dans la suite ma reconnoissance.

SPINETTE.

Monsieur, ma Maîtresse est une aima-

ble Demoiselle, sage, vertueuse, je vous promets que vous serez charmé de son esprit & de son caractere.

HORACE.

Elle est donc votre Maîtresse?

SPINETTE.

Oui, Monsieur, & je suis sa femme de chambre, & votre très-humble servante.

HORACE.

Entrez l'une & l'autre, allez vous reposer. Arlequin, suis-les, & fais ce que je t'ai ordonné.

ARLEQUIN.

Vous serez obéï: je suis ma foi charmé que des femmes viennent loger chez nous, nous passerons la vie un peu plus gayement: quand on voit un cotillon voltiger dans une chamre, cela réjoüit l'imagination.

---

## SCENE VIII.

HORACE *seul.*

IL est étonnant comme les songes quelquefois nous instruisent, & nous avertissent de ce qui doit nous arriver, nous ne nous en appercevons qu'après l'événement, parce qu'on dit toujours, oh! il ne

faut pas ajoûter foi aux ſonges ; cependant je ne puis m'empêcher de faire attention à celui que j'ai eû : je rêvois, il y a deux jours, qu'il s'étoit élevé un grand orage, & que pendant la fureur du vent, deux colombes égarées & effrayées, après avoir volé longtemps autour de moi, étoient venuës tomber à mes pieds, je les pris dans mes bras, il y en avoit une qui me plaiſoit plus que l'autre : je les portai chez moi, & celle que je cheriſſois le plus me fit des petits, dont je fus ſi charmé, ſi charmé ..... Et je me ſuis réveillé dans cette joie. Nous venons d'avoir une tempête, les deux colombes ſont aſſûrément cette Demoiſelle avec ſa femme de chambre. Oui ... mais, les petits! ne ſeroit-ce pas que j'épouſerois cette aimable fille ! & que j'aurois encore des enfans ? Cela ſeroit bien plaiſant. En effet, je me ſens une certaine émotion dans le cœur, qui ne m'eſt pas ordinaire. Je friſſonne, je ſuis agité, tout cela veut dire quelque choſe ... eh, eh, eh, ne deviendrois-je pas amoureux? pourquoi non ? le feu prend plus aiſément à un bois ſec qu'à un verd : tout bien conſideré, je ſens que j'aime & je n'en ſuis pas fâché, je n'ai jamais eû de vrai plaiſir dans la vie qu'en aimant, & je ſuis trop heureux ſur mon retour de reprendre la route que je tenois autrefois, & de pou-

voir goûter encore les mêmes plaisirs que je croyois si loin de moi ; mais voici mon ami Fabrice.

---

## SCENE IX.

FABRICE, HORACE, un VALET.

FABRICE *au Valet.*

ALlez à ma maison de campagne, dire à mon Epouse qu'elle ne m'attende point, & que je ne puis l'aller trouver, comme je lui avois promis, il m'est survenu des affaires, & je ne pourrai pas y aller si-tôt : allez, & n'oubliez rien de ce que je vous ai dit. *Le laquais s'en va*

HORACE.

Eh ! bon jour, mon cher ami Fabrice !

FABRICE.

Bon jour Horace, bon jour, comment vous va ?

HORACE.

Mal, mon cher ami, mal.

FABRICE.

Comment mal? j'en suis fâché, pourquoi sortez-vous ? qu'avez-vous ?

HORACE.

Je vous le dirai, si vous avez le loisir de

m'écouter, & si vous voulez bien me consoler.

FABRICE.

Parlez, je n'ai jamais d'affaires, lorsqu'il s'agit de faire plaisir à un ami.

HORACE.

Ce que vous me dites-là je le connois depuis long-temps par experience ; vous êtes le meilleur ami du monde : ça regardez-moi bien : quel âge me donnez-vous ?

FABRICE.

Mais nous ne sommes jeunes ni l'un ni l'autre, il y a bien des années que nous nous connoissons : je vous crois vieux, très-vieux.

HORACE.

Vous croyez mal, mon cher Fabrice ; je suis jeune, je ne suis qu'un enfant.

FABRICE.

Vous êtes fou, je pense ; voyez le bel enfant !

HORACE.

Je vous dis pourtant vrai ; bien plus, je vaux deux fois ce que j'ai valu, je me sens fort & vigoureux, & je pourrois défier les plus résolus ; ils n'auroient peut-être d'autre avantage sur moi que celui de courir plus fort.....

FABRICE.

Je suis vraiment charmé de ce que vous me dites, & je vous en fais mon compliment; pour moi je ne puis pas dire la même chose. Mais vous avez changé de propos : vous me disiez tout à l'heure que vous étiez malade, & vous me dites à present que vous êtes fort & vigoureux, comment cela s'accorde-t-il ?

HORACE.

Voulez-vous que je m'explique ? mai ne riez pas au moins.

FABRICE.

Je ne sçai point rire du mal d'autrui.

HORACE.

Vous le dirai-je ?

FABRICE.

Pourquoi non !

HORACE.

J'aime, mon ami, j'aime.

FABRICE.

Vous vous moquez ? un amoureux à cheveux gris ! bon, cela seroit beau.

HORACE.

Que mes cheveux soient gris, ou non, Je vous dis que j'aime tout de bon une jeune fille de dix-huit à vingt ans, fraî-

che comme une roſe, blanche comme un lys, bien faite, charmante, elle parle avec une douceur qui va au cœur, les graces badinent & voltigent autour d'elle, je n'ai jamais rien vû de ſi joli ; enfin, je l'aime, j'en ſuis épris, j'en deviendrai fou.

FABRICE.

Ma foi, je crois l'affaire bien avancée ; les tranſports que vous me faites paroître, en me parlant de cette jeune perſonne, me font croire que vous aimez effectivement. Comment, à votre âge, à quoi penſez-vous ?

HORACE.

A en faire ma femme.

FABRICE.

Bon, la voilà bien lotie ! mais qui eſt-elle ?

HORACE.

Je n'en ſçai encore rien : je ſçai ſeulement qu'elle a fait naufrage, elle eſt venuë, avec ſa femme de chambre qui s'eſt auſſi ſauvée, frapper à ma porte, & me demander un azile, je l'ai vûë, je l'ai trouvée charmante, j'en ſuis devenu ſubitement amoureux, je l'ai reçuë chez moi, je ne me ſuis point arrêté avec elle, parce que j'ai quelque affaire en Ville, & que j'ai

voulu la laiſſer en liberté, vous êtes ſurvenu, je vous ai conté mon avanture, avez-vous quelques reproches à me faire?

FABRICE.

Non: je vous louë même de l'avoir accueillie; mais je trouve que vous voulez lui faire payer bien cher le ſervice que vous lui avez rendu.

HORACE.

Pourquoi penſez-vous ainſi? me trouvez-vous ſi peu aimable? ma figure rebute-t-elle ſi fort? on m'a aimé autrefois, mes yeux ont encore de la vivacité, ma bouche n'eſt pas abſolument dépourvûë de graces, croyez-vous que j'aye oublié les diſcours tendres, touchans, perſuaſifs?

FABRICE *à part.*

Il me fait mourir de rire! *haut.* vous croyez être ce que vous êtiez; & vous ne ſongez pas que le temps détruit tout.

HORACE.

Le temps m'a épargné moi; il me reſte encore du feu, enterré ſous les cendres, ſi vous voulez, mais c'eſt le plus durable, mon amour fera que je ſerai aimé;

FABRICE.

Je le ſouhaite, mon cher Horace;

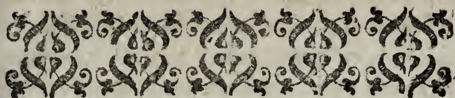
plus que je ne l'espere : adieu je vous laisse, si vous n'avez plus rien à me dire.

HORACE.

Non, pour le present, allez vaquer à vos affaires, j'en vais faire de même.... *seul.* Mais non, j'aime mieux rentrer au logis; comme je ne suis pas absolument pressé, je veux auparavant revoir ma belle Etrangere, les momens me sont précieux, j'en pouvois perdre autrefois, mais aujourd'hui il faut que je me dépêche : mes cheveux sont-ils assez bien arrangez? Ah! je veux me remettre sur le pied d'avoir toujours un peigne & un miroir dans ma poche.

*Fin du premier Acte.*





# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

Mr. DE LA BOUSSOLE, TRIVELIN.

Mr. DE LA BOSSOLE.

SI quelqu'un se trouve embarassé de ses richesses, & qu'il veuille s'en défaire, il n'a qu'à les mettre sur un vaisseau, & les recommander aux vents; il aura bien du malheur si dans peu il n'en est délivré; je merite bien ce qui m'arrive aujourd'hui, je connoissois les dangers que l'on court sur la mer, mais hélas! peu content de ce que j'avois amassé, toujours avide, toujours insatiable, au lieu de gouter les douceurs d'une fortune mediocre, mais tranquille, j'ai entrepris un nouveau voyage, j'ai perdu tous mes biens, que je croyois pourtant sauver dans l'esquif où

j'avois fait descendre Mademoiselle Silvia & Spinette, & sans vous je serois péri moi-même, car les forces commençoient à m'abadnonner, & je ne pouvois plus nager.

TRIVELIN.

Je suis ravi M. de la Boussole de m'être trouvé là si à propos pour vous tirer du danger. Qui m'auroit dit à Paris, lorsque j'y étois avec Monsieur Lelio mon maître, & que j'ai eû l'honneur de vous connoître, que je vous sauverois la vie à la Martinique? j'aurois voulu pouvoir de même sauver Mademoiselle Silvia & Spinette: helas! que seront-elles devenuës! mon Maître en sera bien affligé, & je le suis aussi pour lui, pour moi, pour Mademoiselle Silvia, & pour cette pauvre Spinette.

Mr. DE LA BOUSSOLE.

Admire la fatalité: Mademoiselle Silvia après la mort de sa mere, se trouvant seule, & ayant toujours l'amour de ton maître dans le cœur, me confie sa passion, me fait voir les lettres de Monsieur Lelio qui la pressoit de venir à la Martinique, moi qui l'ai vûë naître, & qui ai été de tout temps ami de sa famille, connoissant M. Lelio pour un honnête homme, je l'exhorte à partir, je l'encourage, je m'offre à la conduire

conduire ici & j'entreprends avec elle le voyage de la Martinique que je n'avois jamais fait. J'ai quelques amis dans ce païs-ci, avec le secours desquels j'esperois trouver ce Lisimaque, elle suit mon conseil, vend tout ce qu'elle a pour se faire connoître à son oncle, nous nous embarquons, notre navigation est d'abord assez heureuse, puis lorsque nous touchons, pour ainsi dire au port, nous faisons naufrage; ah! je me reprocherai toute ma vie de lui avoir conseillé de partir!

TRIVELIN.

Je vous avoüe que je ne sçai comment annoncer cette nouvelle à mon Maître, je connois la violence de sa passion, il mourra de douleur, il n'en faut point douter.

Mr. DE LA BOUSSOLE.

Enfin, me voilà sauvé; quelque chagrin qui me reste, il faut esperer que le temps le dissipera, je suis fait à la fatigue, je trouverai des ressources pour rétablir ma fortune: laisse-moi aller chercher une Auberge; je suis si fatigué, que j'ai besoin de repos, adieu.

TRIVELIN.

Serviteur, Monsieur de la Boussole. Oh-çà Trivelin seras-tu porteur de cette fâcheuse nouvelle à ton Maître? ma foi non: mais

s'il l'apprend d'ailleurs, tu ne te trouveras pas près de lui pour le consoler; de l'humeur dont je le connois, il prendra peut-être quelque résolution violente, & tu feras bien fâché de n'avoir pas été auprès de lui pour l'en détourner : voici ce que je ferai, j'irai d'abord voir s'il est au logis, s'il n'y est pas, je le chercherai ailleurs, je le suivrai partout, sans lui dire ce que je sçai, & je verrai ce qui en arrivera; ma pensée est bonne, demandons s'il est au logis. *Il frappe.*

---

## SCENE II.

SPINETTE, TRIVELIN.

SPINETTE.

Qui va là ?

TRIVELIN.

Que vois je ? me trompai-je ! n'es-tu point Spinette ?

SPINETTE.

Je me remets ta physionomie, tu es Trivelin; que fait Monsieur Lelio ? où est-il ?

TRIVELIN.

Que j'ai de joïe de te revoir ! Mademoi-

feile Siivia, eſt-elle auſſi échappée du naufrage ? répond moi vîte.

SPINETTE.

Oui, & nous ſommes toutes deux ici, comme tu vois, chez Monſieur Horace, qui eſt, je penſe, le meilleur cœur d'homme qui ſoit au monde, & qui mérite le plus d'être heureux : il nous a reçûs avec une amitié, une tendreſſe infinie, comme ſi ma Maîtreſſe étoit ſa fille, il lui a promis toute ſon aſſiſtance, l'a aſſûrée qu'il la tireroit de l'état fâcheux où elle ſe trouve, il fait de ſon mieux pour la conſoler, un amant n'auroit pas plus d'empreſſement pour ſa Maîtreſſe; mais la pauvre Demoiſelle ne ſçauroit revenir de ſon effroi. Ce qui l'afflige ſur-tout, c'eſt qu'elle déſeſpere de trouver ſon oncle Liſimaque, ayant perdu dans la mer les papiers, & les bijoux de ſa famille, & qui pis eſt, nous croyons le Capitaine noyé, lui qui pourroit nous ſecourir, ainſi tu vois qu'il ne nous reſte aucune reſſource pour nos deſſeins, & je ne puis t'exprimer juſqu'où va ſon affliction.

TRIVELIN.

Conſolez-vous, le Capitaine n'eſt point mort; pour ce qui eſt perdu, il faut avoir patience, trop heureuſes de n'avoir pas perdu la vie! mais dis-moi, n'a-t-elle point

parlé à Monſieur Horace de mon Maître ?

SPINETTE.

Non, parce qu'elle a craint de ſe faire tort dans l'eſprit de Monſieur Horace, en s'informant d'un jeune homme; elle lui a parlé ſeulement de ſon oncle Liſimaque, que Monſieur Horace ne connoît pas.

TRIVELIN.

Fort bien : Mademoiſelle Silvia a penſé très-ſagement, d'autant plus que vous ne ſçavez pas, que ce Monſieur Horace eſt le pere de Monſieur Lelio.

SPINETTE.

Le pere de Monſieur Lelio ! ah ! quelle joïe ! je m'en vais vîte porter cette nouvelle à ma Maîtreſſe.

TRIVELIN.

Attens, il faut aller doucement: tu m'as tant parlé de l'amitié de Monſieur Horace pour Mademoiſelle Silvia, que cette amitié me devient ſuſpecte, je connois ce vieux barbon; tu diras donc à Mademoiſelle Silvia que tu m'as vû, que je t'ai aſſûrée que j'avertirai mon Maître de ſon arrivée, & qu'elle ſe garde bien de laiſſer entrevoir ſon amour au Vieillard, de peur d'accident.

SPINETTE.

Je t'ai toûjours connu homme d'eſprit

& tu n'as pas changé de caractere pour avoir changé de pays.

TRIVELIN.

Mais penses-tu aussi favorablement de mon cœur ? & ne crois-tu point qu'il est changé ?

SPINETTE.

Non vraiment je ne le crois pas, & j'en serois bien fâchée ; car je t'aime toûjours aussi moi, & il m'en a pensé coûter la vie pour te venir trouver.

TRIVELIN.

Friponne ! comme tu sçais réveiller mon amour ! ça dis-moi quelque chose de plus tendre, donne-moi quelque petite marque de ton amitié ; & puis laisse-moi aller chercher mon Maître.

*Il veut l'embrasser.*

SPINETTE.

Doucement, je veux sçavoir auparavant si tu m'as toûjours été fidele.

TRIVELIN.

Toujours dans l'intention, & si par-cy, par-là j'ai conté fleurette à quelqu'une, c'étoit en pensant à toi & pour m'entretenir dans mon amour : adieu je pars.

SPINETTE.

Va, va, je vois bien que tu n'est qu'un volage.

TRIVELIN.

Point du tout : mais ne m'amuses plus, laisse-moi aller chercher mon Maître ; il est de conséquence qu'il soit averti au plutôt de cette avanture, & je suis moi-même dans l'impatience de la lui apprendre.

SPINETTE.

Va donc vîte, & moi j'irai aussi de mon côté avertir ma Maîtresse. [*elle revient*] Mais en songeant aux autres, ne va pas au moins oublier notre amour.

TRIVELIN.

Ne crains rien, ma chere Spinette. Orsus Trivelin, où chercheras-tu ton Maître ? Il faut le trouver tout à l'heure ... quelle joye n'aura-t-il pas ? que tu es heureux Trivelin de pouvoir, par cette bonne nouvelle, te rendre agréable à ton Maître ! les caresses, les présens vont pleuvoir sur toi. ... je vois bien qu'il me faudra courir toute la Ville ; car où le chercher ? Irai-je de ce côté ci ... Non, car il est allé par là quand il m'a quitté ... oui, mais il ne sera pas resté en place pour m'attendre. Je vais m'essoufler à force de courir, j'en perdrai la respiration, j'en meurs de peur, & la peur m'en a déja ôté la moitié, je

ni puis plus résister, le trouble s'empare de mon esprit, je ne sçai où aller, sera-ce par ici . . . Non .... j'irai plutôt par là.

## SCENE III.

### LELIO, TRIVELIN.

LELIO.

OU cours-tu si vîte ?

TRIVELIN.

Ah! Monsieur, c'est vous ; que je suis ravi de vous voir! J'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Ah! je n'en puis plus, je suffoque ... je tombe . . . soûtenez-moi . . .

LELIO.

Reprens tes sens, conte-moi tout ; quelle est cette bonne nouvelle? je suis dans l'impatience.....

TRIVELIN.

Mademoiselle Silvia, Spinette, le Capitaine.....

LELIO.

Ma chere Silvia, Spinette, eh bien ?

TRIVELIN.

Eh bien . . . je ne puis achever, la voix me manque.

LELIO.

Ah ! tu me fais mourir, acheve, que sont-elles devenuës ?

TRIVELIN.

Elles se sont sauvées du naufrage ! elles se portent bien....Mademoiselle Silvia....

LELIO.

Quoi ? ma chere Silvia n'est donc point morte ? cela est-il bien vrai ? ne me trompes-tu point ? Ah ! ma chere Silvia je vous reverrai donc ? vous serez à moi ? ah ! Trivelin que ne te dois-je point ?

*Il embrasse Trivelin avec transport.*

TRIVELIN.

*Vivat*, *Vivat*, je vous l'avois bien dit ce matin, qu'il ne faut pas se désesperer tout d'un coup, & qu'il faut attendre qu'on sçache bien les choses avant que de s'affliger.

LELIO.

Trivelin mets le comble à ma joye. Conduis-moi vîte où elle est, afin que par ma présence elle soit assûrée que ses maux sont finis ; où est-elle ?

TRIVELIN.

Chez nous.

LELIO.

Chez nous ! *Il court, Trivelin l'arrête.*

TRIVELIN.

Attendez, modérez votre impatience ; & gardez-vous de laisser paroître vos transports ; votre pere pourroit se douter de vos amours, & que sçavez-vous s'il y consentiroit ? Ces vieillards ne sont pas aisés à mener, l'interêt peut beaucoup sur eux, comme il ne la connois point, il pourroit bien renverser vos projets dans la vûë de faire un mariage plus avantageux pour vous, attendez à vous déclarer, qu'elle ait trouvé son oncle, & qu'elle soit connuë. D'ailleurs, Spinette m'a parlé de l'amitié avec laquelle votre pere traite Mademoiselle Silvia .... Cela n'est point dans son caractere, & je n'en augure rien de bon.

LELIO.

Trivelin, tu m'embarasses beaucoup ; seroit-il possible que mon pere .... Mais comment se trouvent-elles chez nous ?

TRIVELIN.

Je vous le dirois, si je ne voyois pas votre pere qui vient à nous ; attendez-le, & voyez ce qu'il vous dira.

*Il se retire.*

## SCENE IV.

### HORACE, LELIO.

HORACE *à part.*

JE ſors à grand regret de chez-moi, la converſation de Mademoiſelle Silvia eſt la ſeule choſe qui m'amuſe, & qui m'occupe préſentement, & ce n'eſt que par bienſéance, & pour ne lui être pas importun, que je la quitte ... ah, ah, voici mon fils ! que faites vous là tout ſeul mon fils ? vous me paroiſſez tout penſif.

LELIO.

Rien mon pere : je vous ai vû rêver auſſi, par reſpect je ne vous ai rien dit, & j'attendois pour vous ſaluër .....

HORACE.

Tu es un bon fils, ſage, reſpectueux, je t'ai toûjours connu tel, & je t'ai même toûjours aimé, à cauſe de la douceur de ton caractere ; c'eſt une grande conſolation pour un pere de ſe voir un fils ſi bien né. (*Il l'embraſſe*) mais où allois-tu ?

LELIO.

J'allois au logis pour avoir le plaiſir de vous voir, & je me reprochois d'être ſorti ce matin ſans vous avoir ſouhaité le bonjour.

HORACE.

Je ſuis charmé de ton attention; mais n'y venois-tu que pour cela ?

LELIO.

J'avoüe que j'avois auſſi une petite curioſité de ſçavoir s'il eſt vrai que vous avez retiré ce matin deux Demoiſelles qui ſe ſont ſauvées du naufrage.

HORACE *à part.*

Ah ! je m'en doutois ! ſi je lui laiſſois voir cette jeune fille, je n'y trouverois pas mon compte. *à Lelio.* Il eſt vrai, mais je ne les garderai pas long-tems.

LELIO.

Et pourquoi mon pere ? vous repentiriez-vous d'une bonne action ? vous vous démentiriez vous même.

HORACE.

Ce n'eſt point cela ; c'eſt que nos jeunes gens ſont bien étourdis, quand ils ſçauront que j'ai une jolie fille chez-moi, ils ne manqueront pas de faire leurs efforts pour la voir, ils l'examineront depuis les pieds juſqu'à la tête, la ſuivront tant qu'ils pourront, lui feront des reverences, le petit coup d'œil enſuite, le ſoupir en paſſant, ils s'aprocheront de toi, de moi, s'intro-

duiront dans la maiſon, les dînez, & les ſoupez marcheront, la petite chanſon s'en mêlera, les politeſſes, les doux propos, les parties de plaiſir : *il faut promener Mademoiſelle par-ci, la promener par-là* : on ne parlera que d'Horace, de la Demoiſelle qui eſt chez lui : *elle eſt bien aimable, il eſt bien heureux* : je ne veux point de toutes ces tracaſſeries-là, je ſuis vieux, & je veux être tranquille chez-moi.

LELIO.

Vous n'avez point à craindre toutes ces pourſuites : votre âge leur en impoſera, & je ne vois pas qu'elles puiſſent être mieux qu'avec vous.

HORACE.

Ah ! je ſçai à qui les confier, & cela ne m'empêchera pas de veiller ſur elles, & de de leur donner tous les ſecours neceſſaires, ſans me mettre en butte aux caquets du quartier.

LELIO *à part.*

Malheureux Lelio que fera-tu ? ...... Mon pere, puiſque vous êtes réſolu de les mettre ailleurs, j'oſe vous dire, que je venois vous prier de la part d'une Dame de mes amies, vertueuſe & riche qui a ſçû l'avanture de ces filles, de les lui confier pour en avoir ſoin ; elle aime toutes les

personnes qui viennent de France, & se fait un plaisir de vivre avec elles, & puisque vous voulez vous en débarrasser, je vous conseille de les accorder à cette Dame.

HORACE.

C'est une Dame aussi chez qui je veux les mettre, respectable, & fort à son aise, elles y seront fort bien; de plus, elle est mariée, ce qui éloigne tous les mauvais discours.

LELIO.

Oh! la mienne est veuve, & cela les détruit tout à fait, & comme elle ne cherche qu'une compagnie, vous voyez bien que c'est justement ce qu'il faut à votre Demoiselle.

HORACE.

Je ne connois point votre Dame, & je ne veux point m'embarquer mal-à-propos.

LELIO.

Je la connois bien moi, & je vous réponds pour elle.

HORACE.

Je n'ai que faire de votre caution, & je veux me contenter là-dessus.

LELIO *à part.*

Ah! c'est quelqu'autre mouvement qui fait agir mon pere. *à son pere.* daignez réflechir.....

HORACE.

Voulez vous que je vous dise, Monsieur mon fils? vous commencez à m'ennuyer: depuis quand êtes-vous devenu si raisonneur? & où avez-vous appris à me répondre plus d'une fois? quel interêt prenez-vous.....

LELIO.

C'est que j'avois donné ma parole à cette Dame, & cela après les instances qu'elle m'en a faites.

HORACE.

Et pourquoi engagez-vous votre parole pour une chose qui dépend de moi?

LELIO.

J'ai crû que l'amitié d'un Pere ne me refuseroit pas une chose si indifferente.

HORACE.

L'amitié d'un Pere cesse, lorsqu'un fils en abuse.

LELIO.

Cependant j'ai donné ma parole, & vous devez y avoir égard.

HORACE.

Mais je ne le veux pas moi, & cela vous doit suffire.

LELIO.

Non, mon pere. *Cinthio arrive derriere le Théâtre.*

HORACE.

Retirez-vous, & ne m'échauffez pas davantage.

LELIO.

Votre dureté me désespere ; je suis engagé d'honneur, & je ferai tous mes efforts pour ne pas en avoir le démenti.

HORACE.

Je vous desheriterai moi, si vous vous obstinez davantage.

LELIO

J'y perdrai la vie plutôt que de ceder.

HORACE.

Ah, ah ! vous le prenez sur ce ton là ; oh bien ! je vous ordonne dès à present de sortir d'ici, & de ne plus paroître devant moi, que je ne vous rappelle.

---

## SCENE V.

### CINTHIO, LELIO, HORACE.

CINTHIO.

QU'est-ce que c'est, Lelio ? je vois ton Pere en colere contre toi, à quoi penses-tu ?

LELIO.

Ah ! Cinthio, je suis perdu.

HORACE.

Je ferme la porte pour vous empêcher d'entrer, je vous apprendrai à m'obéïr, & à ne pas m'irriter par des discours impertinens *A part*. Je cours vîte trouver un endroit pour y mettre Mademoiselle Silvia, de peur que mon fils ne la voye. *Il sort.*

CINTHIO.

Qu'as-tu donc, mon ami ? te voilà en querelle avec ton Pere.

LELIO.

Ah ! Cinthio, je suis le plus malheureux des hommes, il n'en faut pas douter, mon pere est mon rival.

CINTHIO.

Comment donc ! à son âge, il s'avise de devenir amoureux, & de ta maîtresse encore ? comment cela ?

LELIO.

Tu vas le sçavoir : j'ai aimé une Demoiselle à Paris, pendant que j'y faisois mes études ; mon Pere m'a rappellé, j'ai été contraint de partir, ma douleur étoit mortelle : ma Maîtresse pour soulager ma peine m'avoit fait esperer qu'elle viendroit à la Martinique auprès d'un oncle qu'elle a ici, qui pourroit faciliter notre hymen ; la mort de sa mere lui en a laissé liberté, elle

est

eſt partie, elle a fait naufrage ; mon pere l'a retirée chez lui, il en eſt devenu amoureux : Trivelin l'avoit ſoupçonné, j'en ſuis convaincu, il m'empêche de la voir, m'interdit ſa maiſon, il ne veut pas la garder chez lui, & il prendra toutes les précautions, pour que je ne puiſſe découvrir où elle ſera, je la perdrai pour toujours, je ſuis deſeſperé.

CINTHIO.

Comment deſeſperé ! c'eſt trop tôt ; attends, tu connois les amis de ton pere, fais lui parler par celui en qui tu croiras qu'il a le plus de confiance ; qu'il tâche de l'avoir chez lui, on s'interreſſera plutôt pour un jeune homme, à qui il eſt permis d'aimer, que pour un vieillard qui ſe donne un ridicule en aimant.

LELIO.

Il ne la mettra jamais chez perſonne de ma connoiſſance ; & ſi je perds Silvia, je ne ſçai quel parti prendre.

CINTHIO.

Il faut uſer d'adreſſe ici, la femme de notre Gouverneur eſt parente de Flaminia ma belle-mere.....

LELIO.

Eh bien ?

CINTHIO.

Il faut faire en ſorte qu'elle retire Mademoiſelle Silvia, ſi elle la demande à ton pere, il ne pourra pas la refuſer, je t'introduirai dans la maiſon de la Dame, & tu verras ta Maîtreſſe tant que tu voudras.

LELIO.

Ah! mon ami tu me rends la vie, ſi tu peux venir à bout de ce deſſein : va vîte parler à cette Dame ; car il faut ſe dépêcher.

CINTHIO.

Je crois qu'elle eſt encore à la campagne.

LELIO.

Si nous laiſſons à mon pere le temps de la conduire ailleurs, il la cachera ſi bien, que je ne la verrai plus.

CINTHIO.

Eh bien! pour l'en empêcher, tâchons d'eſcalader la maiſon par cette fenêtre, & enlevons ta Maîtreſſe.

LELIO.

Le remede eſt trop violent, & je ne veux pas irriter mon pere davantage ; vas plutôt parler à la Dame.

CINTHIO.

Allons, j'y vas, puisque tu n'aprouves pas cet autre expédient.

LELIO.

Va, ne perds point de temps; mais ne vois-je pas mon pere qui revient sur ses pas? il est bien pressé de rentrer au logis, je meurs de jalousie; cependant il est inutile que je reste ici, sa colere en me voyant, ne feroit qu'augmenter, il vaut mieux que je m'éloigne pour attendre ce que fera mon ami.

---

## SCENE VI.

### HORACE, FABRICE.

HORACE.

MON cher Fabrice, vous ne devez pas me refuser ce que je vous demande.

FABRICE.

Vous ne songez qu'a vous, & à ce qui vous fait plaisir; mais vous ne pensez pas que Flaminia, ma très-respectable épouse, & dont l'humeur n'est pas aisée, ne voudra jamais souffrir une jeune fille dans ma maison.

HORACE.

Madame Flaminia eſt à la campagne, & avant qu'elle revienne, j'aurai trouvé une maiſon bien éloignée de nos quartiers, & peut-être même une petite maiſon de campagne, afin que mon fils ne puiſſe jamais la voir, par conſéquent vous en ſerez débarraſſé. Mon cher Fabrice, c'eſt dans l'occaſion que l'on connoît les vrais amis; de quoi me ſerviroit-il d'être le vôtre, depuis ſi long-temps, ſi vous me manquiez au beſoin? FABRICE.

Vous voulez m'engager à ſeconder vos foibleſſes, plutôt qu'à vous rendre un veritable ſervice.

HORACE.

Ne traitez point de foibleſſe mon amour, & ma jalouſie; quand vous verrez cette aimable fille, je ſuis ſûr que vous approuverez tout ce que je fais pour elle. Ah! ſi vous aviez vû cette bouche de corail, ces prunelles étincellantes, cette gorge.... cette taille.... mon cher Fabrice, je ſuis trop heureux de pouvoir paſſer le reſte de mes jours dans une ſi aimable compagne; oui, elle ſera ma femme, & je ſerai le plus content de tous les hommes.

FABRICE.

Voilà bien des traits d'une grande beau-

té, mais je vois de grands défauts en vous, & je ne ſçai pas comment elle écoutera vos propoſitions.

HORACE.

Je ne lui en ai fait encore aucune, & j'attends pour me déclarer que je l'aye gagnée par des bienfaits & des galanteries : par exemple, ce ſoir chez vous, puiſqu'elle y ſera, & que nous ne ſommes point embaraſſez de votre femme, je veux que nous nous réjoüiſſions ; preſque tout votre domeſtique ſe trouve à la campagne avec Madame Flaminia, nous ordonnerons à Arlequin un bon ſouper avec d'excellent vin : j'ai encore bonne grace le verre à la main, je ſçai lâcher le petit mot pour rire, la pointe, la fleurette, la chanſon gaillarde : allez, je ne me tirerai pas mal d'affaire, & je réüſſirai.

FABRICE.

Soit, je profiterai de votre belle humeur.

HORACE.

Je m'en vais l'appeller avec ſa femme de chambre, & vous les confier.... vous ſerez ſage au moins.

FABRICE.

Bon, vous croyez que tout le monde vous reſſemble.

HORACE *ouvre la porte.*

Arlequin, dis à Mademoiſelle Silvia & à Spinette, qu'elles prennent la peine de deſcendre. Que nous allons paſſer une ſoirée joyeuſe ! je veux que nous bûvions juſqu'au jour.

FABRICE *rit.*

Ah, ah, ah !

---

## SCENE VII.

SILVIA, SPINETTE, ARLEQUIN & *les ſuſdits.*

SILVIA.

M'Appellez-vous, Monſieur ?

HORACE.

Oui, ma belle enfant, & c'eſt pour vous procurer du plaiſir ; il faut bien vous faire oublier les peines que vous avez ſouffertes pendant votre voyage : voici un de mes bons amis, chez qui je vous prie de paſſer, en attendant que j'aille vous y trouver, nous ſouperons enſemble, il eſt de bonne compagnie, & vous pouvez vous en fier à moi.

SILVIA.

Et ne pourriez-vous pas l'avoir chez vous, puisqu'il est de vos amis.

HORACE.

Non, par des raisons que je ne puis vous dire presentement, je crois même que je vous laisserai chez lui quelque temps, vous ne serez point mal; croyez-moi, je ne vous perdrai pas de vuë, & vous serez un jour contente de moi.

SILVIA *bas à Spinette.*

Spinette, je suis perduë! & Lelio, comment le verrons-nous.

SPINETTE *bas.*

Patience, Mademoiselle, nous verrons comment les choses tourneront.

FABRICE.

Entrez là, s'il vous plaît, Mademoiselle, c'est ma maison, & je vous en fais la Maîtresse.

SILVIA.

J'obéïs à Monsieur Horace, & vous remercie de vos bontés.

HORACE.

Qu'en dites-vous, Fabrice, n'est-elle pas bien aimable?

FABRICE.

Je la trouve telle que vous me l'avez dépeinte.

HORACE.

Mais à propos, je ne pensois pas que Mr. Cinthio votre fils n'est pas à la campagne, cela me met dans l'embarras, je n'ai peut-être pas moins à craindre de lui, que de Lelio.

FABRICE.

S'il vous fait ombrage, il faut que vous mettiez votre Maîtresse ailleurs, car je ne puis pas chasser mon fils de chez moi.

HORACE.

J'en conviens : mais vous pourriez exiger de lui qu'il allât à votre maison de campagne tenir compagnie à Madame Flaminia, sous prétexte que vous ne pouvez pas y aller, & par là vous me donnerez le temps de chercher une maison où Silvia puisse être en sûreté.

FABRICE.

Puisque vous m'avez engagé si avant, je pousserai ma complaisance jusqu'au bout ; mais je ne sçai où je pourrai trouver mon fils, car quand il est une fois sorti, je ne le revois gueres de la journée.

HORACE.

Attendez, je sçai uue maison de ma connoissance, où il va souvent, nous l'y trouverons peut-être, venez-y avec moi.

FABRICE.

FABRICE.

Soit.

HORACE

Songeons auparavant au ſouper : Arlequin ! *Arlequin arrive.* Voici vingt piſtoles, je te charge de nous préparer un bon ſouper ; cherche-nous quelque choſe de bien friand, là .... qui réveille l'appétit.

ARLEQUIN.

Ah! Monſieur, vous êtes en bonnes mains. quand il s'agit de la table, je ſuis le premier homme du monde pour ſonger à tout ce qu'il faut.

HORACE.

Allons, mon cher Fabrice, chercher votre fils.

---

## SCENE VIII.

ARLEQUIN *ſeul.*

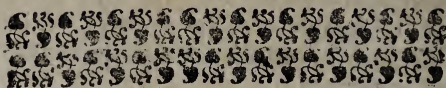
VOilà qui va le mieux du monde ! je ſçavois bien moi, que ces filles-là nous feroient vivre en joye ; on commence bien, quand on commence par manger, ſongeons à preſent à bien faire notre commiſſion ; voici deux cens francs : hé bien ! cent francs de fromage... fort bien ... cinquante francs de mâcarons, & puis . . . il me reſte encore

cinquante francs. . . . je n'en aurai pas aſſez, car il faut du gras, du maigre, du deſſert, du vin en abondance . . . oh dame! il faut trop de choſes, je n'aurai jamais aſſez d'argent : recomptons. . . cent francs de fromage, pour celui-là, il n'y a rien à rabattre; cent francs. . . oui, pour le fromage, je dis bien. . . & le reſte ! . . . il vaut mieux que j'aille conſulter quelque brave cuiſinier, il me dira mieux cela, & pour le gras. . . & pour le maigre. . . voici pourtant bien de l'argent; ſi je pouvois menager quelque choſe pour moi, cela ne ſeroit pas ſi mal; mon vieux Maître n'eſt pas trop genereux, & ſon fils n'aime que ce maraut de Trivelin, ſi bien que moi, pauvre Arlequin ! miſerable creature ! je n'ai jamais de quoi boire bouteille, & je n'en trouve point à crédit. Voici comme je ferai : j'acheterai ce qu'il faut pour un bon ſouper en gras, j'acheterai le vin, le deſſert; & pour ce qui eſt du maigre, je tendrai mes filets, je puis faire une bonne pêche, & moyennant cela, je fournirai le poiſſon à mon Maître, & garderai l'argent pour moi: cela me paroit fort bien imaginé! A l'exemple de notre vieillard qui regale Mademoiſelle Silvia, je regalerai Spinette, de qui je ſouhaiterois fort gagner l'amitié, ſa figure

me revient assez, & ne m'iroit pas mal; bon! suivons notre pro et: allons jetter les filets.... ah! que je vas bien me réjoüir avec Spinette!

*Fin du second Acte.*





# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, ROSETTE.

FLAMINIA *d'abord seule.*

JE crois avoir pris le bon parti, puisque monsieur mon mary ne peut venir à la campagne, de le venir trouver à la Ville; mais où est-tu restée, Rosette? Ah! te voilà, tu marches bien lentement.

ROSETTE.

Ma foi, Madame, je ne suis pas si forte que vous, je ne puis marcher si vîte. Quel caprice! de venir à pied de votre maison de campagne, comme si vous n'aviez pas votre carrosse.

FLAMINIA.

Te voilà bien malade! ce n'est qu'une promenade.

ROSETTE.

Oui, pour vous; mais pour moi, c'est un

voyage très-long, & je n'en puis plus.

FLAMINIA.

Eh bien ! nous voilà arrivées, tu auras le temps de te reposer : va devant moi ouvrir les volets de mon appartement.

ROSETTE.

Attendez que je cherche la clef... ah ! je crois que je l'ai perduë.

FLAMINIA.

Voyez l'étourdie !

ROSETTE.

Comme vous vous mettez d'abord en colere ! ne vous fâchez pas, la voilà retrouvée, je l'avois dans une autre poche.

FLAMINIA.

Eh bien, finis donc, & vas ouvrir.

ROSETTE.

Vous voyez que je ne suis pas si étourdie que vous le dites. *Elle entre dans la maison.*

---

## SCENE II.

### LELIO, FLAMINIA.

LELIO.

JE suis dans une inquiétude mortelle, je ne trouve de repos nulle part, la compagnie m'ennuye, la solitude m'accable, qu'il

est fâcheux d'aimer ! & de se trouver dans une situation pareille à la mienne, éloigné de ce que j'aime, & jaloux d'un Pere. Mais que fait Cinthio ? il ne revient point, il devroit être déja de retour, sa lenteur me tuë.

FLAMINIA.

Monsieur, Lelio je suis ravi de vous rencontrer.

LELIO.

Ah! Madame, pardonnez, je ne vous voyois pas : vous voilà donc de retour de la campagne ?

FLAMINIA.

Oui, Monsieur : la campagne est aimable lorsque l'on y est en compagnie, mais quand on y est seule, le temps y paroît bien long; mais qu'avez-vous ? je vous trouve un peu changé.

LELIO.

Madame, je vous avouë que j'ai l'esprit embarrassé.

FLAMINIA.

Et de quoi ? Monsieur, pourrois-je vous le demander.....

LELIO.

Madame, cela n'en vaut pas la peine, & ce seroit vous entretenir mal à propos de discours ennuyeux.

FLAMINIA.

Vous me faites tort, je vous estime assez pour m'interesser à ce qui vous regarde.

LELIO.

Mais, ne vois-je pas notre porte ouverte?

FLAMINIA.

Dites-moi, Monsieur Lelio, je pourrois vous aider, & peut-être vous tirer de peine.

LELIO.

Oui, mais si je trouve mon pere..... qu'importe, j'en serai quitte pour être grondé, & j'aurai eû le plaisir de voir ma chere Silvia. *Il entre dans la maison.*

---

## SCENE III.

### FLAMINIA, ROSETTE.

ROSETTE *dans la maison.*

AH Madame!

FLAMINIA.

Quoi! qu'y a-t-il?

ROSETTE *arrivant.*

Ah Madame! venez voir, venez voir... *elle rentre.*

FLAMINIA.

Attends, reviens, dis-moi ce que c'est.

ROSETTE.

Ah! l'étonnante chose! vous ne vous en douteriez jamais.

FLAMINIA.

Dis le moi donc, car je ne puis le deviner.

ROSETTE.

Madame! Madame! il y a.....

FLAMINIA.

Eh bien ?

ROSETTE.

Deux femmes....

FLAMINIA.

Où ?

ROSETTE.

Au logis.

FLAMINIA.

Au logis ?

ROSETTE.

Oui, & deux femmes jolies encore, qui dès qu'elles m'ont apperçuë, m'ont fermé la porte au nez.

FLAMINIA.

Ah ! ah ! voici donc la raison qui empêchoit monsieur mon mari de me venir trouver à la campagne. Quel bonheur m'a fait revenir ! je le prends sur le fait.

ROSETTE.

Qui se seroit jamais imaginé une trahison comme celle-là ?

FLAMINIA.

J'en serai vangée, je sçaurai bien me faire justice moi-même, je ne souffrirai point un tel affront.

## SCENE IV.

LELIO, FLAMINIA, ROSETTE.

LELIO *parlant d'abord seul.*

AH ! je devois bien m'y attendre ! la porte n'auroit pas été ouverte, si Silvia eût été dans la maison ; mon pere m'a tenu parole, & Cinthio m'en a manqué. Où sera-t-elle? où la chercher ? que vais-je devenir ? * ami infidelle, pere trop cruel ! vous serez tous deux satisfaits ; vous m'abandonnez à ma douleur, vous ne me reverrez plus, je me livre à mon desespoir.

ROSETTE.

Qui l'auroit jamais pû croire ! j'entre dans la passion de ma Maîtresse ; si j'étois à sa place, je mettrois tout sans dessus-dessous.

FLAMINIA.

Fabrice à son âge, s'amuser avec de jeunes filles ! manquer ainsi à ce qu'il me doit, & je me tairois, moi ? Je mettrai plutôt le feu à la maison. Je cours voir ces impertinentes, & les punir comme elles le méritent.

ROSETTE.

Je vous suis, pour vous aider.

* *Ils parlent tous les trois à la fois.*

LELIO.

A quoi me sert-il de vivre dans l'état où je suis ? je ne vivois que pour vous, Silvia, on vous arrache de mes bras, on vous cache à ma vûë, je n'y puis plus consentir, & je ne trouve de remede que dans la mort.

---

## SCENE V.

CINTHIO, LELIO.

CINTHIO.

ENfin je te retrouve, mon ami, j'ai couru avec empressement . . . .

LELIO.

Ne me parlez point, laissez-moi, vous n'êtes point mon ami, vous ne m'avez flatté que pour endormir ma passion, & pour donner aux autres le temps de me trahir ; retirez-vous, je ne vous connois plus.

CINTHIO.

Mais Lelio, es-tu devenu fou ? écoute-te-moi, je suis ton ami, j'ai travaillé pour toi, & j'ai obtenu de la femme de notre Gouverneur, qu'elle demandera Mademoiselle Silvia à ton pere.

LELIO.

Il n'est plus temps, Silvia n'est déja plus

chez nous, mon Pere l'a cachée aux yeux de tout le monde, je ne la verrai plus.

CINTHIO.

Je n'ai jamais rien vû de si impétueux que toi! qu'importe qu'il l'ait cachée? la Dame la demandera toujours, & il n'osera la refuser.

LELIO.

Non, je n'écoute plus rien, je ne vous crois plus, vous m'avez manqué dans une occasion essentielle; vous m'aviez promis de ne point perdre de temps, & vous en avez laissé à mon Pere, assez, pour exécuter son dessein, pour me percer le cœur; je ne vous connois plus, je renonce à votre amitié, & je veux vous oublier pour toujours. *Il sort.*

CINTHIO *seul.*

Mais il faut qu'il ait perdu l'esprit: je veux le suivre, & tâcher de le rendre raisonnable.

---

## SCENE VI.

FLAMINIA, ROSETTE, CINTHIO.

FLAMINIA.

AH! Monsieur Cinthio, je vous trouve fort à propos pour me plaindre à vous de Monsieur votre Pere.

CINTHIO *à part.*

Je me ferois bien passé de cette rencontre. De mon Pere, Madame ! & pourquoi?

ROSETTE.

Ah ! vraiment, il en fait de belles.

CINTHIO.

Et quoi encore, Madame ? mon pere ; le mari le plus tendre, le plus respectueux, le plus fidelle, ....

FLAMINIA.

Oui, oui, Monsieur, vous le croyez peut-être ; ou bien, sçachant ses mauvais procedez, vous les cachez, afin qu'il vous pardonne vos folies.

ROSETTE.

Ah ! Monsieur, vous êtes trop jeune ; pour connoître l'artifice des vieillards : les Peres en sçavent plus que les Enfans.

CINTHIO.

Tais-toi, Rosette. De grace, Madame, expliquez-vous ?

FLAMINIA.

Vous rougirez pour lui, quand je vous aurai conté sa trahison, sa perfidie.

ROSETTE.

Il n'y a rien de plus noir.

FLAMINIA.

Pendant que j'étois à la campagne ..... mais vous devez le sçavoir, il n'est pas possible que vous l'ignoriez.

CINTHIO.

Eh bien ! pendant que vous étiez à la campagne.....

FLAMINIA.

Il y avoit deux filles au logis, Monſieur, deux filles ! voila un bel exemple pour vous ! apprenez de lui, comme on peut dans un âge mûr, ſe rendre ridicule & mépriſable, trahir ſa femme, violer la foi conjugale, & devenir le joüet de toute une Ville.

ROSETTE.

Oui, Monſieur, deux filles au logis, pendant que nous n'y ſommes pas ! voyez comme il ſçait bien prendre ſon temps.

CINTHIO.

En verité, ſi vous ne diſiez pas la choſe auſſi ſérieuſement que vous me la dites, vous me feriez mourir de rire; penſez-vous que mon pere radotte ? j'en ſçaurois quelque choſe, moi qui ſuis toujours reſté ici : vous me dites qu'elles ſont deux, il y en auroit au moins une pour moi, & en ce cas-là, je vous avoüe que j'aurois de grandes obligations à mon pere ; croyez-moi, Madame, on vous a trompée.

FLAMINIA.

Vous cherchez en vain à me faire prendre le change par vos plaiſanteriez ; on ne m'a point trompée, elles ſont au logis, & je viens de les y voir.

CINTHIO.

Cela se peut-il ?

ROSETTE.

Oui, Monsieur, cela se peut ; elles sont dans l'appartement de Monsieur votre pere.

CINTHIO.

Ce n'est donc que depuis quelques heures ; je vous jure que je l'ignorois. Je ne puis même m'imaginer qui peut avoir amené chez nous ces deux filles.... peut-être que mon pere par complaisance....

FLAMINIA.

Eh oui ! par complaisance pour lui-même. Convient-il à des filles d'aller loger chez un homme marié, pendant que sa femme est à la campagne ?

ROSETTE.

Oui, quand elles cherchent une bonne fortune. CINTHIO. *à part.*

Mais se pourroit-il qu'Horace eut donné Mademoiselle Silvia & sa femme de chambre en garde à mon Pere ? Pourquoi non ? ils sont assez amis pour se rendre mutuellement de petits services, *à Flaminia.* Madame, permettez que j'entre au logis, pour parler à ces Demoiselles, je sçaurai d'elles-mêmes ce qui les y a amenées, & je vous promets que je ferai mes efforts pour vous ôter tout sujet de chagrin.

FLAMINIA.

Allez, allez, Monſieur : pour moi je vous jure que je ne mettrai pas le pied dans la maiſon tant qu'elles y ſeront.

*Cinthio entre dans la maiſon.*

ROSETTE.

Vous faites fort bien, ma chere Maîtreſſe; il faut un peu mortifier ces vilains hommes: comment, il leur ſera permis d'en faire à leur volonté, d'outrager leurs femmes, & les femmes ſeront aſſez ſottes pour ſe taire? pour moi, je ſuis encore jeune, & graces au Ciel, je ne ſuis point mariée, mais ſi j'avois un mari qui me jouât de ces tours-là, pour me vanger, je voudrois avoir autant d'Amans, qu'il auroit de Maîtreſſes.

FLAMINIA.

Je ſçai que cette vengeance me feroit facile, ſi mon cœur y conſentoit, & ſi l'honneur ne le défendoit pas.

ROSETTE.

Bon, l'honneur! pourquoi eſt-ce que notre honneur y doit perdre? & pourquoi le leur n'en ſouffre-t-il rien?

FLAMINIA.

Le monde l'a ainſi reglé, & nous a chargées de ce fardeau.

ROSETTE.

Le monde ne ſçait ce qu'il fait, & je veux réformer le monde, moi.

## SCENE VII.

### CINTHIO, FLAMINIA, ROSETTE.

CINTHIO *à part les premieres lignes.*

C'est elle, c'est Mademoiselle Silvia ! je suis le plus content de tous les hommes, & je cours vîte en rendre compte à mon ami Lelio, lui remettre l'esprit, & regagner son amitié. Madame, je vous prie au nom de ce respect, dont vous sçavez que je ne me suis jamais écarté, au nom de cette tendresse, que vous m'avez toujours marquée, n'écoutez point les transports de votre jalousie, & soyez persuadée, que mon pere n'a aucune passion pour ces Demoiselles; je vous promets, & j'engage mon honneur, que dans deux heures d'ici je les ferai sortir de chez-vous, & que vous n'aurez d'orénavant aucun sujet de vous plaindre par raport à elles, souffrez seulement quelles restent encore deux heures au logis.

ROSETTE.

Ne vous y fiez pas,

FAMINIA *à part.*

Feignons un moment pour le mettre dans mes interêts. J'ai bien de la peine à consen-

tir

tir à ce que vous me demandez : cependant je vous aime trop, pour ne pas sacrifier quelque chose de mon ressentiment aux instances que vous me faites ; mais du moins instruisez-moi des raisons.....

CINTHIO.

Madame, je le ferai à mon retour, le temps me presse, souffrez que j'aille au plutôt prendre les mesures necessaires pour vous délivrer de ces objets qui vous déplaisent. *Il part.*

ROSETTE.

Je ne m'étonne plus si vous n'avez pas assez de courage pour vous vanger de votre mari, puisque deux petits mots flatteurs de son fils vous ont déja radoucie.

FLAMINIA.

Ne crois pas que je perde de vûë mon dépit, & ma vengeance ; mais j'ai voulu avoir quelque complaisance pour Cinthio, d'autant plus que je suis bien aise d'entendre mon mari, pour voir ce qu'il osera me dire, quand je lui montrerai les preuves de sa perfidie.



## SCENE VIII.

FABRICE, FLAMINIA, ROSETTE.

FABRICE *sans voir Flaminia & Rosette.*

CE n'étoit donc pas un assez grand malheur pour Horace de devenir amoureux à son âge, s'il ne devenoit pas encore prodigue : il a fait emplette, & d'habits & de bijoux, il a fait une dépense excessive pour régaler sa Maîtresse, il m'a fallu courir toute la Ville pour lui trouver un Officier, & un Cuisinier. Mais que vois-je ! je suis perdu, Mademoiselle Flaminia de retour de la campagne ! c'est fait de moi, si elle a vû Mademoiselle Silvia..... que lui dirai-je ?

FLAMINIA *à Rosette.*

Que je suis malheureuse !

FABRICE *à Rosette.*

Je le suis bien davantage.

FLAMINIA *à Rosette.*

Quelque chose que dise Cinthio, je ne puis m'ôter de l'esprit, que les affaires qui retenoient mon mari à la Ville, n'étoient qu'un prétexte pour me tromper.

ROSETTE.

Sans doute il y avoit de la malice.

FABRICE *à part.*

Si je lui confie l'amour de mon ami, cela ne ſera pas trop bien : car confier un ſecret à une femme..... Que je veux de mal à Horace!

FLAMINIA.

Je ſuis dans l'impatience de le voir revenir.

ROSETTE.

Et tenez, le voilà revenu.

FABRICE *à part, les premiers mots.*

Faiſons bonne contenance. Oh! ma chere Epouſe je ne m'attendois pas à vous voir ſi tôt.

FLAMINIA.

Je le crois bien ; & je ſçai même que vous n'êtes pas bien aiſe de mon retour.

FABRICE.

Oh! ma chere femme, que dites vous-là? j'en ſuis charmé... que fait on à la campagne?

FLAMINIA.

On y vit beaucoup plus ſagement quà la Ville.

FABRICE.

Et que fait-on de mal à la Ville?

FLAMINIA.

Vous le ſçavez mieux que moi.

FABRICE.

Moi! je n'en ſçai rien.

ROSETTE.

Voyez la ruſe!

FLAMINIA.

Qui ſont ces femmes qui ſont au logis?

FABRICE.

Quelles femmes ?

FLAMINIA.

Vous faites l'ignorant. Oui ces femmes ? comment pourroient-elles se trouver dans votre appartement, si vous ne les y aviez introduites ?

FABRICE.

Mademoiselle Flaminia, croyez....

FLAMINIA.

Je crois, ce que je dois croire. Me prenez-vous pour un imbécile ? pensez-vous que je passerai sous silence vos infidelitez ? que je n'en aurai pas raison ? que je demeurerai immobile ? que je vous laisserai joüir en paix de tous ces plaisirs qui m'offensent, qui m'outragent ? non, non, ne le pensez pas, j'ai du cœur, de la naissance, je veux être respectée, considerée, conserver mes droits, mon autorité, mon pouvoir, & vous ranger à la raison.

FABRICE.

Là, là, ma petite femme, ma chere moitié, si vous ne voulez que sçavoir qui sont ces femmes, je vais vous satisfaire : sçachez qu'elles ont été mises en garde chez-moi.

FLAMINIA.

Comment, en garde chez-vous ? qu'est-ce que cela veut dire ?

FABRICE.

Oui, en garde chez-moi, & cela, parce qu'on connoît ma ſageſſe; voyez comme les autres ſçavent me rendre plus de juſtice, que vous, qui m'accablez de reproches.

FLAMINIA.

Si vous ne m'éclairciſſez davantage, je ni comprends rien.

FABRICE.

Je vais vous expliquer le fait.

---

## SCENE IX.

ARLEQUIN, un CUISINIER, *un homme avec une hotte, & les ſuſdits.*

ARLEQUIN.

JE ſuis preſſé d'aller retirer mes filets que j'ai laiſſés dans la mer, & ces gens là ne finiſſent point, ils marchent ſi lentement, qu'on diroit qu'ils ont la goute. Eh, allons, dépêchez-vous donc, ſi vous marchez toûjours de ce train-là, le ſouper ne ſera jamais prêt.

LE CUISINIER.

Tu as raiſon, mon ami; mais ce n'eſt pas ma faute, c'eſt cet animal qui s'arrête à tout moment: viens donc, ſi tu avois la

même impatience que le veillard amoureux, tu te dépêcherois davantage.

FABRICE.

Voici pour comble de malheur, Arlequin & le cuisinier que j'ai arrêté pour Horace.

ARLEQUIN.

Monsieur, je suis votre très humble serviteur ; le Cuisinier vous a tenu parole, le voici qui vient faire remu-menage dans votre cuisine.

FABRICE.

Allez vous en tous, allez-vous en.

ARLEQUIN.

Comment ? que nous nous en allions ! est-ce que vous ne voulez plus souper ?

FABRICE.

Partez, vous dis je.

LE CUISINIER.

Que je parte ? auriez-vous pris quelque autre Cuisinier en ma place, après m'avoir arrêté ? mort de ma vie ! je ne le souffrirai pas.

FLAMINIA.

Eh bien, Monsieur Fabrice, que pouvez-vous me dire à present ? pour une fille qu'on vous a donnée en garde, vous ordonnez un souper, vous prenez des Cuisiniers ; vous n'en avez pas tant fait le jour de mes nôces.

ARLEQUIN *à part.*

Ah! nous ſommes perdus! Madame Flaminia a tout entendu.

FABRICE.

Eh non mamour, il ſe trompe, ce n'eſt pas moi qui les ai demandées, je ne les connois pas.

LE CUISINIER.

Comment? vous ne nous connoiſſez pas! c'eſt à vous-même que nous avons parlé, Arlequin que voici étoit preſent: il nous a dit que vous aviez une jolie fille chez vous, que vous vouliez vous réjouïr pendant que votre femme étoit à la campagne, que vous vouliez un ſouper fin, délicat & ſomptueux; que ſon Maître ſeul étoit de la partie: comment, vous ne nous connoiſſez pas?

FLAMINIA.

Ah traître! ah perfide!

ARLEQUIN.

Ah! le maudit babillard!

FABRICE.

Ma chere femme..... partez, vous dis-je; fuſſiez-vous à tous les diables!

ARLEQUIN.

Va-t-en, Cuiſinier d'enfer, tu nous portes malheur. LE CUISINIER.

Je ne partirai pas, que du moins je ne

fois payé comme si j'avois servi, j'ai compté sur vous, & j'ai refusé de travailler ailleurs.

FLAMINIA.

Attends, attends, je vai te payer moi, comme tu le mérites. *Flaminia & Rosette battent Arlequin, le Cuisinier & les autres.*

LE CUISINIER.

Misericorde ! quelle femme ! à l'aide ! au secours ! *Il sort.*

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! j'avois bien affaire de cela moi ; Adieu le soupé, je n'aurai qu'à porter au marché le poisson que je trouverai dans mes filets.

FLAMINIA.

Rosette, cours vîte chez mes parens, conte-leurs le sujet de ma colere, l'infidélité de mon mari ; dis-leurs que je suis outrée, que je veux me séparer de lui, que je ne veux plus en entendre parler, que je veux avoir ma dot, qu'ils ne tardent pas, qu'ils marchent sur tes pas.

ROSETTE.

J'y cours, Madame, avec plaisir.



## SCENE X.

### FABRICE, ROSETTE.

FABRICE.

ATtends, attends, Rofette, écoute-moi. *à part.* Ah malheureux Horace! quel maudit charivari as tu caufé chez moi!

ROSETTE.

Monfieur, laiffez-moi aller faire la commiffion de ma Maîtreffe.

FABRICE.

Attends, te dis-je, écoute-moi, tu vois bien que je fuis un homme perdu, s'il me faut effuyer tous les reproches de cette famille, & quelque chofe que je dife, je n'aurai jamais raifon avec ma femme.

ROSETTE.

Auffi, pourquoi faites-vous des folies à votre âge?

FABRICE.

Eh non, je n'en ai point faites, mais je ne puis pas te conter tout cela. Tiens voici un louis d'or que je te donne, pour t'acheter une palatine, à condition que tu diras à ta Maîtreffe, que tu n'as trouvé perfonne; enfuite tu ne diras mot à qui que ce foit, de ce qui fe paffe chez-moi, & je te promets un habit en recompenfe.

ROSETTE.

Monſieur, j'ai toûjours eu encore plus d'amitié pour vous, que pour Madame : je vous obéïrai de bon cœur, vous êtes ſi bon, ſi genereux....

FABRICE.

La coquine ! vas-donc faire un petit tour en Ville, & puis rends réponſe à ta Maîtreſſe de la maniere que je t'ai dit.

ROSETTE.

Vous ſerez obéï, Monſieur, je vous le promets, foi d'honnête fille; mais vous tiendrez votre parole auſſi.

FABRICE.

Oui, je t'en aſſure.

---

## SCENE XI.

### HORACE, FABRICE.

HORACE.

EH bien, mon ami avez-vous vû votre fils ? je ne l'ai point trouvé moi ; cependant je viens pour que nous entrions chez vous, nous paſſerons quelques momens en converſation avec Mademoiſelle Silvia, en attendant le ſoupé.

FABRICE.

Ah, fuſſiez-vous bien loin ! vous, votre amour, Silvia, tout ce qui vous regarde

& vous appartient; ôtez-moi vîte cette Demoiselle de ma maison.

HORACE.

Et pourquoi cela ? quelle mouche vous pique ?

FABRICE.

L'enfer est chez-moi à cause d'elle : mon épouse est revenuë de la campagne, & l'a apperçuë, la jalousie lui est montée à la tête, elle est folle, possedée, pire qu'une furie.

HORACE.

Que me dites-vous-la ? attendez, & ne pouvez-vous pas lui faire entendre raison ?

FABRICE.

Eh oui, faire entendre raison à une femme jalouse & furieuse !

HORACE.

Donnez-moi le temps d'aller chercher une maison où la mettre, & je vous en débarrasserai.

FABRICE.

Ramenez-là chez vous, & tout à l'heure, je ne veux plus de bruit avec ma femme.

HORACE.

Je ne me fie point à mes domestiques ; tout le monde se tourne du côté de mon fils, ils l'aiment mieux que moi ; ils lui ouvriront la porte, & je serai perdu.

FABRICE.

Tant mieux ! c'est ce que je vous souhai-

terois, vous n'avez aucune raison d'esperer de vous faire aimer de votre Demoiselle. Vous ne pouvez pas sçavoir si votre fils la regardera des mêmes yeux que vous, & cependant vous devenez amoureux & jaloux, sans sçavoir pourquoi ! Il est bien vrai qu'il n'y a rien de pire qu'un mauvais voisin.

HORACE.

Ne me traitez point si cruellement; l'embarras où je vous ai jetté m'empêche de me plaindre, & je suis seulement occupé du soin de chercher ou je pourrai la mettre ; car si je suis jaloux de mon fils, je le suis aussi de tout le genre humain.

FABRICE.

Enfermez-là dans une boëte, personne ne la verra.

---

## SCENE XII.

FLAMINIA, SILVIA, SPINETTE, *& les susdits.*

FLAMINIA.

SOrtez, vous dis-je, Mademoiselle, & tout à l'heure, & rendez grace à ma bonté, de ce que je ne vous traite pas comme vous le méritez. *Elle sort.*

SILVIA.

Spinette, que ferons-nous ? que je suis malheureuse !

SPINETTE.

Nous irons encore chez Monsieur Horace, il est de conséquence pour nous de conserver son amitié.

HORACE.

Oui, oui, Mademoiselle, revenez chez moi, je ne vous en ai point chassée, & je ne vous avois mis chez mon ami, que dans la pensée que vous seriez mieux.

SILVIA

Et puis-je être mieux qu'auprès de vous, qui m'avez promis une amitié de pere ?

HORACE.

Et je vous aime aussi comme ma fille, & même davantage; que sçait-on ? vous pourriez un jour m'appartenir de près.

SILVIA *bas à Spinette.*

Spinette, que veut-il dire ?

SPINETTE *bas à Silvia.*

Ce que nous avions déja pensé, il vous aime, il n'en faut point douter.

HORACE *à Fabrice.*

Il me semble que ce que je lui ai dit là, l'a un peu émuë, qu'en dites vous ? [ *à Silvia en lui prenant la main* ] Calmez-vous ma fille, ne souffrez point qu'aucun nuage

terniſſe la beauté de ces regards, ils ſont faits pour donner de l'inquiétude aux autres, mais vous ne devez point en prendre: cette bouche doit toujours rire, les graces ne l'ont faite que pour cela.

FABRICE.

Je regarde avec attention cette Demoiſelle, je lui trouve une reſſemblance, que je ne puis pas bien démêler: il y a quelque choſe dans ſon viſage qui ne m'eſt pas inconnu.

HORACE.

Vous baiſſez les yeux? ce n'eſt pas ce que je vous demande.

SILVIA *bas à Spinette.*

Spinette, que je ſuis confuſe!

SPINETTE *bas à Silvia.*

Courage, Mademoiſelle. *à Horace.* Monſieur, vous ſçavez que les filles rougiſſent aiſément quand elles s'entendent loüer.

HORACE.

Je m'en doute bien, mais elle doit s'accoutumer aux louanges: pourquoi montre-t-elle tant de beauté?

SILVIA.

Menagez, je vous prie, ces expreſſions vous m'avez honorée du nom de votre fille, & un pere ne loüe pas tant.

HORACE.

Ou fille, ou quelqu'autre choſe, ſoyez

ſûre d'une amitié parfaite de ma part. *à Fabrice.* Que dites-vous de ſa modeſtie ? il me ſemble que vous ouvrez de grands yeux ſur elle.....

FABRICE.

Je n'en ſçai preſque pas la raiſon moi-même.

HORACE.

Oh, oh ! en voici bien d'une autre; Mademoiſelle, rentrez, s'il vous plaît dans ma maiſon, l'air eſt froid, & vous pourriez vous enrhumer, je ne vous laiſſerai pas long-temps ſeule. *Il la conduit dans la maiſon.* Je ferme la porte ; car Monſieur mon fils.... & vous, Fabrice, voulez-vous que nous nous brouillions pour toujours ? il n'y a amitié qui tienne ; voyez-vous, l'amour l'emporte.

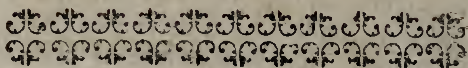
FABRICE.

Vous extravaguez, je ſuis ſi éloigné de ce que vous penſez..... je me retire, pour ne pas vous contraindre. *Il ſort.*

HORACE.

Arrêtez, puiſque vous n'avez aucune intention.... je le laiſſerai aller, nous nous reverrons une autre fois, & je cours vîte, en attendant, chercher quelque maiſon qui me convienne.

*Fin du troiſiéme Acte.*



# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, LELIO *en habit de voyage.*

TRIVELIN.

EH ! de grace, écoutez-moi.

LELIO.

Laisse-moi, te dis-je ? je ne veux rien entendre.

TRIVELIN.

Quoi ! pas même votre fidele Trivelin ?

LELIO.

Tout m'est odieux.

TRIVELIN.

Helas ! mon cher Maître, que vous ai-je fait ?

LELIO.

Tu ne m'as rien fait ; mais je veux abandonner mon pere, ma patrie, mes parens, mes amis, j'irai si loin, qu'ils n'entendront plus parler de moi.

TRIVELIN.

Menez-moi avec vous, vous n'avez pas coutume de voyager tout seul.

LELIO.

Mon chagrin, mon tourment, ma peine, mon déſeſpoir, ſont les ſeuls compagnons de voyage que je veux avoir.

TRIVELIN.

Belle compagnie ! paſſe encore, ſi vous meniez avec vous la gayeté, la joye, la tranquillité, la belle humeur.

LELIO.

C'en eſt fait, te dis-je, j'y ſuis réſolu, je pars, j'irai ſans choix & ſans deſſein, par-tout où le hazard me conduira, & je ne reverrai plus des lieux qui me rappelleroient le ſouvenir de mon amour, & des obſtacles qui l'ont traverſé.

TRIVELIN.

Croyez-vous pouvoir oublier votre amour en changeant de pays ?

LELIO.

Je n'aurai pas du moins le chagrin de voir un ami infidele, & ma Maîtreſſe entre les bras d'un pere trop cruel.

TRIVELIN.

Qui vous aſſure que cela arrivera ? vous êtes trop prompt : elle ne fait que d'aborder dans ce pays-ci, il vous arrive une petite traverſe, & vous voilà d'abord aux champs, vous ne voulez entendre ni voir perſonne, vous prenez un habit de voyage,

vous courez le pays, vous voulez vous perdre, vous jetter dans la mer....

LELIO.

Finis ; tous ces discours m'ennuyent ; laisse-moi partir.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Non, je ne souffrirai point.... Ah ! Monsieur Cinthio, vous venez fort à propos, aidez-moi à retenir mon Maître, il veut nous abandonner.

---

## SCENE II.

CINTHIO, LELIO, TRIVELIN.

CINTHIO.

D'Où te vient cette résolution, mon ami Lelio ? que veux-tu faire ?

LELIO

Partir, & ne revenir jamais.

CINTHIO.

Qui te chasse ?

LELIO.

Mon désespoir.

CINTHIO.

Bannis ce desespoir, il n'est plus de saison : je te cherche par-tout pour t'annoncer une nouvelle, qui rendra le calme à ton esprit.

LELIO.

Comment puis-je vous croire ! cherchez-vous encore à m'abuser ?

CINTHIO.

Eh non, je ne t'abuse point, & tu en seras bien-tôt convaincu ; ton amour est bien incommode ! je t'avouë que si j'avois envie d'avoir une Maîtresse, tu m'en dégoûterois: cela coûte trop de peines & d'inquiétudes.

LELIO.

Que tu es lent dans tout ce que tu fais ! il y a une heure que tu me tiens en suspens, pour m'apprendre une bonne nouvelle, & tu ne me dis pas ce que c'est, tu te fais un plaisir de me tourmenter.

CINTHIO.

Et toi, tu es si vif, que tu ne donnes pas le temps de respirer.

TRIVELIN.

Venons au fait, Monsieur ; je suis dans l'impatience aussi moi.

CINTHIO.

Et bien, Lelio, je me flatte à present de mériter ta confiance & ton amitié. si tu sçavois combien ta colere m'avoit affligé....

LELIO.

Et tu la rallume de plus belle ; finis, ou laisses-moi partir.

CINTHIO.

Ecoute-moi donc? Ta Maîtresse...

LELIO.

Ma Maîtresse?

TRIVELIN.

Mademoiselle Silvia?

LELIO.

Eh bien, ma Maîtresse?

CINTHIO.

Je sçai où elle est.

LELIO.

Ah mon ami Cinthio!

TRIVELIN.

Et Spinette?

CINTHIO.

Elles sont toutes deux ensemble.

LELIO.

Mais où sont-elles?

TRIVELIN.

De la joye, mon cher Maître, de la joye.

CINTHIO.

Je le sçai.

LELIO.

Dis le moi donc, je veux le sçavoir aussi.

TRIVELIN.

J'ai le même désir, ma pauvre Spinette!

CINTHIO.

Vous allez être satisfaits.

LELIO.

Eh vîte, tu me fais mourir.

CINTHIO.

Elles ſont chez mon pere, tu ſçais qu'il eſt intime ami du tien, il n'eſt pas étonnant, qu'il les lui ait confiées.

LELIO.

En es-tu bien ſûr ?

CINTHIO.

Je viens de les voir, j'ai cauſé avec elles, je t'ai nommé à Mademoiſelle Silvia, elle m'a d'abord ouvert ſon cœur, elle m'a fort recommandé de te parler, & de te conter ſa ſituation, elle craint l'amour de ton pere, & la colere de Madame Flaminia, qui ne ſçachant pas tout ce myſtere, a fait éclater contre elle ſa jalouſie ; enfin, elle te prie, les larmes aux yeux, de la délivrer des pourſuites de l'un, & de la colere de l'autre.

LELIO.

*Pendant cette replique il jette ſon chapeau, ôte ſa Redingotte, & quitte avec des lazis tout ſon équipage de voyage.*

Oui, ma chere Silvia, je ne vous laiſſerai point entre les mains de mes ennemis, je ne ſouffrirai point que vous me ſoyez ravie. La colere de mon pere ne m'épouvente point ; pourvû que vous ſoyez à moi, je ne demande point d'autre bonheur ; mon cœur eſt ſatisfait, vous faites ſeule ma félicité,

vous me tenez lieu de pere, d'ami, & de fortune, vous êtes ma joye, mon plaisir, ma consolation & mon bien ; je cours vous embrasser : attends-moi là, Trivelin.

CINTHIO.

Attends donc, songe.... Il vaut mieux que je le suive, il aura peut-être encore besoin de moi.

---

## SCENE III.

TRIVELIN *seul.*

CRoit-il que j'aye moins d'impatience de voir Spinette, qu'il n'en a de voir Mademoiselle Silvia : mais il faut obéïr, aussi-bien ai-je été plus heureux que lui, je l'ai vûë moi, cette pauvre Spinette, & je lui ai parlé ; il faut avoüer que l'amour a bien de la malice, il rend à son gré les gens fous, raisonnables, tristes, joyeux, contens, malheureux ; il nous épie, nous tend des piéges, nous prend au trébuchet, il nous présente des fleurs, plus souvent des épines ; le chemin par où il nous mene est semé d'amertumes, de souffrances, de larmes d'inquiétudes ; parvient-on à posseder ce qu'on aime ? les peines finissent, il est vrai, mais les plaisirs finissent aussi :

ma foi, vive Bacchus! il vaut cent fois mieux, il ne vous prend point en traître, il vous présente à découvert son aimable liqueur, vous en sçavez les qualitez, sa couleur vous enchante, vous vous livrez de bonne grace à ses charmes, vous avalez à longs traits ce Nectar précieux; plus vous en prenez, plus votre vigueur s'augmente, mille aimables désirs naissent dans votre cœur, vous ne respirez que joye, & que plaisir: point de jaloux à table, plus vous bûvez, & plus vous voulez que les autres boivent; jamais rassasiez de ses douceurs, vous revenez toûjours à la charge; Bacchus ne se dément point, il vous inspire sans cesse les mêmes désirs, la même gayeté, & vous ne sentez jamais ny dégoût, ny chagrin: Vive Bacchus, qui seul rend l'homme heureux!

## SCENE IV.

### LELIO, CINTHIO, TRIVELIN.

LELIO.

LAisse-moi, Cinthio, laisse-moi suivre mon projet, je n'aurai jamais de repos qu'éloigné de mon pere & de ma patrie.

CINTHIO.

Non, Lelio, je ne te laisserai point exe-

cuter le dessein que ton chagrin t'inspire, je suis trop de tes amis ; de plus, je sçai un remede à tes maux, & je vais te l'apprendre.

TRIVELIN.

Comment, qu'y a-t-il de nouveau ? encore dans les allarmes ! n'aurons-nous jamais fini ?

CINTHIO.

Nous aurons fini, si Lelio veut m'entendre.

LELIO.

Faut-il que je me laisse éblouïr par de vaines espérances ?

TRIVELIN.

Mais encore, qu'y a-t'il ? vous avez retrouvé Mademoiselle Silvia, & vous êtes encore agité ? votre amour est bien difficile à contenter.

LELIO.

Eh non ! je ne l'ai point retrouvée, elle n'est plus où j'ai crû la voir, elle est retombée entre les mains de mon pere.

TRIVELIN.

Nous voici encore en campagne : vîte des bottes, & la redingotte.

LELIO.

Et l'on veut que je sois tranquille, que j'attende le secours du temps, que je souffre sans murmurer un coup si mortel !

Non,

Non, mon cœur en est frappé plus vivement que jamais, j'avois crû l'avoir trouvée, je m'étois flatté de l'enlever à mon tour à mon pere, mes chagrins alloient finir, je la voyois, je lui parlois, je lui vantois mes feux, ma constance, mes allarmes; elle répondoit à mon amour, m'assûroit de sa foi, devenoit mon épouse, j'étois content: tout est détruit, on la cache, on la dérobe à ma tendresse, je ne l'ai plus, je suis au comble du malheur!

*Il pleure.*

TRIVELIN *pleurant*.

Ah, ah, ah, mon pauvre Maître! il me fait pleurer aussi.

CINTHIO.

Ta passion me touche, mais j'aime mieux voir tes larmes, que les transports de tantôt, du moins m'écouteras-tu. Ohça, un peu de trêve à ta douleur, & prête-toi à mes avis

LELIO.

Que veux-tu me conseiller?

CINTHIO.

De parler à mon pere, de lui confier ton amour, & la promesse réciproque que ta Maîtresse & toi vous êtes faite de vous épouser, de lui dire qu'elle est venuë te chercher & son oncle Lisimaque.

LELIO.

Mais ton pere est dans la confidence ; & dans les interêts du mien, il ne voudra jamais prêter les mains à mon amour.

CINTHIO.

Tu te formes toûjours quelque nouvel obstacle ! nous engagerons Madame Flaminia en ta faveur, mon pere ne voudra pas l'irriter, il craint trop sa colere, & avec grande raison, car elle est terrible dans son humeur.

LELIO.

Mon pere s'opposera toûjours.....

CINTHIO.

Nous dirons que tu l'a épousée à Paris.

TRIVELIN.

Oui, oui, & Spinette aussi.

LELIO.

Mais la chose se découvrira à la fin, & il m'empêchera de l'épouser.

CINTHIO.

En ce cas là, nous trouverons un autre r mede, nous aurons recours à quelqu'artifice ; il s'agit maintenant de faire en sorte, que tu puisse voir ta Maîtresse en liberté.

TRIVELIN.

Nous souhaitterions quelque chose de plus.

CINTHIO.

Le reste viendra avec le temps : allons.

mon cher Lelio, chercher mon pere.

LELIO.

Je te suis, & je me livre à tes conseils.

TRIVELIN.

Voici une apparence de calme, je ne doute point que M. Fabrice..... Mais ne vois-je pas Arlequin ? il porte quelque chose sur son dos, je ne comprends pas ce que ce peut être, je veux l'examiner.

*Il se retire dans la coulisse.*

---

## SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN *caché*

ARLEQUIN.

QUe j'ai de graces à rendre à la tempête de cette nuit ! que de biens elle a faits au pauvre Arlequin ! elle a conduit deux jolies filles au logis ; à cause d'elles, mon vieux Maître m'a donné de l'argent pour faire bonne chere : pour ménager une partie de cette argent, j'ai été tendre mes filets dans la mer, & à la verité, je n'ai pas pêché un seul petit poisson, mais j'ai dans mes filets un Monstre marin tout particulier, qui fera ma fortune : certes, personne n'en a jamais pêché un pareil. Que cela pese ! ( *il le met à terre* ) il y a

de l'or assûrément, il n'en faut point douter : personne ne m'a vû, je vais l'enterrer, afin qu'on n'en sçache jamais rien ; voilà ce que c'est que de n'être point un paresseux ! on ne fait pas fortune en dormant, mais en travaillant, en fatiguant beaucoup ; je vas, je viens, je pense, je jette les filets d'un côté, je les retire de l'autre, & allons courage... il vient... tire Arlequin, il vient...... il vient enfin, & j'ai attrapé de quoi être paresseux le reste de mes jours. Que feras-tu à présent Arlequin de tout cet or qu'il y a là dedans ? *Primo*, je demanderai mon congé à mon Maître, puis je quitterai cette habit de livrée, & je m'habillerai magnifiquement ; ensuite, j'épouserai Spinette, qui ne sera pas fâchée de trouver un joli garçon, & bien riche, je quitterai ce pays-ci, & nous irons vivre ensemble à Paris : je me promenerai en carosse, j'acheterai des terres, une maison de campagne, une autre à la ville, j'aurai beaucoup de domestiques, je me ferai servir en homme de qualité, je m'imagine que c'est un plaisir! *Oh là, faites ceci... à qui parlai-je ?... allez-là.... vîte obéissez-moi....* oui, oui, cela est beau, j'ai bien appris de mon Maître comme on se fait obéir. Pour acquerir un nom, je veux

me faire General d'Armée.... non, car je n'aime pas les coups de canon. Je joüirai de mon bien tranquilement, cela vaudra mieux, je regalerai mes amis, j'aurai une bonne table chez-moi, je voyagerai par tout le monde, je me ferai connoître, on ne parlera que de moi; puis, quand ma réputation sera bien établie, afin que ma mémoire dure toûjours, je bâtirai une Ville qui portera mon nom, on dit Andrinople....Constantinople.....elle s'appellera Arlequinople, oui, cela sonne bien, Arlequinople.

## SCENE VI.

ARLEQUIN, TRIVELIN

TRIVELIN *à part.*

NE seroit-ce point là la cassette qu'à perduë Monsieur de la Boussole, où sont tant de choses de si grande conséquence pour Mademoiselle Silvia? il faut nous en assûrer, & tâcher de la retirer des mains d'Arlequin: arrête, arrête Arlequin.

*Tirant une corde des filets.*

ARLEQUIN.

Pourquoi m'arrêterai-je?

TRIVELIN.

C'est que je veux t'aider, tu as trop de peine.

ARLEQUIN.

Va t'en, je n'ai pas besoin de ton secours.

TRIVELIN.

Mais je suis ton ami, & ....

ARLEQUIN.

Je ne suis pas le tien, moi.

TRIVELIN

Ecoute j'ai quelque chose à te dire.

ARLEQUIN.

Tu me le diras une autre fois.

TRIVELIN.

Mais cela est de consequence pour toi.

ARLEQUIN.

Parle donc, & finis.

TRIVELIN.

Je vais parler, mais donne-moi parole, que tu me répondras sincerement.

ARLEQUIN.

Ah! que tu m'ennuyes! hé bien je te promets que je te répondrai sincerement, parle: puisses-tu t'étrangler en parlant, puisque tu ne me laisses pas aller à mes affaires.

TRIVELIN.

Ecoute-moi: j'ai vû un voleur qui voloit quelque chose de consequence à une personne que je connois; je m'approche du voleur, & je lui dis, que s'il me veut donner la moitié de ce qu'il a volé, je ne dirai rein à personne; le voleur ne me répond

pas, que penses-tu qu'il soit obligé de faire ?

ARLEQUIN.

Je pense qu'il doit, sans difficulté, t'en donner la moitié, ou bien, tu dois l'aller dire à celui qu'on a volé.

TRIVELIN.

Je ferai donc comme tu dis : écoute-moi, je t'ai vû prendre cette cassette, je sçai à qui elle appartient, & comme elle a été perduë, donc, ou tu m'en donneras la moitié, ou bien j'irai le dire au Maître de la cassette.

ARLEQUIN.

Ah *Ladro !* ah *Furbo*, ah *Baron !* je n'ai point pris cette cassette, je l'ai pêchée; je ne sçai point comme elle a été perduë, mais je sçai comme je l'ai trouvée ; tu connois celui qui en étoit le Maître auparavant, & moi je connois celui qui en est le Maître à présent ; c'est moi, & personne ne l'aura.

TRIVELIN.

Insolent! Quoi ! tu ne la rendras pas à son Maître, s'il te la demande ? Est-ce là penser en honnête homme, dis, parle ignorant ?

ARLEQUIN.

Assurément, c'est penser en honnête homme, mieux que toi : est-ce que tu me

diras que le poisson qui est dans la mer, appartient à toi ou à quelqu'autre ? quand il est une fois entré dans mes filets, il est à moi, je vais le vendre, je mets l'argent dans ma poche, & personne n'y prétend rien ; entends-tu, fripon ? la mer est commune, & ce qui est dans la mer appartient à tout le monde.

TRIVELIN.

Ce que tu dis-là est vrai, la mer est commune, & ce qui est dans la mer appartient à tout le monde ; donc cette cassette m'appartient aussi-bien qu'à toi.

ARLEQUIN.

Ah, l'impertinent ! si cela étoit comme tu le dis, bel esprit, les Pêcheurs feroient bien leurs affaires.

TRIVELIN.

Que tu es bête ! oses-tu comparer une cassette à du poisson ? cela te paroît-il tout de même ?

ARLEQUIN.

Oui, puisque je l'ai pêchée au fond de la mer.

TRIVELIN.

Et moi je t'ai vû du rivage.

ARLEQUIN.

Mais tu n'as pas travaillé avec moi.

TRIVELIN.

Non, mais moi qui t'ai vû, si le maî-

tre de la cassette vient, & qu'il sçache que je me suis tû, je serai accusé comme toi, je partagerai le crime, & je ne partagerai pas le profit.

ARLEQUIN

Attends, je t'apprendrai un moyen pour que tu ne trempe en rien dans tout cela; il n'y a que toi qui m'as vû, n'est-ce pas? Eh bien! va-t-en, tais-toi, ne dis mot à personne, moi je ne parlerai point, & te voilà en sûreté.

TRIVELIN.

Je reviens à mon premier mot: donne-m'en la moitié, & je me tairai.

ARLEQUIN.

Je veux te donner le diable qui t'emporte: tiens, voilà ce que je veux te donner. *Il le bat.*

TRIVELIN.

Ah traître! c'est ainsi que tu t'y prends, attends. *Il le bat.*

---

## SCENE VII.

HORACE, TRIVELIN, ARLEQUIN.

HORACE.

OH-là, oh-là, quest-ce que cela signifie, Trivelin, Arlequin! arrêtez-vous donc.

ARLEQUIN.

Laissés-moi l'assommer, & puis je m'arrêterai.

TRIVELIN.

Permettez, Monsieur, que je punisse ce coquin.

HORACE.

Taisez-vous l'un & l'autre : d'où peut venir votre querelle ?

ARLEQUIN.

Je vous le dirai, moi.

TRIVELIN.

Je veux parler le premier.

ARLEQUIN.

Je t'enfoncerai la machoire.

TRIVELIN.

Je t'écraserai.

HORACE.

Voulez-vous bien respecter ma présence, si-non un bâton vous apprendra votre devoir.

TRIVELIN.

Monsieur, je vous respecte trop ....

ARLEQUIN.

Ah mon Maître ! je vous obéïs toujours.

HORACE.

Expliquez-moi le sujet de votre querelle.

TRIVELIN.

Ordonnez qui des deux doit parler.

HORACE.

Toi Trivelin, tu es plus raisonnable, & tu m'expliqueras mieux le fait.

ARLEQUIN.

Comment, Monsieur ! vous donnez la préference à ce coquin-là, vous me faites d'abord injustice : c'est moi qui suis votre valet ; & ce fripon-là ne l'est que de votre fils : ainsi je dois avoir la préference auprès de vous. *Cospetton* ! . . .

HORACE

Ah ! tu as raison : parle donc, & ne t'emporte pas.

ARLEQUIN.

Je vais parler . . . . attends, attends, maraut, tu vas voir . . . . Pour vous servir quelque chose de bon au souper que vous m'avez ordonné, j'ai été pêcher moi même, j'ai pris un gros poisson tout particulier, il n'y a rien de plus beau, & ce fripon-là, ce coquin, ce voleur veut me l'ôter ou en avoir sa part : voyez s'il a raison . . . . je ne sçai à qui il tient que . . . .

TRIVELIN.

Alte-là, maraut, tu en as menti ! c'est une cassette qu'il a prise en mer.

ARLEQUIN.

Eh bien : oui, un poisson cassette, voilà son nom, tu ne le connois pas, tu es un ignorant.

HORACE.

Un poiſſon caſſette ! je ne connois point de poiſſon qui ſe nomme comme cela.

ARLEQUIN.

Je le connois bien, moi, qui ai pêché toute ma vie.

TRIVELIN.

Monſieur, je vous dis encore une fois, que ce n'eſt point un poiſſon, mais une caſſette qu'il a priſe...

ARLEQUIN.

Je ne l'ai point priſe, je l'ai pêchée.

TRIVELIN.

Qui appartient au Capitaine qui a fait naufrage cette nuit : ce n'eſt point pour en avoir ma part, que le ja demande, mais pour la rendre a ſon Maître.

HORACE.

Oh, c'eſt une autre affaire, cela peut être ; où eſt-elle cette caſſette ?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien, moi, je ne l'ai pas.

TRIVELIN.

Comment ? tu ne l'as pas ! montre ce que tu as dans tes filets.

HORACE.

Voyons, voyons Arlequin, ce que tu as là.

ARLEQUIN *en pleurant.*

Monſieur..... c'eſt une Baleine.

HORACE.

Ah ! je vois ta malice, c'est une cassette vraiment; Trivelin, connois-tu la personne à qui elle appartient ?

ARLEQUIN *presque en pleurant.*

Non, il ne la connoît pas, ce n'est que pour me l'ôter à moi, qu'il dit la connoître.

TRIVELIN.

Oui, Monsieur, je connois le Capitaine qui en est le maître.

ARLEQUIN

Il est noyé.

TRIVELIN.

Il n'est point mort, & je vous l'amenerai quand vous voudrez.

HORACE.

Vas le trouver, Trivelin; & si elle est à lui, il faut la lui rendre.

ARLEQUIN.

Oui, il ira trouver quelque Normand, qui dira qu'elle est à lui, & puis ils la partageront entr'eux, & moi je n'aurai rien.

HORACE.

Non, je ne la donnerai pas si aisément; nous demanderons à la personne les signes necessaires, pour faire voir qu'elle est à lui, en indiquant ce qu'il y a dedans, & si les signes se rapportent, il faudra la rendre.

ARLEQUIN.

Et si c'est un sorcier qui devine ce qu'il y a dedans ?

HORACE.

Tu es fou. Vas Trivelin, vas chercher ce Capitaine. Oh-là quelqu'un ! (*un Valet vient prendre la cassette*) portez cela dans la maison : toi, attends-moi ici, Arlequin.

ARLEQUIN *seul*.

* Que je suis malheureux ! pourquoi n'ai-je pas été la cacher aussi-tôt quelque part ? que puis-je faire de mieux à present, que de m'aller pendre, jusqu'à ce que mon chagrin soit passé ?

TRIVELIN.

Adieu, l'heureux pêcheur !

ARLEQUIN.

Que la peste te créve ! mais ce qui me console, c'est que si je ne l'ai pas moi, tu ne l'as pas non plus.

TRIVELIN *regarde vers la maison d'Horace*.

Mais ne vois-je pas notre vieux Maître, qui sort avec Mademoiselle Silvia & Spinette ! voyons ce que cela signifie.

* *Projets évanouïs aussi-tôt que formez.*



## SCENE VIII.

SILVIA, SPINETTE, HORACE, ARLEQUIN, TRIVELIN *caché*.

SILVIA.

VOus nous mettez encore hors de chez vous? voulez-vous nous exposer à de nouveaux affronts? vous paroissiez si touché de notre situation, vous m'aviez promis que je vivrois avec vous, & maintenant il semble que mon malheur vous soit à charge; vous m'éloignez encore d'auprès de vous, d'où peut venir ce changement? En quoi ai-je pû vous déplaire?

TRIVELIN *à part dans le fond du Theâtre.*

Comment! il les veut mettre encore ailleurs, il faut pourvoir à ceci.

*Il se retire.*

HORACE.

Ma belle enfant, ne vous allarmez point, je vous ai promis que vous vivriez avec moi, & je vous tiendrai parole; c'est par bienséance que je vous mets ailleurs, & pour éviter certaines poursuites qui me fâcheroient; mais je ne vous y laisserai pas.

long-temps, donnez moi le temps de conduire mon projet jusqu'à la fin, & je vous promets que vous serez ensuite Maîtresse chez moi tout le reste de vos jours.

ARLEQUIN *à part.*

Ma chere cassette, est-ce que je ne te reverrai plus! Spinette, je voulois faire ta fortune, mais les chiens de voleurs m'en empêchent.

HORACE.

Arlequin, conduis Mademoiselle chez Argentine, tu sçais bien où elle demeure, va par ce chemin-ci, qui est le plus détourné, dis-lui que c'est la personne dont je lui ai parlé; allez, attendez-moi, dans peu j'irai vous voir, & je vous expliquerai mon dessein. C'est avec regret que je les confie à ce balourd, mais je n'ose les accompagner moi-même, de peur d'être vû; on se mocqueroit de moi; c'est un grand malheur d'être vieux! on ne peut se livrer entierément à ses passions, qu'on ne soit exposé au mépris, & à la raillerie, & on pardonne tout à la jeunesse.

SPINETTE.

Il faut souffrir, Mademoiselle, peut être trouverons-nous quelque moyen de voir Trivelin.

ARLEQUIN.

Je ne sçaurois avaler la pilule.

SILVIA.

Arlequin ! ne peut tu pas me dire pourquoi Monsieur Horace nous fais sortir de chez lui ?

ARLEQUIN.

Un bien que j'avois acquis par les bonnes voyes, lorsque j'y pensois le moins...

SPINETTE.

Tu es bien rêveur, Arlequin ? réponds donc à Mademoiselle.

ARLEQUIN.

Je m'en vangerai, oui assurément, je m'en vengerai.

SILVIA.

D'où vient ta distraction ? Arlequin, écoute-nous.

ARLEQUIN.

Ah ! Mademoiselle, je vous demande pardon : allons où mon Maître l'a ordónné.

TRIVELIN *& les autres arrêtent Arlequin, & lui enlevent les femmes.*

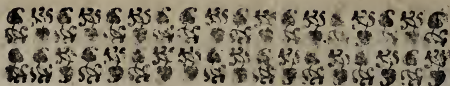
Alte-là, tu es mort! laisse-là ces Dames. (*à Silvia*) venez, reconnoissez-moi, ne craignez rien.

ARLEQUIN.

*Aiuto ! Misericordia*, je suis mort.

*Fin du quatrième Acte.*

ACTE V.



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN. *seul tenant un écriteau.*

ARLEQUIN.

EH tout ce que vous voudrez, Messieurs.... Ah! il n'y a personne, je crois à tous momens entendre crier à mes oreilles: *laisse-là ces Dames.* Que je suis malheureux! tout le monde m'en veut aujourd'hui, on me pille, on me vole, on m'assassine: ce maraut de Trivelin, d'accord avec mon vieux ladre de Maître, m'a emporté ma cassette, & toutes mes esperances: d'autres voleurs de grands chemins, m'ont enlevé les deux femmes que j'accompagnois: je n'en ai pas averti mon Maître, parce que je ne sçai où il est allé, & d'ailleurs pour me vanger de lui, & de Trivelin, j'ai voulu, avant que de rentrer au logis, faire faire l'écriteau que voici, en grandes lettres, afin qu'on le voye de loin,

je m'en vais l'attacher à la porte, & j'indiquerai la cassette à qui la demandera; ainsi, elle ne sera ni à mon Maître, ni à Trivelin.

---

## SCENE II.

M. DE LA BOUSSOLE, ARLEQUIN.

M. DE LA BOUSSOLE.

TRivelin m'a dit que ma cassette.... Qu'est ce que c'est que cet écriteau? Il lit *Quiconque a laissé tomber sa cassette dans la mer, n'a qu'à s'adresser au Seigneur Arlequin, moyennant une grosse somme il aura l'honneur d'en avoir des nouvelles...* des nouvelles de ma cassette! Ah! quel joye!

ARLEQUIN.

De quel droit, s'il vous plaît, lisez-vous cet écriteau?

M. DE LA BOUSSOLE.

Il est exposé aux yeux des passans, il m'est permis de le lire.

ARLEQUIN.

Non: j'en suis le gardien, & je dois m'informer des raisons, qu'on a de le lire.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je vous dirai mes raisons, mais dites-moi, vous auparavant, qui est ce Seigneur Ar-

lequin à qui il faut s'adresser?

ARLEQUIN.

C'est un très-honnête homme, un fort aimable garçon.

M. DE LA BOUSSOLE.

Où puis-je le trouver?

ARLEQUIN.

Il est devant vous.

M. DE LA BOUSSOLE.

Quoi ! vous êtes le Seigneur Arlequin ? ah Monsieur, je vous dois la vie, vous êtes mon liberateur, ma ressource, ma fortune, mon bien ; *Il l'embrasse*, vous voyez devant vous celui qui a perdu la cassette.

ARLEQUIN.

Elle étoit donc à vous ?

M. DE LA BOUSSOLE.

Oui, Monsieur, & il seroit bien fâcheux de dire qu'elle étoit à moi, & que je ne l'ai plus.

ARLEQUIN.

Y avoit-il bien de l'or, & de l'argent ?

M. DE LA BOUSSOLE.

En quantité.

ARLQUIN *à part*.

Tant mieux pour moi.

M. DE LA BOUSSOLE.

Si vous me la faites retrouver, que ne vous devrai-je pas !

ARLEQUIN.

Une grosse somme, comme il est marqué dans l'écriteau.

M. DE LA BOUSSOLE.

Cela est juste, je ne m'en défends point.

ARLEQUIN.

Eh bien! voyons ce que vous me donnerez; je veux faire mes conventions d'avance, car je n'aime point les discussions, je suis homme de paix: ça depêchons.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je vous donnerai.... mille francs.

ARLEQUIN.

Bagatelle!

M. DE LA BOUSSOLE.

Quinze cens livres.

ARLEQUIN.

Fadaises!

M. DE LA BOUSSOLE.

Eh bien, deux mille francs? serez-vous content?

ARLEQUIN.

Non. Comment morbleu! une cassette qui est pleine d'or & d'argent, qui est à moi, si je ne vous dis pas que je l'ai, qui vous est si chere, qu'elle vous donne la vie, vous ne voulez la racheter que deux mille francs? adieu, Monsieur, nous ne ferons point affaire ensemble.

M. DE LA BOUSSOLE.

Attendez, ne vous en allez pas si vîte. Je vous donnerai... mille écus; pour le coup vous devez être content.

ARLEQUIN.

Non, non, & cent fois non, & à moins d'un million, vous n'aurez pas votre cassette.

M. DE LA BOUSSOLE.

Uh, uh.

ARLEQUIN.

Je n'en puis rien rabattre, en conscience, elle me coûte à moi davantage.

M. DE LA BOUSSOLE.

Mais quand vous garderiez toute la cassette pour vous, vous seriez encore bien loin de votre compte.

ARLEQUIN.

Oui! eh bien, je veux vous faire voir que je ne suis point avaricieux, donnez-moi la moitié de ce qui est dedans, & nous voilà quittes.

M. DE LA BOUSSOLE.

C'est beaucoup; mais puisque sans vous je n'aurois rien, je consens de vous en donner moitié. (*à part.*) Quand je l'aurai entre les mains, j'irai au Juge, & je ne donnerai, que ce qu'il ordonnera.

ARLEQUIN.

Jurez.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous ne vous fiez pas à ma parole?

ARLEQUIN.

Je ne suis point méfiant, mais je veux être sûr de mon fait; jurez, ou je m'en vais.

M. DE LA BOUSSOLE.

Eh bien! je jure, puisque vous le voulez.

ARLEQUIN.

Dites comme moi. Je jure de donner au Seigneur Arlequin la moitié de ce qui est dans la cassette; & si je ne tiens pas parole, je promets de me noyer une seconde fois avec ma cassette, afin qu'il puisse la retrouver encore, & qu'elle n'ait plus de Maître.

M. DE LA BOUSSOLE *repete après Arlequin mot pour mot ce qu'il lui fait dire.*

ARLEQUIN

Je suis satisfait; je vais chercher mon Maître, elle est entre ses mains, vous lui donnerez les signes nécessaires, afin qu'on sçache, qu'elle vous appartient véritablement.... Mais le voici fort à propos.

M. DE LA BOUSSOLE,

Ce vieillard qui vient à nous?

ARLEQUIN

Lui-même.

M. DE LA BOUSSOLE.

Il a l'air d'un homme raisonnable, il me rendra justice.

## SCENE III.

HORACE, *& les susdits.*

ARLEQUIN.

MOnsieur ! Monsieur !

HORACE.

Eh bien, voilà encore un autre importun qui m'arrête, & qui m'empêche d'aller chez Argentine ; que me veux-tu ?

M. DE LA BOUSSOLE *à Horace.*

Ah ! Monsieur, vous voyez devant vous un homme persecuté par la mauvaise fortune ; j'ai perdu mon bien dans la mer, cet homme-ci l'a trouvé, & en veut la moitié pour sa récompense, rendez-moi justice.

ARLEQUIN.

Vous avez juré, il n'y a plus à reculer. *( à Horace )* souvenez-vous que je suis votre fidele Arlequin, & qu'il y a longtemps que je suis à votre service.

HORACE.

Je ne ferai de tort, ni à l'un, ni à l'autre. Monsieur, donnez-moi, s'il vous plaît, les indices de ce que vous avez perdu?

M. DE LA BOUSSOLE.

Une cassette rouge garnie de clouds dorez,

dorez, dans laquelle est un coffret, où sont des bijoux, qui ne m'appartiennent pas, mais qui sont à une Demoiselle qui a fait naufrage avec moi; je sçai qu'elle s'est sauvée, & comme c'est son bien, je ne sçaurois vous en donner la moitié.

ARLEQUIN.

Comment! il commence déja à me rogner quelque chose de ce qu'il m'a promis; cela ne se fait point, il n'aura rien.

HORACE.

Veut-tu te taire? Continuez Monsieur.

M. DE LA BOUSSOLE.

Plus, une bourse, où il y a mille pistoles d'Espagne.

ARLEQUIN.

Bon! c'est pour moi cela.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une boëte avec une douzaine d'yeux de chats d'Orient.

ARLEQUIN.

Fy des yeux de chats! pour lui cela, pour lui.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une autre bourse, où il y a deux mille loüis d'or.

ARLEQUIN.

Pour moi cela.

M. DE LA BOUSSOLE.

Plusieurs escarboucles d'Orient.

ARLEQUIN.

Poüa la vilaine marchandise ! des escarboucles ! pour lui, pour lui.

M. DE LA BOUSSOLE.

Cent mille francs en plusieurs sortes de monnoye, de differens pays.

ARLEQUIN.

A ! quelle joye ! voila de quoi bâtir la ville d'Arlequinople.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je ne vous détaillerai point le reste, qui consiste en plusieurs sortes de bijoux. Vous jugez bien que tous ces effets ne sont pas à moi ; on m'en a confié une partie, pour les negocier ; vous sçavez ce que c'est que le Commerce.

HORACE.

Il suffit, Monsieur, vous m'en avez assez dit. Arlequin, tiens voilà la clef de mon cabinet, vas prendre cette cassette.

ARLEQUIN.

Qu'il m'en donne la clef, je l'ouvrirai dans ma chambre, je prendrai la moitié, qui me revient, & je lui rendrai le reste en bonne conscience.

HORACE.

Fais ce que je te dis.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas moi ; car ſi je la rends avant que d'être payé, j'en ſerai la duppe.

M. DE LA BOUSSOLE.

Non, mon ami ne craignez rien : voici votre Maître qui ſçaura vous rendre juſtice.

ARLEQUIN.

Eh oui, juſtice ! je ne me fie à perſonne.

HORACE.

Maraut ! iras-tu prendre cette caſſette?

ARLEQUIN.

J'en veux ma part.

M. DE LA BOUSSOLE.

Tu l'auras, Arlequin, tu l'auras.

ARLEQUIN.

Je vas la prendre ; mais ſi vous me trompez, je prierai Neptune de vous envoyer des Crocodiles qui vous déviſagent, des Dauphins qui vous étranglent, des Baleines qui vous engloutiſſent, vous, votre caſſette, vos perles, vos diamans, le Vaiſſeau, les Mariniers, & toute votre chienne de race.



## SCENE IV.

M. DE LA BOUSSOLE, HORACE.

HORACE.

JE vous prie de l'excuser, il est plus ignorant, que malicieux.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je lui pardonne aisément, je lui ai trop d'obligations pour me plaindre de lui; mais je ne le laisserai pas tout-à-fait dans la douleur, j'étois disposé à lui donner mille écus, & je les lui donnerai.

HORACE.

Il doit être content, & je lui ferai entendre raison.

## SCENE V.

FABRICE, LELIO, CINTHIO.

*& les susdits.*

FABRICE.

QUe je vous ai d'obligations Monsieur Lelio! je ne me serois jamais flatté dans ma vieillesse, d'embrasser à la Martinique, au bout de trente ans que j'y suis venu, une personne de ma famille, une niéce.

LELIO.

Si votre nom de Lisimaque m'avoit été

connu plutôt, il y auroit long-temps que vous auriez eû cette consolation, & cela m'auroit épargné bien des chagrins.

CINTHIO.

Que je suis heureux d'avoir ainsi contribué à la joye de mon pere, & à la satisfaction de mon ami!

HORACE.

Vous voilà tous bien joyeux, faites m'en sçavoir les raisons, afin que je partage votre joye.

FABRICE.

Ah! mon ami! mon cher Horace! je ne puis vous exprimer tout ce que je sens? cette jeune fille si aimable, cette demoiselle Silvia que vous avez accueïllie, chez vous, est ma niéce, fille de ma sœur.

M DE LA BOUSSOLE.

Vous êtes donc, Monsieur Lisimaque?

HORACE.

Il se nomme Fabrice, & je m'étonne qu'il dise que Mademoiselle Silvia est sa niéce, car elle m'a dit que son oncle s'appelloit Lisimaque.

FABRICE.

Je n'en suis pas moins son oncle.

HORACE.

Expliqués-moi cette énigme?

FABRICE.

Dans ma jeunesse à Paris, j'eus une affaire

d'honneur, & je fus obligé de me battre en duel, je tuai mon homme, comme vous pouvez croire, il fallut me ſauver, j'eus à peine le temps de dire à mon pere, que je paſſerois à la Martinique, je changeai mon nom de Liſimaque, en celui de Fabrice pour mieux me cacher; & mon pere eſt mort, ſans avoir jamais eû de mes nouvelles.

M. DE LA BOUSSOLE.

Voilà juſtement l'avanture que j'ai entendu pluſieurs fois conter à la mere de Mademoiſelle Silvia.

HORACE.

Mais quelles preuves avez vous, qu'elle ſoit véritablement votre niéce?

FABRICE.

Mille circonſtances, dont Monſieur Lelio m'a rendu compte.

HORACE.

Comment! eſt-ce qu'il la connoît.

M. DE LA BOUSSOLE.

Oui Monſieur & je puis en rendre bon témoignage; vous trouverez de plus dans la caſſette... mais que vois-je? votre valet l'emporte.



## SCENE VI.

ARLEQUIN *& les susdits.*

*Arlequin passe derriere les Acteurs avec la cassette, tout le monde court après lui.*

HORACE.

ARrête ! où cours-tu ?

ARLEQUIN.

Nulle part... j'allois sauver ma cassette.

LELIO.

Donne-là.

ARLEQUIN.

Pauvre Arlequin ! combien d'ennemis contre toi !

M. DE LA BOUSSOLE

Voici la clef : vous trouverez d'abord le coffret de Mademoiselle Silvia, où sont ses bijoux, & les papiers de votre famille.

FABRICE *ouvre la cassette.*

Voici un portrait, il est ...

M. DE LA BOUSSOLE.

De votre mere, que votre sœur a toûjours gardé avec soin

FABRICE.

Oui, vous avez raison, c'est ma mere, je me la remets bien, & voilà les traits de

reſſemblance que je trouvois tantôt dans ma niéce.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous trouverez auſſi. . .

FABRICE.

Je verrai cela à loiſir. Horace, montrez-moi ma niéce, afin que j'aye le plaiſir de l'embraſſer, & en même temps, pour mettre fin aux inquiétudes de Monſieur Lelio, en la lui accordant pour épouſe.

LÉLIO.

Vous me rendez la vie.

CINTHIO.

Vous me charmez, mon Pere.

HORACE.

Alte-là ! que veux dire ceci? comment Fabrice, vous accordez votre niéce à mon fils, lorſque vous ſçavez la tendreſſe que j'ai pour elle., & que je ſuis dans le deſſein de l'épouſer?

LELIO *à Fabrice.*

Ne m'abandonnez point.

CINTHIO.

Mon pere tenez ferme.

FABRICE.

Oui, mon ami, je l'ai promiſe à votre fils; ils s'aiment tous deux depuis longtemps, leur paſſion à pris naiſſance à Paris, & ils ſe ſont promis entre-eux...

HORACE.

HORACE.

Mais.....

FABRICE.

Mais elle a ſoutenu les chagrins d'une longue abſence, les fatigues d'un voyage, les horreurs d'une tempête, pour s'unir avec cet époux, que ſon cœur accepte, & vous voudriez qu'elle fût à un autre qu'à celui qu'elle aime?

HORACE.

Cependant....

FABRICE

Cependant, quand vous auriez ſa main vous n'auriez pas ſon cœur, cela vous conviendroit-il?

HORACE.

Non.

FABRICE.

Cedez-là donc, & ne la diſputez plus à votre fils.

LELIO.

Vous rendez-vous mon pere?

HORACE.

Oui, je me rends, je ne veux pas qu'on me reproche qu'un amour de vingt-quatre heures m'a fait renoncer à vingt-cinq ans de tendreſſe pour mon fils. Je conſens à cet hymen, & je ſuis content de cherir, comme fille, celle que je voulois aimer

comme épouse.

LELIO.

Je suis le plus heureux des hommes, & c'est à vous, mon pere, que je dois mon bonheur. *Il lui baise la main.*

HORACE.

Arlequin, va vîte chez Argentine! & amene ici Mademoiselle Silvia & Spinette.

ARLEQUIN.

Eh oui, chez Argentine, je n'ai pas eu le temps de les y conduire, lorsque vous m'avez quitté, il est venu cent mille hommes armez qui me les ont enlevées.

LELIO.

Qu'entends-je!

HORACE.

Comment enlevées, où les ont-ils menées!

ARLEQUIN.

Ma foi je n'en sçai rien, ils ne me l'ont pas dit.

FABRICE.

Et tu n'en a rien dit à ton Maître?

ARLEQUIN.

Je ne sçavois pas où le trouver.

HORACE.

Mais depuis que tu es ici?

ARLEQUIN.

Et j'avois bien autre chose dans la tête.

LELIO.

Il faut sans tarder faire tous nos efforts pour la retrouver.

CINTHIO.

De quel côté sont-ils allez ?

ARLEQUIN.

Par ici... par-là.

LELIO.

Chere Silvia, vous aurois-je perdûe ; dans le moment que vous étiez à moi ?

FABRICE.

Ma pauvre niéce !

CINTHIO.

Ma chere cousine !

M. DE LA BOUSSOLE.

Quel malheur !

HORACE.

Ne perdons point de temps inutilement, séparons nous, & allons chacun de notre côté, pour tâcher d'en avoir des nouvelles.

## SCENE VII.

TRIVELIN, *& les susdits.*

TRIVELIN.

D'Où viennent ces cris ? que veut dire ceci ?

*Pendant cette scene Arlequin & Monsieur de la Boussole font plusieurs lazis au tour de la cassette.*

LELIO.

Ah Trivelin ! ma chere Silvia a été enlevée, nous l'avons perduë, dans le temps que mon pere me l'accordoit pour épouse.

TRIVELIN.

N'en soyez pas en peine ; c'est moi qui l'ai enlevée à Arlequin, dans l'intention de faire plaisir à mon Maître.

ARLEQUIN.

Ah coquin! c'est donc toi ! tiens voilà ce que tu mérites. *Il le bat.*

LELIO.

Arrête Arlequin ; Trivelin où l'as tu menée ?

TRIVELIN.

A deux pas d'ici, chez votre cousine.

LELIO.

Allons-y-promptement.

FABRICE.

Arrêtez un moment, que Trivelin aille seul, la cousine nous amuseroit, il faudroit l'instruire de toute cette avanture, j'aime mieux que la chose se passe en présence de mon épouse, afin qu'elle partage notre joye, & qu'elle cesse d'être en colere contre moi. Va vîte, Trivelin, nous t'attenderons tous chez-moi : rentrons.

TRIVELIN.

Je reviens dans le moment.

M. DE LA BOUSSOLE.

Messieurs, vous voilà tous contens, & j'en suis ravi, mais faites que je le sois aussi, en me faisant rendre ma cassette.

HORACE.

Vous avez raison: Arlequin rends la cassette à Monsieur, & vous Mónsieur, donnez-lui les mille écus, que vous lui avez promis.

M. DE LA BOUSSOLE *à Arlequin.*

Prends cette bourse, qui est la seule chose que j'avois sauvée, il doit y avoir la somme juste.

ARLEQUIN.

Je n'aurai pas tout perdu, tenez voilà votre Cassette. Mais si je la retrouve une seconde fois....

M. DE LA BOUSSOLE.

J'espere que je n'aurai pas toujours le même malheur; je vais la mettre en lieu de sûreté, & je serai bientôt de retour.

*Il sort.*



## SCENE DERNIERE.

SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN. *& les susdits.*

*Les Acteurs embrassent Silvia tous à la fois, & Arlequin en fait de même avec des lazis.*

LELIO *courant au devant de Silvia.*

AH Silvia ! est-il bien vrai que je vous posséde, n'est-ce point une illusion?

FABRICE.

Que je vous embrasse, ma chere niéce !

HORACE.

Ma fille !

CINTHIO.

Ma cousine !

SILVIA.

Par quel bonheur ....

FABRICE.

Je vous expliquerai tout à loisir : sçachez seulement que je suis cet oncle que vous cherchez, que je ne m'oppose point à votre mariage avec Lelio, & que son pere y consent.

SILVIA *embrassant son oncle.*

Mon cher oncle... ( *à Horace* ) vous me l'aviez bien promis, Monsieur, que vous me regarderiez comme votre fille.

HORACE.

Et je tiendrai ma parole.

SPINETTE.

Et la pauvre Spinette qui n'a point d'oncle ici, ne trouvera-t'elle pas un mary ?

FABRICE.

J'aurai soin de toi Spinette, & je récompenserai ta fidelité & ton attachement pour ta Maîtresse. ( *à Horace* ) Suivez-moi mon ami. *Il sort.*

ARLEQUIN.

Allons, afin de n'avoir plus rien sur le cœur, je veux me raccommoder avec toi, Trivelin.

TRIVELIN.

Tope, faisons la paix.

ARLEQUIN.

Viens ça, que je t'embrasse : je te pardonne, mais si tu viens jamais me chicaner ma pêche !

TRIVELIN.

Je ne m'en mêlerai plus.

ARLEQUIN.

Nos Maîtres sont en joye, réjouissons-

nous aussi; je m'en vais régaler mes pêcheurs, puisque j'ai de l'argent. Venez, mes amis, chantons, dansons, & puis nous irons tous boire ensemble.

FIN.

---

## APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Theatre Italien*; j'ai examiné en particulier les differentes Piéces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

DANCHET.

# LE TOUR DE CARNAVAL,

## COMEDIE EN UN ACTE.

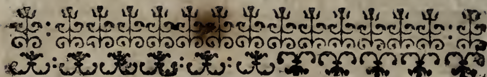
*Par* M. D'ALLAINVAL.

*Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy.*



A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXI.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



# ACTEURS

MADAME RICHARD, Veuve d'un Président de Gisors.

MARIANNE, Fille de Madame Richard.

CLITANDRE, Officier, Amant de Marianne.

SOTENROBE, Assesseur de Gisors.

SANS-QUARTIER, Valet de Clitandre.

MARTON, suivante de Marianne.

Un GARÇON de l'Hôtel garni.

DANSEURS & MUSICIENS.

*La Scêne est à Paris dans un Hôtel garni.*



# LE TOUR DE CARNAVAL.

## COMEDIE.

### SCENE PREMIERE.

MADAME RICHARD, MARIANNE, MARTON.

Madame RICHARD.



UE je t'embraſſe, ma chere fille, je ſuis charmée de te voir enfin déterminée à épouſer M. de Sotenrobe: Je ſuis ſûre que tu ſeras heureuſe avec lui ; s'il n'a pas cet air vif &

ces manieres évaporées qui prennent la plûpart des femmes, il n'a pas aussi les défauts de ces étourdis qui donnent tous les jours mille chagrins à une épouse par leur humeur volage & libertine. M. l'Assesseur est un garçon doux, sage, posé, riche; d'ailleurs tu n'auras à essuyer de sa part ni inconstance, ni caprice : Si tu sçavois le plaisir que je lui ai fait, quand je lui ai appris il y a une heure ou deux les dispositions où tu es à son égard, je croïois qu'il en mourroit de joye. Je gage qu'il est actuellement occupé de la petite fête de Carnaval, qu'il doit te donner ce soir dans cet Hôtel garni. Va, ma chere fille, va te préparer pour cela; & toi Marton, songe que nous reprenons demain le chemin de Gisors.

MARTON.

Madame, tout est prêt pour le départ.

Madame RICHARD.

Je vais à une petite emplette qui me reste à faire, je ne tarderai pas



## SCENE II.

### MARIANNE, MARTON.

MARTON.

MAdame de Sotenrobe veut-elle bien que j'aye l'honneur de lui faire la reverence ?

MARIANNE *riant.*

Ha, ha, ha.

MARTON.

Vous riez ? ma foi Mademoiselle, sa chose n'est pas trop risible pour vous . . . . Riez, riez, cela ne durera pas toûjours; mais de grace, Mademoiselle, répondez-moi autrement, & apprenez-moi comment le plus grand benêt du Royaume a pû trouver grace devant vos yeux, lui que vous haïssiez à mort, sur-tout depuis qu'il s'est fourré dans la tête d'être votre époux ?

MARIANNE.

Quoi ! tout de bon, Marton, tu crois que je l'aime ?

MARTON.

Non vraiment, je me doute bien que

vous ne l'aimez pas ; le moyen d'aimer un homme de cette trempe ?

MARIANNE.

A propos de quoi t'allarmes-tu donc ?

MARTON.

Ah ! je vous entens ... tenez, Mademoiſelle, je ſerois la premiere à vous conſeiller de l'épouſer ſi vous aviez toûjours à vivre à Paris ; en fait d'époux, dans cette charmante Ville, les plus ſots ſont ſouvent les plus courus ; une fille ne s'y marie que pour ſe ſouſtraire au joug de ſes parens, & un Mari tel que votre Aſſeſſeur eſt un tréſor pour une jolie femme, elle a tant d'aimables gens qui lui plaiſent, qu'elle y perdroit trop ſi ſon époux lui plaiſoit : mais mort de ma vie, il faut chanter autrement à Giſors. Dans une Province groſſiere, où les belles manieres ne ſont pas encore reçûës, une femme n'oſeroit y donner un ſubſtitut à ſon Mari ſans qu'on en jaſe ; *ergo*, il en faut choiſir un qu'on puiſſe aimer.

MARIANNE.

Belle concluſion !

MARTON.

Helas ! que dira ce pauvre Clitandre quand il apprendra ce mariage ridicule ? Avez-vous oublié les tendres adieux que

vous lui fîtes quand il partit de Gisors avec son Régiment il y a quatre mois ? Ne vous souvient-il plus des assurances que vous lui donnâtes de n'avoir jamais d'autre époux que lui ? Le pauvre garçon s'endort dans sa garnison sur la foi de vos sermens ; j'en fis de mon côté à l'aimable Sans-Quartier son Valet, & je mourrois plûtot que de les violer.

MARIANNE.

Mais, que dirois-tu, Marton, si je t'apprenois que Clitandre & Sans-Quartier sont à Paris ?

MARTON.

Seroit-il possible, Mademoiselle ?

MARIANNE.

Oüi, je les ai vûs ce matin au Palais ; jamais Clitandre ne m'a semblé plus charmant : mon cœur s'est émû mille fois ; j'ai vû dans ses yeux qu'il mouroit d'envie de m'aborder ; mais comme j'étois avec ma mere, il s'est contenté de me faire des mines de loin, & de me faire suivre par son valet jusqu'ici.

MARTON.

Quelle joye, Mademoiselle ! mais, s'il vous plaît, puisqu'il nous vient un si puissant renfort, pourquoi n'avoir pas continué de faire une vigoureuse résistance ?

MARIANNE.

Ne vois-tu pas que ce que j'en fais, n'eſt que pour amuſer ma mere.

MARTON.

Qu'eſt-ce que cela operera?

MARIANNE.

Cela n'a-t'il pas engagé M. de Sotenrobe à me donner le Bal ce ſoir: quand je ſonge qu'il me ſera permis d'y voir Clitandre ſous quelque déguiſement!......

MARTON.

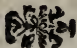
Que l'amour donne d'eſprit! j'y pourrai de même entretenir mon cher Sans-Quartier ; mais je crains fort que ce ſecours ne ſoit venu un peu trop tard ; car enfin nous partons demain avec M. l'Aſſeſſeur pour Giſors, & le lendemain de l'arrivée vous devez être ſon épouſe.

MARIANNE.

Crois-tu que Clitandre ſçaura parer ce coup ?

MARTON.

J'eſpere auſſi beaucoup en ſon Valet... Qu'il me tarde de les voir déja..... mais...



## SCENE III.

### MARIANNE, MARTON, SANS-QUARTIER.

SANS-QUARTIER *vivement.*

SErviteur, Mademoiſelle ; bon ſoir Marton.

MARIANNE & MARTON.

Bon ſoir Sans-Quartier.

SANS-QUARTIER.

Comment vous portez-vous, Mademoiſelle ?

MARIANNE.

Fort bien.

SANS-QUARTIER.

Et toi, charmante Marton ?

MARTON.

On ne peut mieux.

SANS-QUARTIER.

J'en ſuis en verité ravi.

MARIANNE.

Et ton Maître ?

MARTON.

Et toi ?

SANS-QUARTIER *vivement.*

A merveille mon enfant ; à merveille

Mademoiſelle. Vous l'allez bien-tôt voir ici ; il m'a envoyé devant comme un camp volant à la découverte, afin de regler ſa marche ſur les inſtructions que je lui donnerai. Ma chere Marton que je ſuis charmé de te voir ! *il l'embraſſe.*

MARIANNE.

Mais dis-moi, puis-je me flater que ton Maître ait penſé à moi ?

SANS-QUARTIER.

En pouvez-vous douter, Mademoiſelle ? nous n'avons ceſſé de parler de vous. Oh ! pour un homme de guerre, c'eſt un homme bien tendre que mon Maître.

MARTON.

Et toi Sans-Quartier, m'aimes-tu toûjours ?

SANS-QUARTIER.

A la rage, mon Infante, à la rage ! depuis que je t'ai perduë de vûë, je ne ſuis point entré dans aucun cabaret pour m'ennivrer, que je n'y aye caſſé des verres en ton honneur & gloire ; ton nom eſt entrelaſſé avec le mien ſur toutes les cheminées des Corps-de-garde. Mais puis quand êtes-vous à Paris, Mademoiſelle ?

MARIANNE.

Depuis près d'un mois; nous y ſommes

venuës pour une petite affaire que nous avons heureusement terminée : & vous, y a-t'il long-tems que vous y êtes ?

SANS-QUARTIER.

Depuis quatre jours.

MARIANNE.

Hé, qu'y venez-vous faire ?

SANS-QUARTIER.

Nous sommes ici en recruë, nous cherchons à faire des hommes ; mais regardez-moi un peu toutes deux .... Ah, ah, voilà des yeux, sur ma foi, qui me disent que nous pourrions bien y faire des femmes.

MARTON.

Oh ! je tremble que ta conjecture ne soit pas vraie.

SANS-QUARTIER.

Comment ! te défies-tu de moi ?

MARTON.

Non ; mais c'est que depuis que nous ne vous avons vû, il est arrivé bien des affaires. Madame Richard marie Mademoiselle à un Assesseur de notre Ville qui est ici logé avec nous.

SANS-QUARTIER.

Est-il croyable, Mademoiselle, que vous puissiez préferer à mon Maître un pied plat de Province ?

MARIANNE.

Hélas ! mon pauvre Garçon, Marton m'eſt témoin des chagrins que ma mere m'a fait ſur ce ſujet.

SANS-QUARTIER.

Oh, ne vous embaraſſez pas, il ne ſera pas dit qu'on nous ſoufflera ce que nous aimons ſur la mouſtache ; nous y mettrons ordre.

MARTON.

Il faut donc pour cela uſer d'une grande diligence ; car nous retournons demain à Giſors avec le prétendu.

SANS-QUARTIER.

C'eſt le diable ! mais ne vous allarmez de rien. Dis-moi ſeulement comment s'appelle cet Aſſeſſeur ?

MARTON.

Tu ne le connois pas ; pendant que vous étiez en garniſon à Giſors, il étoit à Orleans à étudier en Droit ; ſon nom eſt Boniface de Sotenrobe.

SANS-QUARTIER.

Comment ?

MARIANNE.

Sotenrobe.

SANS-QUARTIER.

Sotenrobe ! Sotenrobe ! ah quel bonheur ! un Baſſet ?....

MARTON.

Oüi.

SANS-QUARTIER.

Blondin tirant ſur le fade ; pour l'eſprit des plus nigauds, une vraie hapelourde.

MARIANNE.

Juſtement : comment tu le connois ?

SANS-QUARTIER.

Si je le connois.... vraiment je le crois, nous avons été camarades d'étude.

MARIANNE.

Que veux-tu dire camarades d'étude ?

SANS-QUARTIER.

Oüi, camarades d'étude : nous demeurions tous deux ici dans une boutique de Procureur ; il y étoit eſpalier, c'eſt-à-dire Clerc & moi Laquais.

MARTON.

Il n'eſt pourtant guéres deſſalé pour avoir fait ſes exercices ſous un Procureur.

SANS-QUARTIER.

Oh il n'y reſta guéres ; la Procureuſe lui fit des avances qu'il n'eut pas l'eſprit d'entendre, quoiqu'elles fuſſent très-intelligibles ; quand elle vit cela elle lui fit une querelle d'Allemand, & elle obligea Maître Jean Cornichon ſon époux de le remplacer par un autre dont elle tira dans

lafuite de b ons fervices..... Ah, ah, Monfieur de Sotenrobe, c'eſt donc vous qui voulez aller fur nos brifées ? nous verrons cela, nous verrons cela.

MARIANNE.

Il ne faut pas que j'oublie de te dire qu'il doit me donner ici ce foir un petit Bal.

SANS-QUARTIER.

Tant mieux ; ce fera mon champ de bataille, je l'y ferai danfer d'un diable d'air.... Ah, ah, ah, j'imagine un panneau qui fentira un peu fon carnaval, mais il fera bien fin s'il n'y donne. Le tems preffe, adieu Mademoifelle, je vais rendre compte à mon Maître de mes découvertes, & des intelligences que j'ai dans cette place ; enfuite j'avancerai ici mon artillerie, & quoique l'ennemi foit déja maître des fauxbourgs, & que la gouvernante tienne pour lui, morbleu je veux à fa barbe arborer mon pavillon fur la bréche : fur-tout ne vous étonnez de rien, & ne marquez point nous connoître. Je vais vous envoyer mon Maître déguifé d'une maniere qu'il ne pourra être fufpect *à Marton*. Sans adieu, mon adorable.

## SCENE IV.

### MARIANNE, MARTON.

MARTON.

VOyez, Mademoiselle, comme la rentrée d'une ou deux cartes racommode en un instant un méchant jeu : tout à l'heure nous étions vous & moi dans une consternation terrible, l'allarme étoit au camp, & l'arrivée de Clitandre & de Sans-Quartier nous vient de remettre dans le meilleur train du monde.

MARIANNE.

Que je serois heureuse si....

MARTON.

Oh, Mademoiselle, reposez-vous de tout sur Sans-Quartier ; puisqu'il s'en mêle, nous aurons une bonne issuë, il est plein d'expediens.



## SCENE V.

SOTENROBE, MARIANNE, MARTON.

SOTENROBE *en dedans.*

AH les fripons ! les marauds , les canailles ! . . .

MARIANNE.

Voilà M. de Sotenrobe bien en colere.

SOTENROBE *entre en robe ſans perruque & ſans chapeau , avec un rabat tout chifonné.*

Inſulter de la ſorte un Aſſeſſeur !

MARTON *riant.*

Ah , ah , ah ! comme le voilà fait ; ah , ah , ah !

MARIANNE.

Que vous eſt-il donc arrivé , M. l'Aſſeſſeur ?

SOTENROBE.

Ah ! m'amour , je n'en puis plus.

MARIANNE.

Voilà aſſez rire , Marton.

MARTON.

Hé le moyen de s'en empêcher, Mademoiselle? Ah, ah, ah, M. l'Assesseur, comment vous courez le Bal en cet équipage-là ? Ah, ah, ah, on voit bien que nous sommes en carnaval.

SOTENROBE.

Peu s'en est fallu, mon cher enfant, que tu n'ayes été veuve avant d'être mariée.

MARTON *à part.*

Cela nous auroit tiré une grosse épine du pied.

MARIANNE.

Quelle disgrace avez-vous donc euë ?

SOTENROBE.

Le plus grand malheur du monde ; mais je ne sçai si je dois te le conter, car l'amour que tu as pour moi est si violent que tu ne pourras jamais l'entendre sans pleurer.

MARTON.

Contez, contez-nous votre lamentable avanture ; Mademoiselle la soutiendra bien, pour moi j'en pleure déja de rire.

SOTENROBE.

J'étois il n'y a qu'un moment dans la place du Palais Royal, & comme je me

baissois pour ramasser un écu qui étoit cloüé à terre, un petit coquin m'est venu donner sur le dos d'une latte où il y avoit un rat, je l'ai payé sur le champ d'un soufflet; mais malheureusement il étoit fils de trois ou quatre Fiacres qui étoient sur la place, ils m'ont arraché ma perruque & mon chapeau. J'ai eû beau leur dire que j'étois Assesseur de Gisors, ils ne m'ont répondu qu'à grands coups de foüet; j'ai fui, ils m'ont poursuivi toûjours foüettant; mille badaux se sont mis en haye pour me faire des has.

MARTON.

Je le crois bien! le spectacle étoit des plus nouveaux, de voir passer un homme en robe par les verges.

MARIANNE.

Voilà de grands coquins!

SOTENROBE.

Les Cochers ont arrêté leurs carosses, j'entendois de maudits Laquais grimpez derriere qui crioient aux Fiacres; foüettez, foüettez, c'est un Commissaire: enfin, je me suis sauvé dans le Palais Roïal, je l'ai traversé, j'ai demandé en sortant un Commissaire pour faire ma plainte, on m'a dit de tirer une corde que l'on m'a montrée, je l'ai fait,

croyant que c'étoit la corde d'un sonnette, & il est tombé sur moi un sceau d'eau.

MARTON *riant de toutes ses forces.*

Ha, ah, ah.

SOTENROBE.

Ces insolens-là sont bienheureux d'avoir affaire à un homme qui prend les choses aussi-bien que moi.

MARIANNE.

Marton, que je ne t'entende pas rire davantage.

SOTENROBE.

Laisse, laisse la rire, cela ne me fait point de peine.

MARTON.

Oh, Mademoiselle, je ris de ce que M. de Sotenrobe en a été quitte à si bon marché; c'est un miracle, il devoit périr sous les foüets de ces brutaux.

SOTENROBE.

Cela est vrai, c'est un miracle.

MARIANNE.

Mais vous ne songez pas, Monsieur, qu'il y a long-tems que vous avez la tête découverte, vous pourriez vous enrhumer.

SOTENROBE.

Quand je suis auprés de toi je n'ai ja-

mais froid, je ne ſens rien, j'oublie tous mes maux.

MARIANNE.

Mais votre ſanté m'eſt chere.

SOTENROBE.

Comme elle m'aime! je n'aurois jamais crû être ſi aimable, il faut que j'aïe quelque mérite que je ne me connoiſſe pas; mais tu as beau faire, je ne ſçaurois te quitter..... tiens, Marton, voilà ma clef.

MARTON.

Pourquoi faire?

SOTENROBE.

Va dans ma chambre me chercher ma belle perruque & mon chapeau neuf.

MARTON.

Moi dans votre chambre? vous moquez-vous, Monſieur l'Aſſeſſeur? avec cet air dangereux que vous avez, ſi l'on m'en voyoit ſortir, pour peu que mon linge fut dérangé, ne s'imagineroit-on pas que je ſerois quelque plaideuſe qui ſortiroit d'une ſollicitation? Oh j'ai de l'honneur, quoique je ne ſois qu'une ſuivante.

MARIANNE.

Vous ferez mieux d'y aller vous-même.

SOTENROBE.

J'y cours, mignone, j'y cours, & je reviens ſur le champ.

MARIANNE.

Ne vous gênez point.

SOTENROBE.

Oh je crois que tu t'ennuïes beaucoup quand tu ne me vois pas; va, tu me verras bien-tôt, & tu me poſſederas tout à ton aiſe. Cela n'eſt pas croyable, l'amour qu'elle a pour moi depuis ce matin; va mon bouchon nous nous divertirons bien ce ſoir au petit Bal que je te donnerai. Je reviens, je reviens.

MARTON.

Allez, allez, croyez-moi, reſtez un peu de tems dans votre chambre pour vous remettre des fatigues que vous venez d'eſſuyer. Ah, ah, ah, que dites-vous, Mademoiſelle, de ſon avanture? j'admire le ſerieux avec lequel vous l'avez entenduë.

MARIANNE.

As-tu bien le courage, Marton, de rire comme tu fais aux dépens de ce pauvre garçon....

MARTON.

Hé, où eſt le mal, Mademoiſelle? Je voudrois pour une année de mes gages

avoir eu le plaisir de voir la scene sur le lieu où elle s'est passée. Oh! j'imagine que que cela étoit fort divertissant de le voir galoper en robe sans perruque & sans chapeau, j'en rirai bien tantôt avec Sans-Quartier.

MARIANNE.

Ne trouves-tu pas que son Maître est bien lent à venir? & que pour un Amant...

---

## SCENE VI.

### CLITANDRE, MARIANNE, MARTON.

CLITANDRE *en Haut-à-bas, une malle sur le dos.*

HAUT-A-BAS, mes Dames; des éguilles, des rubans, des boëtes à mouches...

MARIANNE.

Il ne me faut rien, mon ami.

CLITANDRE.

Des Eventails, des Tabatieres à la mode.

MARIANNE.

Je vous dis que je n'ai pas besoin de votre marchandise.

CLITANDRE.

J'en ai pourtant qui vous conviendroit assez.

MARTON.

Peste de l'importun ! laisse-nous, te dit-on, nous avons bien d'autres choses à songer.

CLITANDRE.

Diable ! Mademoiselle Marton est bien rude aux Marchands.

MARTON.

Ah ! Monsieur le Chevalier, qui diantre vous auroit reconnu ?

MARIANNE.

Ah Ciel !

MARTON.

Contez-vous vos raisons, je m'en vais faire le guet afin que vous ne soyez pas surpris.

MARIANNE.

Comment, Clitandre, c'est vous.

CLITANDRE *après avoir posé sa malle sur une table.*

Oüi, belle Marianne, c'est moi, c'est un Amant que vous renvoyez plus passionné que jamais. Suis-je assez heureux

pour que le temps ne m'ait point effacé de votre cœur? & puis-je esperer que votre cœur soit encore pour moi dans ces charmantes dispositions où je l'ai laissé en partant de Gisors?

MARIANNE.

En pouvez-vous douter, Clitandre? après les assurances que je vous en ai données?

CLITANDRE.

Ah! si cela est, je suis le plus heureux des hommes..... Sans-Quartier vient de m'apprendre le grand besoin que vous avez d'un prompt secours, & moi je viens vous conjurer de m'accorder votre aveu pour une petite entreprise que je médite contre mon rival, & qui m'assurera la possession de votre cœur: allons, adorable Marianne, qu'un mot de votre belle bouche acheve mon bonheur.

MARIANNE.

L'extrémité où l'on me réduit, & votre mérite, Clitandre, feront mon excuse; faites tout ce qu'il vous plaira, pourvû cependant que ma mere n'y jouë point un rôle désagréable.

CLITANDRE.

Non, ne craignez rien de ce côté-là, je vais vous mettre au fait....

MARTON.

MARTON.

Paix, paix, voilà Monſieur de Sotenrobe qui revient ; peſte du trouble-fête, qui eſt-ce qui demandoit ici ſa figure ?

---

## SCENE VII.

### CLITANDRE, SOTENROBE, MARIANNE, MARTON.

SOTENROBE *à part en entrant.*

AU diable le Marchand ! j'ai envie de m'en retourner, car il m'en va couter de l'argent.

MARIANNE.

Voyons un peu vos éventails.

CLITANDRE.

En voici des plus nouveaux, Mademoiſelle ; c'eſt moi qui ai donné au public l'idée d'y peindre les avantures nouvelles.

SOTENROBE.

N'achette rien de ce drôle-là, ma petite femme ; il t'affronteroit, il m'a tout l'air d'un Marchand de contrebande.

MARTON.

Ne craignez rien de ce côté-là, je le connois, & je ſuis ſûre que toute ſa marchandiſe eſt de bon aloi.

CLITANDRE *à Sotenrobe.*

Ah ! Monſeigneur.......

SOTENROBE.

Monſeigneur .... il faut que j'aye un air de qualité.

CLITANDRE.

Ne voulez-vous rien du nôtre ..... des peignes pour bien peigner votre perruque.

SOTENROBE.

J'en ai, j'en ai...

MARIANNE.

Expliquez-moi je vous prie cet évantail.

CLITANDRE.

C'eſt un Gaſcon qui ſe ſauve dans un naufrage ſur ſa valiſe.

MARTON.

En guiſe de callebaſſe. Et celui-ci ? que veulent dire tous ces gens vêtus de noir que je vois ? qu'ils ont l'air triſte, viennent-ils d'un convoi ?

CLITANDRE.

C'eſt une troupe d'Auteurs qui viennent de la premiere repréſentation d'une piéce qu'ils ont eû la douleur de voir applaudir. *A Sotenrobe.* Ne touchez pas, Monſeigneur, à cette tabatiere-là.

SOTENROBE.

Pourquoi, pourquoi ?

CLITANDRE.

C'eſt qu'elle eſt venduë à un gros Cha-

noine qui doit y faire peindre ſa gouvernante.

MARIANNE *prenant un autre Evantail.*

Ah la vilaine figure ! Eſt-ce un poſſedé que cet homme-là ?

CLITANDRE.

Ah, ah, c'eſt M. Bredoüille Notaire, qui veut déviſager la Comédie, parce qu'il s'eſt reconnu dans une piéce nouvelle.

SOTENROBE.

L'ami, l'ami, dites-moi un peu ce que chantent ces trois oiſeaux-là ?

CLITANDRE.

Voyez cela, s'il vous plaît, Mademoiſelle ; l'oiſeau que vous voyez au milieu, eſt un moineau éperduëment amoureux de cette aimable fauvette qui eſt à ma droite ; le moineau s'eſt couvert de plumes étrangeres pour ne point donner d'ombrage au coucou ſon rival que vous voyez à ma gauche : le moineau veut faire entendre adroitement à la fauvette qu'il viendra tantôt l'enlever au coucou ſi elle y conſent.

SOTENROBE.

Ah, ah, ah, cela eſt plaiſant, cela eſt plaiſant ! voilà un drôle de moineau ! qui eſt-ce qui diroit qu'un oiſeau ſi petit au-

roit tant d'esprit ? cela me confond ; & la fauvette consent-elle ? . .

CLITANDRE.

Il faut que je le voye dans se yeux.

MARIANNE.

Vous y verrez que la haine qu'elle a pour le coucou, la détermine à suivre son moineau.

SOTENROBE

Ah, ah, ah, le pauvre coucou, le pauvre coucou.

MARTON.

Marchand n'auriez-vous pas un éventail où l'on eut peint un Assesseur foüetté par quatre Fiacres ?

CLITANDRE.

Non.

MARTON.

Je m'en étonne, car c'est une avanture des plus nouvelles & en voilà le heros.

---

## SCENE VIII.

CLITANDRE, MARIANNE, SOTENROBE, SANS-QUARTIER, MARTON.

*Pendant cette Scene, Clitandre, Marianne & Marton, sous prétexte de voir des éventails parlent de leurs affaires.*

SANS-QUARTIER.

HOla quelqu'un.

SOTENROBE.

Ouf ! j'ai crû encore entendre la voix enroüée de ces maudits Fiacres.

SANS-QUARTIER.

M. de Sotenrobe eſt-il ici ?

MARTON.

Le voilà.

SANS-QUARTIER *l'embraſſant deux ou trois fois rudement.*

Ah votre ſerviteur, M. de Sotenrobe; comment vous portez-vous M. de Sotenrobe ? que j'ai de joye de vous voir M. de Sotenrobe.

SOTENROBE.

Doucement, doucement, je ne vous connois point.

SANS-QUARTIER.

Comment M. de Sotenrobe ne reconnoît plus un de ſes amis ! ne vous ſouvient-il plus de Maître Jean Cornichon ?

SOTENROBE.

Ah ! c'eſt toi mon pauvre Dupont.

SANS-QUARTIER.

Hé vraiment oüi c'eſt moi ; je ſçavois bien que vous reconnoîtriez un garçon à qui vous avez tant d'obligations : car enfin c'eſt moi qui vous ai déniaiſé quand vous débarquâtes chez le Procureur, vous étiez ſi neuf !

SOTENROBE.

Tu t'en fouviens ?

SANS-QUARTIER.

Bon ! & vous, avez-vous oublié tous les tours que je vous ai joüez ? fouvenez-vous de cette nuit que vous vous régalliez avec la femme de Chambre ; de concert avec elle j'entrai, j'avois la robe du Procureur & un grand bois de Cerf fur la tête, vous me prîtes pour l'ombre de votre pere ; la peur vous faifit, vous vous fauvâtes, & je demeurai maître du champ de bataille.... Ah ! que ce vin de Champagne étoit bon.

SOTENROBE.

Ah, ah, ah.

SANS-QUARTIER.

Et ce foir que je vous fis prendre par le Guet ?

SOTENROBE.

Ah ! oüi, oüi ; mais à préfent je fuis bien changé, je ne fuis plus fi fot que j'étois.

SANS-QUARTIER.

Oh, diable, vous m'avez l'air d'un fin matois.

SOTENROBE.

Depuis que tu m'as vû, j'ai été étudier en Droit à Orleans : oh cela fait bien un jeune homme !

SANS-QUARTIER.

Male peſte ! à qui le dites-vous ? je me doute que vous faites bien des vôtres à Giſors.

SOTENROBE.

Oh, oüi, depuis que je ſuis Aſſeſſeur j'ai fait mettre dans la halle une cloche pour annoncer l'heure du marché.

SANS-QUARTIER.

Je veux dire que vous y êtes la coqueluche de toutes les belles.

SOTENROBE.

C'eſt à qui m'aura ; l'une me tire par ma perruque, une autre me déchire mon habit ; dès qu'on me voit, tout le monde ſe met à rire, juſqu'aux petits enfans. Oh c'eſt que je ſuis ſi divertiſſant!

SANS-QUARTIER.

Morbleu vous avez un air qui me charme.

SOTENROBE.

C'eſt bien autre choſe, ſi tu me voïois dans mon tableau, je me ſuis fait peindre en robe.

SANS-QUARTIER.

C'eſt pour n'être pas un original ſans copie.

SOTENROBE.

Et par un Peintre fameux, qui ne peint que des viſages.

SANS-QUARTIER.

Des visages, M. l'Assesseur? qu'il vous aura bien attrapé !

SOTENROBE.

Mais, qu'est-ce que je vois-là à ton chapeau? Est-ce que tu sers le Roi?

SANS-QUARTIER.

Oüi je le sers en second; je suis Valet d'un Officier, bonne condition, il ne me paye point, me nourrit mal & me bat beaucoup; mais je ne laisse pas de tirer mon épingle du jeu, il n'y a que maniere de s'aider.

SOTENROBE.

Quoi! tu aurois le cœur d'aller tuer ton prochain?

SANS-QUARTIER.

Oh! pendant la paix, le métier des armes est sans risque; si la guerre venoit, je ne dis pas que je ne quittasse le service, comme quantité d'autres braves.

SOTENROBE.

Que ne restois-tu chez M. Cornichon?

SANS-QUARTIER.

Ah! un Procureur est d'un dangereux exemple pour un Valet; je m'appercevois que je devenois diablement habile à m'approprier le bien d'autrui; & comme je n'avois pas le privilege de le faire im-

punément comme lui, j'ai donné le congé à ce cocu là. A propos de cocu, vous ne me dites pas que vous vous mariez à la fille d'une Madame Richard, & vous lui donnez ce ſoir le Bal?

SOTENROBE.

Qui t'a donc déjà dit cela?

SANS-QUARTIER.

Tout Paris; on ne parle que de vous dans les ruës, & je gage qu'avant qu'il ſoit deux jours on vous chantera ſur le Pont Neuf.

SOTENROBE.

Oh ſi je ſçavois cela, quoique j'aïe bien envie d'être marié, je reſterois encore ici pour avoir le plaiſir de m'entendre chanter; je ſuis glorieux moi.

SANS-QUARTIER.

Je viens vous demander une grace; l'Officier que je ſers voudroit bien venir à votre Bal, & y amener quelques Meſſieurs & quelques Dames de ſes amis.

MARTON *riant.*

Oh qu'il vienne, qu'il vienne, plus on eſt de fous & plus on rit.

SANS-QUARTIER.

Il vous en témoignera ſa reconnoiſſance. Il faut que je vous confie une choſe; mais, diable, *motus*; mon Maître

eſt amoureux d'une jeune perſonne qui ſera à votre Bal ; il doit l'y enlever , parce que ſa mere veut la marier au plus grand benêt de toute la terre !

SOTENROBE.

Ah que c'eſt bien fait !

SANS-QUARTIER.

Actuellement que je vous parle , mon Maître eſt auprès de ſa maîtreſſe ; ils prennent enſemble des arrangemens pour cette expedition , tandis que la pauvre dupe ſe laiſſe amuſer par un fripon , ſans qu'il ſe doute de rien.

SOTENROBE.

Oh ! le ſot , le ſot , nous rirons bien.

MARIANNE.

Adieu ; Marchand ; que je ſuis charmée que nous nous ſoïons accommodez ; cela me coute un peu , mais j'eſpere que je n'aurai pas lieu de me repentir de cette emplette

CLITANDRE.

Aſſurément , Mademoiſelle , vous verrez que je ſuis un Marchand de bonne foi, & que je ne ſuis pas de ces forains qui attrapent à droite & à gauche ; pour moi j'épouſe mes pratiques. Votre ſerviteur , Mademoiſelle.

SANS-QUARTIER *à Sotenrobe.*

C'eſt apparement-là , Mademoiſelle

votre future; vous voulez bien que je la saluë.

SOTENROBE.

Saluë, saluë, Dupont. Tiens, m'amour, voilà un garçon de ma connoissance qui veut te feliciter de ce que tu vas être ma femme.

SANS-QUARTIER.

Mademoiselle, comme je connois parfaitement l'Epoux que vous prenez, je puis vous assurer que vous ne pouvez pas mieux choisir que vous faites; c'est un homme plein d'esprit, bien fait de sa personne, du meilleur caractere...

SOTENROBE.

Oh! ce garcon-là me connoît bien.

MARIANNE *à Sans-Quartier.*

Je te suis obligé, mon ami.

SOTENROBE.

Va, ma petite, va te préparer pour le Bal, la nuit approche, & j'ai dit qu'on nous fit souper si-tôt que ta mere sera venuë.

MARIANNE.

J'y vas de ce pas.

SOTENROBE.

Et moi je vais m'habiller en Officier; adieu Dupont, adieu.

## SCENE IX.

### SANS-QUARTIER, MARTON.

SANS-QUARTIER.

AH, Marton, le grand nigaud! je me donne aux Diables, il n'étoit pas si stupide il y a deux ans ; il n'y a point d'honneur pour un homme d'esprit de l'attraper, il donne de lui-même dans les panneaux les plus grossiers.

MARTON.

J'ai entendu une partie des impertinences que tu lui as dites, & sans la crainte de gâter le mistere, j'aurois éclaté cinq ou six fois.

SANS-QUARTIER.

Par ce que ta Maîtresse a dit à mon Maître quand il s'est retiré, je me doute bien que les parties sont d'accord, & qu'elles consentent.

MARTON.

Elle a eu quelque peine à gouter le dessein de ton Maître : ces filles de Provinces sont si sottes quand il faut prendre un parti!

SANS-QUARTIER.

Oh! vive nos Parisiennes. Çà parlons un peu pour notre compte, je gage que tu ne te feras pas tant prier pour me suivre?

MARTON.

Sans-Quartier, quoique j'aye été la premiere à enhardir ma Maîtresse, je ne laisse pas de voir le risque que nous courons en nous rendant toutes deux à discrétion à des gens de guerre.

SANS-QUARTIER.

Rassure-toi, nous en userons bien.

MARTON.

On dit que le mariage ne vous fixe guere vous autres?

SANS-QUARTIER.

Ne crains rien de ce côté-là, je te jure que je m'en tiendrai à mon pain de munition, & que je n'irai point à maraude. Je te regarde déja comme une place dont je suis le conquerant ; je te fortifierai bien, je te revêtirai de mon mieux ; je te recrepirai d'un bout à l'autre ; je te maintiendrai dans tous tes privileges, & dans toutes les clauses de la capitulation : mais aussi comme il ne faut pas trop se fier sur des païs conquis, moitié de bonne guerre, moitié par ruse ; je t'avertis que je ferai si bonne garde que tu n'entretiendras aucune correspondance avec l'ennemi.

MARTON.

Va, Sans-Quartier, ta conquête te sera fidelle.

SANS-QUARTIER.

Qu'elle prenne bien garde de donner audience à aucun trompette ; ces ſimphoniſtes, vois-tu, ſous prétexte de venir faire au Gouverneur quelques complimens de bienſéance, ſont chargez d'ordres ſecrets pour faire ſoulever ſa place ; ils en examinent le fort & le foible ; ils regardent par où ils pourront tenter l'eſcalade, afin de dreſſer leur batterie de ce côté-là.

MARTON.

Comment ces gens-là t'allarment?

SANS-QUARTIER.

Ventrebleu ſi je ſçavois que quelqu'étranger ſe fut gliſſé dans ma Citadelle, tout ſeroit perdu, je ferois main-baſſe ſur l'ennemi & ſur la place même.

MARTON.

Sauve-toi, voilà Madame Richard qui revient.

SANS-QUARTIER.

Pourquoi me ſauver? Madame ne me connoît point ; quand nous étions à Giſors nous n'allions vous voir mon Maître & moi que la nuit crainte du ſcandale. Ah, ma foi, vive les gens de guerre pour la circonſpection?

## SCENE X.

MADAME RICHARD, SANS-QUARTIER, MARTON.

Mad. RICHARD *se jettant dans un fauteuil.*

AH que je suis lasse ! mais par bonheur voilà toutes mes affaires finies. Marton, où est ma fille ?

MARTON.

Elle est dans votre chambre à se préparer pour le Bal.

Madame RICHARD.

Et M. l'Assesseur?

MARTON.

Il est aussi dans la sienne.

Madame RICHARD.

A qui en veut cet homme-là ?

MARTON.

Madame, c'est un garçon de la connoissance de M. l'Assesseur.

SANS-QUARTIER.

Oüi, Madame, j'ai l'avantage de connoître votre Gendre futur ; j'ai déja eu l'honneur de complimenter Mademoiselle votre fille, & je n'ai pas voulu m'en aller sans avoir celui de vous saluer.

Madame RICHARD.

Grand-merci mon ami.

SANS-QUARTIER *bas à Marton.*

Je cours faire avancer les troupes.

Madame RICHARD.

Marton, tu ne ſçaurois t'imaginer combien je ſuis contente de ma fille, & combien je lui ſçai bon gré de ſon obéïſſance.

MARTON.

Aſſurément, Madame, il faut qu'elle vous reſpecte bien pour épouſer M. de Sotenrobe, malgre l'averſion qu'elle a pour lui. Ce n'eſt pas pour me vanter, ni pour vous obliger à me donner quelque récompenſe; mais, Madame, je n'ai pas laiſſé de vous ſervir à la diſpoſer à ce mariage.

Madame RICHARD.

Va, Marton, tu n'y perdras rien.

MARTON.

Si vous êtes dans la bonne volonté de me donner quelque choſe, Madame, je vous prie de le faire à préſent, avant de quitter Paris, je m'acheterois.....

Madame RICHARD.

Oh! cela ne me regarde point, c'eſt à Monſieur de Sotenrobe à te payer de tes ſoins.

MARTON.

Vous ſçavez bien qu'il n'eſt guéres donnant.

SCENE

## SCENE XI.

MADAME RICHARD, SOTEN-ROBE, MARTON.

SOTENROBE *ridiculement habillé en Cavalier.*

JE vous ai entendu venir, belle-mere, & je suis vîte couru à la cuisine pour dire qu'on nous fit souper : que dites-vous de mon équipage ? c'est pour le bal que je me suis mis comme cela.

MARTON *bas.*

La peste du sot !

Madame RICHARD.

Comment, M. l'Assesseur, cela vous va à merveille.

SOTENROBE.

N'est-il pas vrai ? & toi, Marton, qu'en dis-tu ? Là, tout de bon, si tu ne m'avois jamais vû, pour qui me prendrois-tu ?

MARTON.

Je ne m'y tromperois pas à votre mine ; quel dommage, Monsieur, que vous soyez enseveli dans une Robe, vous avez un air Guerrier, une taille de Conquerant.

SOTENROBE.

Tenez, belle-mere, écoutez-là, écou-

tez-là : oh, j'étois assurément né pour la guerre, & j'y serois parvenu, si je n'avois apprehendé les épées & les fusils.

---

## SCENE XII.

*On met le Couvert.*

MADAME RICHARD, MARIANNE *en Domino blanc & un masque à la main.* SOTENROBE, MARTON.

Madame RICHARD.

VOilà ma fille.

SOTENROBE.

Ah, ah, quelle est drôle avec son habit.

MARIANNE.

Pourquoi, Marton, ne m'avoir pas averti que ma mere étoit de retour ?

Madame RICHARD.

Je ne fais que de rentrer.

SOTENROBE.

Que dis-tu, ma prétenduë, de ma figure ? Ain, aurois-tu crû que j'aurois eu si bonne mine avec un plumet ?

MARTON.

Oh, il n'y a personne à qui le pannache aille comme à vous.

MARIANNE.

Vous êtes fait à charmer.

SOTENROBE.

Tu me verras dans un moment au Bal, je danſe comme une peinture : oh tu ne ſçais pas encore tout ce que je ſçai faire; je ſçai joüer des gobelets, & j'eſcamote on ne peut mieux.

MARTON.

Le beau talent pour un homme de Juſtice ! oh, je connois des gens qui eſcamoteront mieux que vous.

SOTENROBE.

Mettons-nous toûjours à table, & dépêchons nous de ſouper ; *il ſe met dans un fauteuil au milieu* : voilà votre place, belle-mere ; & toi mon enfant mets toi à ma gauche ; tu n'es pas mal placée, c'eſt le côté du cœur.

MARTON.

Remarquez-vous, Mademoiſelle, que M. l'Aſſeſſeur eſt galant juſques dans les moindres choſes ?

SOTENROBE.

Bon, bon, j'en dirai bien d'autres. Hola, oh garçons, apportez le ſouper.

UN GARÇON *en dedans.*

Allons, allons.

SOTENROBE.

Pour moi je ne me mets à table que pour la forme, car je ſuis raſſaſié, mi-

gnone, dès que je te vois.

MARTON.

Que voilà un compliment bien tourné!

UN GARÇON.

Monſieur, voilà des Violons & des Maſques qui entrent.

SOTENROBE *ſe levant de table bruſquement.*

Vîte, vîte, ôte cette table, nous ſouperons après le Bal; ces Muſiciens ſont alterez en diable, ils ſe jettent d'abord ſur les bouteilles, cela me couteroit trop.

Madame RICHARD.

Qui ſont donc ces Maſques?

SOTENROBE.

Ce ſont des Officiers & des Dames de mes amis qui m'ont prié de ſouffrir qu'ils vinſſent à mon Bal. *Marianne met ſon maſque, & va avec Madame Richard & Marton s'aſſeoir au fond du Theâtre.*

---

## SCENE XIII.

Mad. RICHARD, MARIANNE, SOTENROBE, MARTON, DANSEURS *en Soldats & en Amazonnes.*

SANS-QUARTIER.

SErviteur, M. de Sotenrobe. Meſſieurs, honneur au Roi du Bal. *Les Danſeurs & Danſeuſes conduits par Clitan-*

*dre masqué entrent en dansans une marche, & saluent tous en cadence M. de Sotenrobe.*

*On chante.*

Cedez, cedez, jeunes beautez,
L'Amour vous somme de vous rendre;
Soumettez-lui vos libertez,
Et ne le faites pas attendre;
De son pouvoir ce Dieu jaloux,
Récompense les cœurs qui lui rendent hommage;
Mais quand on résiste à ses coups,
Semblable à Mars, ce vainqueur en couroux
Livre l'assaut & met tout au pillage.

SOTENROBE.

Cela n'est pas mal chanté, je lui donnerois volontiers un coup à boire, mais il a trop de suite. *On danse.*

VAUDEVILLE.

JE suis un bon Soldat,
ti, ta, ta,
Tout cede à mon courage;
J'ai dans mon fourniment,
Pa ta pan
De quoi faire ravage.



Quand je vais au combat,
ti, ta, ta,
Pour moi c'est une fête;

Quand je monte à l'aſſaut,
Tôt, tôt, tôt
Jamais rien ne m'arrête.



Auſſi-tôt que j'entens
Pa ta pan,
La gloire m'éguillone,
Et d'un air réſolu,
Tu, tu, tu,
Sur l'ennemi je donne.



Il a beau faire feu,
Ventre bleu,
Je ris de ſa menace ;
S'il ne ſe rend d'abord,
Par la mort,
Je l'étens ſur la place.



Pour devenir vainqueurs,
Tendres cœurs,
Prenez-moi pour modéle ;
A grand coups de canon
Pa ta pon,
Battez la Citadelle.



Allez près d'un objet
Vîte au fait,

Devenez témeraires ;
Quand les dehors sont pris,
Biribi
La place ne tient gueres.

*On danse.*

SOTENROBE.

A nous, m'amour ; dansons un Menuet ensemble.

MARIANNE.

Monsieur, c'est à ma mere à commencer.

Madame RICHARD.

Je le veux bien. Marton mets toi là auprès de ma fille, & ne la quitte pas.

MARTON.

Non Madame.

SOTENROBE.

Violons, allons un Menuet ; là que ce soit gaillard. *Pendant que Sotenrobe & Madame Richard dansent ensemble un Menuet : Clitandre emmene Marianne, & un Masque couvert d'un Domino semblable à celui de Marianne prend sa place ; tous les Masques s'évadent ensuite tout douce-*



## SCENE XIV.

MADAME RICHARD, SOTENROBE, MARTON.

Madame RICHARD *après avoir dansé.*

QUe sont donc devenus tous ces Messieurs & ces Dames ? je ne me suis point apperçûë de leur départ.

SOTENROBE *riant.*

Ah, ah, ah.

Madame RICHARD.

Qu'avez-vous donc à rire M. l'Assesseur ?

SOTENROBE.

Ah, ah, ah.

UN GARCON.

Monsieur, un des Masques qui sort m'a chargé de vous venir dire que la Becasse étoit bridée, & que tout-à-l'heure il seroit à vous.

SOTENROBE.

Ha, ha, ha, qu'il est bon là ! Ah, ah, ah.

Madame RICHARD.

Mais puis-je sçavoir ?

SOTENROBE.

Ha, ha, ha, belle-mere, vous allez bien rire aussi : un des ces Masques m'a envoyé

envoyé prier tantôt de souffrir qu'il enlevât à mon Bal sa Maîtresse ; & voilà qu'on m'apprend que cela est fait.

Madame RICHARD.

Ah, M. l'Assesseur ! qu'avez-vous fait ? Pourquoi vous êtes vous prêté à cette affaire sans m'avertir ?

SOTENROBE.

On me l'avoit bien défendu.

Madame RICHARD.

Je crains que cela n'ait de fâcheuses suites pour vous.

SOTENROBE.

Bon, bon, tu te moques, belle-mere, tu te moques : celui que cette fille devoit épouser, n'est qu'un sot, un benêt, un pauvre sot.

---

## SCENE XV.

MADAME RICHARD, SOTENROBE, SANS-QUARTIER, MARTON.

SANS-QUARTIER *en femme.*

AU secours, Justice, Justice, un Prevôt, des Archers, que l'on coure après le ravisseur....

SOTENROBE.

A qui en veut cette femme ?

Madame RICHARD.

Je tremble.

SANS-QUARTIER.

Ah, Madame ! une femme comme vous! Comment vous souffrez qu'on enleve ma fille chez vous ?

Madame RICHARD.

Je n'en sçavois rien, Madame.

SANS-QUARTIER.

Ah ! traître de Sotenrobe, tu seras pendu.

SOTENROBE.

Pourquoi avoir laissé monter cette folle ?

SANS-QUARTIER.

Comment tu oses me traiter de folle, après avoir facilité l'enlevement de ma fille? un Assesseur prêter sa main à un rapt ! c'est tout ce qu'oseroit faire un Commissaire. *Il fait semblant de pleurer.*

Madame RICHARD *à Marton qui est au fond du Théatre.*

Marton, cause avec ma fille, il n'est pas nécessaire qu'elle entende....

MARTON.

Oh, Madame, elle ne vous entend pas.

Madame RICHARD.

Allons, Madame, tranquilisez-vous.

SANS-QUARTIER.

Hé le puis-je, Madame, le puis-je ? ma fille, ma chere fille, entre les mains

d'un homme de guerre.

Madame RICHARD.

Il faut......

SANS-QUARTIER.

Ah, Madame, un homme de guerre! ces gens-là ébauchent mille mariages ſans y mettre jamais la derniere main. *à Sotenrobe.* Comment tu oſes encore paroître devant moi, traître, infâme, ſcelerat?

SOTENROBE.

Belle-mere, belle-mere, elle m'étrangle.

---

## SCENE DERNIERE.

MADAME RICHARD, CLITANDRE, MARIANNE, SOTENROBE, SANS-QUARTIER, MARTON.

CLITANDRE *amene Marianne avec un Domino d'une autre couleur que celui qu'elle avoit au Bal. Il s'adreſſe à Sans-Quartier.*

MAdame, voilà Mademoiſelle votre fille que je vous ramêne. Il eſt tems de vous découvrir la paſſion que nous avons l'un pour l'autre.

SANS-QUARTIER.

Ah fille ingratte ! Larron d'honneur !

CLITANDRE.

Jugez mieux de moi, Madame, & de Mademoiselle votre fille ; tout ce que j'en ai fait, c'est pour devenir son époux. Je m'appelle Clitandre, mon nom & ma fortune sont assez connus dans le monde, accordez-là à mon amour.

Madame RICHARD.

Marton, je te recommande ma fille.

MARTON.

Allez, Madame, elle est en bonne main.

CLITANDRE.

Laissez-vous fléchir, Madame. Hé Monsieur, parlez pour moi de grace.

SOTENROBE.

J'opine qu'ils seront mariez ensemble.

SANS-QUARTIER *lui donnant un soufflet.*

Tiens, voilà pour tes épices.

Madame RICHARD.

Allons, Madame, vous devez vous rendre, je connois la famille de M. Clitandre.

SANS-QUARTIER.

Le feriez-vous, Madame, si c'étoit votre fille qu'on eût enlevée ?

Madame RICHARD.

Oui, je croirois qu'il y auroit de l'im-

prudence à agir autrement.

SANS-QUARTIER.

J'y donne donc les mains.

CLITANDRE *baisant la main de Sans-Quartier.*

Ah Madame....... comptant sur vos bontez: voilà un Notaire avec un Contrat tout dressé; daignez assurer mon bonheur. *Sans-Quartier signe.* Madame faites-nous l'honneur d'y signer.

Madame RICHARD.

Avec plaisir, Monsieur.

CLITANDRE *à Sotenrobe.*

Et vous, Monsieur.

SANS-QUARTIER.

Ah mettez qu'il a déclaré ne sçavoir signer.

SOTENROBE.

Un Assesseur ! vous me prenez apparemment pour un Elû.

CLITANDEE.

Et ces Demoiselles qui sont........

Madame RICHARD.

Ma fille.

MARTON.

Donnez donc la main à votre future, M. de Sotenrobe. *Sotenrobe va prendre le personnage qui s'est substitué à la place de Marianne pendant le Bal; & quand il l'a*

*amené jusqu'au bord du Théatre, le Masque & le Domino tombent & laissent voir un gros Valet de cuisine.*

SOTENROBE.

Ah, ah! qu'est-ce donc?...

Madame RICHARD.

Ma fille, ma fille, où est ma fille?

MARIANNE *se démasquant.*

Me voilà ma mere.

Madame RICHARD.

Ah!..... comment impertinte, t'enfuir avec un Officier! me joüer de ces tours! Ah je n'en puis plus! me voir trahir par ma propre fille!

SOTENROBE.

Qui est-ce qui auroit crû cela d'elle?

CLITANDRE.

Pardonnez, Madame....

Madame RICHARD.

Laissez-moi, Monsieur.

MARIANNE.

Ma mere laissez-vous attendrir.

Madame RICHARD.

Retire toi.

CLITANDRE.

Faites grace, Madame.

Madame RICHARD.

Il le faut bien, puisque j'ai été assez simple pour signer: allez, soyez heureux

ſi vous le pouvez.

SOTENROBE.

Quoi, Madame, vous conſentez ?

Madame RICHARD.

Vos ſottiſes me mettent dans cette neceſſité.

CLITANDRE.

Ah, Madame, ſoyez ſûre de ma part d'un reſpect.....

MARIANNE.

Ma mere, que ne vous dois-je pas !

SOTENROBE.

L'éfrontée ! comme elle dit cela.

MARIANNE *à Sotenrobe.*

Monſieur une femme vertueuſe a trop de riſques à courir avec un mari fait comme vous.

SANS-QUARTIER.

Madame, je ſuis le brave Sans-Quartier, Valet de Monſieur, & Sur-Intendant de toute l'intrigue ; j'aime Marton, & je ſerois homme à l'épouſer à petit bruit ; mais elle veut votre conſentement.

Madame RICHARD.

Epouſe-la, fais en tout ce que tu voudras, mais que je ne voye jamais cette coquine-la.

CLITANDRE *à Sans-Quartier.*

Va faire avancer les Danſeurs & les

Musiciens que j'ai amené. Ils vont nous donner une petite fête de Carnaval à l'*impromptu* ; si vous m'en croyez, M. l'Assesseur, vous prendrez votre part du divertissement.

SOTENROBE.

Je serois bien fâché de rester plus long-tems avec vous ; pour vous faire enrager tous, je m'en vais me coucher sans souper.

---

## DIVERTISSEMENT.

*Plusieurs Masques entrent & dansent.*

MENUET.

LE Carnaval en ces lieux vous appelle,
Volez tendres amours, venez regner sur nous ;
Enchaînez la raison cruelle,
Endormez les Argus, & bercez les jaloux :
Qu'en ces lieux tout chante, tout danse ;
Que Bachus à grands flots répande sa liqueur ;
Et qu'aujourd'hui Comus amene l'abondance,
Jusques chez l'Usurier & chez le Procureur.

On recommence : *Le Carnaval, &c.*

UNE PETITE FILLE.

Je ne suis plus dans l'ignorance,
Je sçai ma ba, be, bi, bo, bu,
Déja mon petit cœur émû,

Près d'un jeune berger commence
De faire ta, te, ti, to, tu.



Faites-moi donc présent ma mere
D'un Mari da, de, di, do, du,
Qu'il soit semillant, vif & dru,
Sur-tout d'un âge à pouvoir plaire;
Car un vieux pa, pe, pi, po, pu.



Si pour moi sa tendresse dure,
J'aurai toûjours de la vertu;
Mais s'il est brutal & bourru,
Ma bonne maman je vous jure;
Qu'il sera ca, ce, ci, co, cu.

## DANSE DE VIEILLARDS.

### UN VIEILLARD.

DAns ma jeunesse
On se divertissoit,
Chacun se trémoussoit,
Avec grace on dansoit,
Dans un Bal on faisoit
Admirer son adresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
Ce n'est qu'indolence,
Langueur, négligence,
Les graces, la danse

Sont en décadence,
Et le Bal va
Cahin, caha.



UNE VIEILLE.

Dans ma jeuneſſe
La verité regnoit,
La vertu dominoit,
La conſtance brilloit;
La bonne foi regloit
L'Amant & la Maîtreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela;
Ce n'eſt qu'injuſtice,
Trahiſon, malice,
Changement, caprice;
Détours, artifice,
Et l'amour va
Cahin, caha.



UN VIEILLARD.

Dans ma jeuneſſe
Les Veuves, les Mineurs
Avoient des défenſeurs,
Avocats, Procureurs,
Juges & Raporteurs,
Soutenoient leur foibleſſe.

Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
L'on gruge, l'on pille
La Veuve, la fille,
Majeur & pupille;
Sur tout on grapille,
Et Themis va
Cahin, caha.

UNE VIEILLE.

Dans ma jeuneſſe
Quand deux cœurs amoureux
S'uniſſoient tous les deux,
Ils ſentoient mêmes feux;
De l'Hymen les doux nœuds
Augmentoient leur tendreſſe,
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Quand l'Hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'eſt qu'une étincelle;
L'Amour bat d'une aîle;
Et l'Epoux va
Cahin, caha.



UN VIEILLARD.

Dans ma jeuneſſe
On voyoit des Auteurs
Fertiles producteurs
Enchanter les Lecteurs
Charmer les Spectateurs,

Par leur délicatesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela;
Les Vers assoupissent,
Les Scenes languissent,
Les Muses gémissent,
Succombent, périssent,
Pegaze va
Cahin, caha.



### Une Vieille.

Dans ma jeunesse
Les Papas, les Mamans,
Severes, vigilans,
En dépit des Amans,
De leurs tendrons charmans,
Conservoient la sagesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela;
L'Amant est habile,
La fille docile,
La mere facile,
Le pere imbecile;
Et l'honneur va
Cahin, caha



### Un Vieillard.

Dans ma jeunesse

L'homme ſobre & prudent,
Au plaiſir moins ardent,
Se bornoit ſagement,
Et ſon ménagement
Retardoit ſa vieilleſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Turbulent, volage,
Honteux d'être ſage,
Le libertinage
Chez lui prévient l'âge,
Bien-tot il va
Cahin, caha.



UNE VIEILLE.

Dans ma jeuneſſe
Les femmes de vingt ans
Renonçoient aux Amans;
De leurs engagemens,
Les devoirs importans,
Les occupoient ſans ceſſe;
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Plus d'une grand'-mere,
S'efforce de plaire,
Et veut encore faire
Un tour à Cythere;
La bonne y va
Cahin, caha.

UN VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
Un Partisan perdoit
Les fêtes qu'il donnoit ;
Tous les dons qu'il faisoit ;
Et celle qu'il aimoit
C'étoit une tygresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela ;
Un Cadeau sans peine
Gagne une Climene,
Et dès qu'à Vincenne
En Fiacre on la mêne ;
Sa vertu va
Cahin, caha.

LA VIEILLE *au Parterre*.

Dans ma jeunesse
Le spectacle cheri
Se voyoit applaudi ;
Le Théâtre garni,
Le Parterre rempli
Nous combloit d'allegresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela ;
Qu'une ardeur nouvelle
Chez nous vous rappelle
Pour vous notre zele
Constant & fidéle
Jamais n'ira
Cahin, caha.

VAUDEVILLE *de la fin.*

AH que dans ces jours à Paris
Cupidon fait bien ſes affaires !
Que l'on y dupe de maris,
Et qu'on en fait accroire aux meres.
Cenſeurs n'en dites point de mal,
Tout eſt permis en Carnaval.

L'homme de Robe eſt aujourd'hui
Bien attrapé ſans qu'il y penſe,
Les amours s'ébatent chez lui
Tandis qu'il dort à l'Audience.
Cenſeurs n'en dites, &c.

Aujourd'hui plus d'un Amphion
D'Amour ſçachant la tablature,
Au noble métier d'Apollon
Réunit celui de Mercure.
Cenſeurs n'en dites, &c.

Tandis que Monſieur Rigaudon
Repete en ville une Ecoliere,
Un Ecolier donne leçon
A ſa femme qui ſçait lui plaire.
Cenſeurs n'en dites, &c.

Contre ce docte Medecin !
C'eſt à tort qu'en tous lieux on crie;
Lorſqu'il detruit le genre humain
Son épouſe le multiplie.
Cenſeurs n'en dites, &c

Le Banquier ſur ſon Ecuſſon
Met des Licornes apparentes,
Son épouſe a grand ſoin, dit-on,
De rendre ſes armes parlantes.
Cenſeurs n'en dites, &c.

Le jour que Martin s'eſt pourvû
De ſa femme prude & ſevere,
Il a trouvé plus qu'il n'a crû,
Avant d'être époux il fut pere.
Cenſeurs n'en dites, &c.



Qu'il fait bon chez Blaiſe aujourd'hui !
Il eſt tout cœur, il eſt tout ame,
Le bon homme n'a rien à lui,
Son argent, ſon vin, ni ſa femme.
Cenſeurs n'en dites, &c.



Ces jours paſſez on m'a fait voir
En ces lieux une étrange choſe,
Une Veuve en grand deſeſpoir,
Grand deſeſpoir couleur de roſe.
Cenſeurs n'en dites, &c.



Ma mere du matin juſqu'au ſoir,
Me cherche un tendre époux qui m'aime;
Sous prétexte de me pourvoir,
Elle ſe pourvoit elle-même.
Cenſeurs n'en dites, &c.



Mon papa ſortant du logis
Laiſſa maman au lit malade;
Le ſoir au Bal il fut ſurpris
De la trouver en maſcarade.
Cenſeurs n'en dites, &c.



Pour nous rendre tous ſatisfait
Venez voir la piece nouvelle,
C'eſt une bagatelle, mais
Elle vous prouve notre zéle.
Cenſeurs n'en dites, &c.

FIN.

# LA CAPRICIEUSE,

## *COMEDIE* EN TROIS ACTES,

*Par M.* JOLLY.

*Representée sur le Theâtre de l'Hôtel de Bourgogne par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roy, le 11. May 1726.*



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

MDCC. XXXII.
*Avec Approbation & Privilege du Roy.*



*On trouve encore dans la même Boutique la Piece ſuivante du même Auteur.*

La Femme Jalouſe, Comedie en vers en trois Actes.

---

Le nouveau Théatre Italien, ou Recueil des Comedies repréſentées par les Comediens Italiens du Roy, depuis l'année 1716. 8 vol. *in*-12.

*Pluſieurs Piéces repréſentées depuis* 1729. *& imprimées ſéparément.*

Les Parodies du nouveau Théatre Italien, avec les airs des Chanſons & Vaudevilles gravés, 3 vol. *in*-12. fig. 1731.

Les Oeuvres de M. Riviere Du Fréný, avec les airs des Chanſons gravés, 6 vol. *in*-12. fig. 1731.

*On trouve auſſi tous les autres Théatres.*

# ACTEURS.

ORPHISE.

CLITANDRE Amant d'Orphiſe.

DORANTE Ami d'Orphiſe & de Clitandre.

JUSTINE Suivante d'Orphiſe.

SCAPIN Valet de Clitandre.

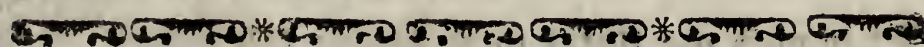
UN LAQUAIS.

*La Scene eſt à Paris dans la maiſon d'Orphiſe.*



# LA CAPRICIEUSE,

## *COMEDIE* EN TROIS ACTES.



# ACTE I.

## SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, SCAPIN.

CLITANDRE.



E suis, mon cher Scapin, charmé de te revoir.

SCAPIN.

Vous me rendez confus. Si vous vouliez sçavoir
Ce que...

CLITANDRE.

Non, je n'ai pas le loisir de t'entendre

Remettons à demain ce que tu veux m'apprendre.

SCAPIN.

A demain volontiers, puiſqu'il vous plaît ainſi.
Sans curioſité que cherchez-vons ici ?

CLITANDRE.

Orphiſe.

SCAPIN.

Se peut-il que vous l'aimiez encore,
Après tous les ſermens....

CLITANDRE.

Ah, Scapin, je l'adore,
Et je puis me flater de poſſeder ſon cœur.
Mais c'eſt trop te cacher l'excès de mon bonheur;
Aujourd'hui je l'épouſe.

SCAPIN.

Aujourd'hui ?

CLITANDRE.

Sans remiſe.

SCAPIN.

Quoi, Monſieur, tout de bon vous épouſez Orphiſe,
Elle de qui l'humeur....

CLITANDRE.

Plaît-il ? oſes-tu bien....

SCAPIN.

Monſieur, ſans nous fâcher, ſuivons notre entretien.

CLITANDRE.

Songe à ce que tu dis.

SCAPIN.

J'y ſongerai. De grace
Daignez me mettre au fait de tout ce qui ſe
paſſe.
Eloigné de Paris depuis plus de ſix mois
Je vous parle à préſent pour la ſeconde fois.
D'ailleurs l'humble Scapin, vous l'avez pû connoitre,
Sert avec trop de zele, aime trop ſon cher Maître,
Pour proférer un mot dont il fût offenſé.

CLITANDRE.

C'eſt aſſez.

SCAPIN.

Votre hymen eſt donc fort avancé ;
Et ſans doute en ce jour vous devez tout conclure ?

CLITANDRE.

Oui.

SCAPIN.

J'en ſuis plus joyeux que vous, je vous le
jure.

CLITANDRE.

Je le croi. Je veux bien l'avouer à mon tour.
Orphiſe que j'adore, elle à qui mon amour
A tout ſacrifié, dont l'eſprit & les charmes
A mon cœur amoureux, ont cauſé tant d'allarmes,
Pour de vaines raiſons qui m'ont déſeſpéré
Approuvant notre hymen, ſouvent l'a différé.

Juge de ma douleur, de mon inquiétude,
Et combien j'ai souffert dans cette incertitude.
Cependant, quelque soin que je me sois donné,
Pour trouver le Rival que j'avois soupçonné,
Quoi qu'ait imaginé mon trop de défiance,
Ce n'étoit point l'effet de son indifference,
Et s'il est quelques feux qui soient pareils aux miens,
Je puis m'en assurer, Scapin, ce sont les siens:
Je trouve tout en elle, & je n'aime la vie
Qu'autant que sous ses loix mon ame asservie,
Elle fait de l'aimer son bonheur souverain,
La préfere avec joie à tout autre destin,
Et dans la vive ardeur dont tu la vois éprise
N'aime, ne suit, n'entend & ne voit rien qu'Orphise.
Voila comme je pense & penserai toujours.

SCAPIN.

Je suis en vérité charmé de ce discours.
Si l'on vous connoissoit d'un si bon caractere,
Orphise assurément ne vous garderoit guere.
Cachez bien ce mérite & n'en parlez qu'à moi;
On vous enleveroit.

CLITANDRE.

Chacun pense pour soi.
En amour comme en tout chacun a sa méthode.
C'est la mienne.

SCAPIN.

Elle n'eſt ni de goût ni de mode.
Ah, vraiment c'eſt bien-là comme on aime à préſent.
Etre indiſcret, volage & fort peu complaiſant,
Courir de belle en belle & n'en aimer aucune,
Suivre un tems celle-ci pour tenter la fortune,
S'attacher à cette autre à deſſein ſeulement,
D'arborer en tous lieux le nom de ſon Amant,
Déſervir un Rival pour ſe mettre en ſa place,
Eſſuyer à ſon tour une même diſgrace,
Etre de mille ſoins jour & nuit occupé,
Courir, ſe voir fort peu, tromper, être trompé,
Que vous dirai-je enfin ? il eſt mille maniéres
Qui toutes en un mot ne ſe raportent guéres
A la façon d'aimer qu'ici vous débitez.

CLITANDRE.

Qui t'en a tant appris ?

SCAPIN.

Qui ? le monde. Ecoutez.
J'ai penſé comme vous, & dans l'âge où vous êtes
J'ai ſenti, j'ai brulé de ces ardeurs parfaites,
Mais à dire le vrai j'y trouvois trop d'ennui:
Et je ſuis en aimant l'uſage d'aujourd'hui.
N'en riez point. Il a ſes plaiſirs ; & je gage
Que vous m'imiterez.

CLITANDRE.

Laiſſons ce badinage

Je t'ai donc dit qu'Orphiſe a ſouvent différé
Ce comble de bonheur où j'avois aſpiré :
Mais tu me vois tranquile, & l'affaire eſt conclue.
A mes vœux empreſſez, Orphiſe s'eſt rendue,
M'a donné ſa parole, & pour tout terminer
Il reſte ſeulement le Contrat à ſigner.

SCAPIN.

Et c'eſt où je l'attens.

CLITANDRE.

Comment ? que veux-tu dire ?

SCAPIN.

Pour vous déſabuſer deux mots pourront ſuffire.
Vous ſçavez que mon Frere, à ce que chacun dit,
Eſt Garçon comme moi de jugement, d'eſprit.

CLITANDRE.

Ne railles-tu pas ?

SCAPIN.

Non, la preuve en eſt facile.

CLITANDRE.

Et moi je te dirai que c'eſt un imbécile,
S'il faut qu'il te reſſemble, entend-tu bien.

SCAPIN.

J'entens.

Vous ne me flatez point.

CLITANDRE.

Pourſuis.

SCAPIN.

Pendant deux ans
Ce Frere que je dis a donc servi chez elle,
Il croyoit voir sans cesse une Orphise nouvelle,
Prenant de sa Maîtresse & la taille & les trait›
Soit dans tous ses discours, soit dans tous ses projets,
Même en ses actions jamais déterminée,
Et d'idée en idée à toute heure entraînée,
Sans sujet ni raison une sombre vapeur
La rendoit difficile & de mauvaise humeur;
Ce mouvement passé, la joie & l'allégresse,
Sans que l'on sçut pourquoi, dissipoient sa tristesse;
Enfin dans son cerveau, pour vous en bien parler,
Par un prodige insigne elle sçait rassembler
Toutes les volontez qui chamaillent entre-elles,
Et se font tous les jours des disputes nouvelles,
Et je ne pense pas qu'il soit aucun effort.
Qui puisse les réduire à se mettre d'accord.

CLITANDRE.

C'est donc le jugement qu'en fait Monsieur ton Frere?
Il la connoissoit peu.

SCAPIN.

Je dis tout le contraire.
Les Valets, croyez-moi, sont des Juges prudens,

Leurs yeux peu prévenus pénétrent le dedans ;
Mais vous vous n'en voyez que la ſuperficie ,
Et dans l'aveuglement dont votre ame eſt ſaiſie ,
Vous en jugez fort mal.

CLITANDRE.

Ta bonne opinion
Me divertit beaucoup.

SCAPIN.

Là , ſans prévention ,
Avoüez-moi , Monſieur....

CLITANDRE.

Elle n'eſt plus la même.

SCAPIN.

Quoi ? depuis mon départ ?

CLITANDRE.

Non c'eſt depuis qu'elle aime.

SCAPIN.

Dans le ſexe l'amour fait un grand changement.

CLITANDRE.

Je n'ai pas tout-à-fait perdu le jugement.
Orphiſe eſt inégale , elle a quelques caprices ;
Et c'eſt ce qui chez elle a fixé mes ſervices ;
Je ne l'aimerois pas ſans cela : c'eſt mon goût.
Je voi qu'il te ſurprend.

SCAPIN.

Aſſez.

CLITANDRE.

Ce n'eſt pas tout.

Je te dirai bien plus, je hai dans une Femme
Ces désirs mesurez, cette égalité d'ame
Que rien ne peut troubler, & de qui la tiedeur
Est peu propre à nourir une amoureuse ardeur ;
C'est là ce qui produit une extrême indolence
Qui fait mourir l'amour presque dans sa naissance,
Et c'est ce qui produit dans le cœur des Amans
Cette source d'ennuis & de froids sentimens.

SCAPIN.

Vous êtes sur ce pied tous deux faits l'un pour l'autre,
Mais ma façon d'aimer ma foi vaut bien la vôtre.

CLITANDRE,

On ouvre, c'est Justine

---

## SCENE II.

JUSTINE, CLITANDRE, SCAPIN.

CLITANDRE.

Et bon jour mon Enfant.
Je dois de tous tes soins être reconnoissant.

*Il lui donne une bague.*

Voilà pour commencer. Orphise est éveillée ?

JUSTINE.

Dès la pointe du jour nous l'avons habillée,

Ne trouvant rien de bien, pestant, grondant, criant,
Voulant, ne voulant plus, blâmant, contrariant.
Après ce beau prélude enfin elle est sortie.

CLITANDRE.

Si matin ! & pourquoi ?

JUSTINE.

Pour aller chez Julie.
Vous pourrez l'y trouver.

CLITANDRE.

J'y vais donc de ce pas.

*à Scapin.*

Toi, demeure en ces lieux, ou ne t'éloigne pas.

---

## SCENE III.

### JUSTINE, SCAPIN.

SCAPIN.

JE puis donc t'embrasser après six mois d'absence.

JUSTINE.

Tout beau ; je le voi bien. La même extravagance
Te trouble le cerveau.

SCAPIN.

Tu l'as dit. Le moyen
De cesser de t'aimer. Le puis-je ?

JUSTINE.

Tu fais bien.
Mais par ces vains propos ne me romps plus la tête :
Tu me feras plaisir.

SCAPIN.

La réponse est honnête.
Mais parlons de l'espoir dont mon Maître est flaté.
Je suis sur ce sujet d'une incrèdulité
Qui passe tout. Je sçai quelle est Madame Orphise,
Que toujours....

JUSTINE.

Garde-toi de dire une sotise.
A son caprice près, ne m'avoüras-tu pas
Qu'elle est jeune, qu'elle a de l'esprit, des appas,
Un cœur fort généreux, un air aimable & tendre.

SCAPIN.

Et voila justement le discours de Clitandre.

JUSTINE.

Cependant par mes soins si je puis obtenir
Qu'avec lui dans ce jour elle veüille s'unir
Il en fera, Scapin, une Femme adorable.

SCAPIN.

Mon Maître en l'épousant la rendra raisonnable.

Le cas feroit nouveau. Bon nombre de Maris
Pourroient dans un befoin prouver ce que je dis.

JUSTINE.

Je me fuis attenduë à la plaifanterie.

SCAPIN.

Ton idée en effet mérite qu'on en rie.
N'eft-il pas vrai ?

JUSTINE.

Pas tant. Vous faites les railleurs ;
Nous fommes cependant Maîtreffes de vos cœurs ;
Et tous ces trraits piquans que vous lancez fans ceffe,
Loin de nous avilir, prouvent votre foibleffe.

SCAPIN.

Cela peut être vrai. Mais puifque ton crédit
Peut beaucoup fur Orphife & dans tout la conduit,
Sers mon Maître. Tu vois qu'il aime ta Maîtreffe,
Il fait bien plus encor. Pour prouver fa tendreffe,
A fon caprice même il prête des couleurs,
Qui, loin de le guérir, irritent fes ardeurs,
Et ne l'aimeroit pas, j'ai honte de le dire,
Si la raifon fur elle avoit le moindre empire :
S'il ne l'époufe pas il mourra de douleur,

J'en

J'en tremble.

JUSTINE.

Guéris-toi d'une telle frayeur.
Il s'en consoleroit, Scapin, sur ma parolle.
S'il faut à son amour une Maîtresse folle,
Il en trouvera mille en perdant celle-ci.
Orphise vient à nous.

---

## SCENE IV.

ORPHISE, JUSTINE, SCAPIN.

ORPHISE *à Justine.*

Dorante est-il ici?

JUSTINE.

Non, Madame.

ORPHISE *à part.*

Je suis dans une impatience....
Mais où m'expose encor mon peu de prévoyance.
Comment faire à présent. J'aurois pour mon dessein
Besoin d'une personne. Ah? te voila, Scapin.

SCAPIN.

Madame, je....

ORPHISE.

Tu peux me rendre un bon office.

SCAPIN.

Je ſuis en vérité tout à votre ſervice.

ORPISE.

J'en ſuis perſuadée.

SCAPIN.

Et qui plus eſt je ſuis
L'homme du monde qui....

ORPHISE.

Tien voilà deux Louis,
Prends.

SCAPIN.

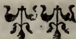
Moi, Madame?

ORPHISE.

Prends. Va-t'en trouver Clitandre,
Dis lui qu'en ce Logis, il differe à ſe rendre:
J'ai mes raiſons. Va, cours. Avant qu'il ſoit céans
Je veux entretenir Dorante que j'attens.
Ajoute, tu le peux, qu'étant encor en Ville
Il prendroit pour me voir une peine inutile.
Il m'attend chez Julie. Entends-tu ?

SCAPIN

C'eſt aſſez.



## SCENE V.

ORPHISE, JUSTINE.

JUSTINE *à part.*

D'Un caprice nouveau nous sommes menacez.

ORPHISE.

A quoi rêves-tu là. Justine?

JUSTINE.

Moi, Madame?
A la tranquilité qui regne dans votre ame.

ORPHISE.

J'en joüirai dans peu, va, je te le promets.

JUSTINE.

Avez-vous pour cela fait de nouveaux projets?

ORPHISE.

Clitandre m'est bien cher; je l'aime, je l'avouë.
De ses soins empressés ma tendresse se loue:
Mais, Justine, avec toi je ne puis déguiser.
J'ai de bonnes raisons pour ne pas l'épouser.

JUSTINE.

Pourquoi l'avoir promis?

ORPHISE.

Pourquoi?

JUSTINE.

Qui vous oblige

A lui manquer ?

ORPHISE.

Je veux que cela ſoit, te dis-je.

JUSTINE.

Mais ſongez-vous. . . .

ORPHISE.

Et c'eſt avec réflexion,
Que je prens aujourd'hui ma réſolution.
Dans tout ce que je fais il n'entre aucun caprice,
Et toi-même à coup ſûr tu me rendras juſtice.

JUSTINE.

Je vous la rend déja. Chacun ſçait que ce jour
avoit été choiſi pour payer ſon amour.
Autant que lui vous-même hier au ſoir empreſſée. . . .

ORPHISE.

Oui.

JUSTINE.

C'eſt une raiſon pour changer de penſée.

ORPHISE.

Juſtine ?

JUSTINE.

Oh, je ſuis fort de votre ſentiment.
Vous agiſſez en tout ſi raiſonnablement,
Qu'on ne peut vous blâmer.

ORPHISE.

Je m'en pique. Et je penſe

Que je dois différer au moins cette alliance.

JUSTINE.

Oüi. Je sens tout l'effort que votre esprit se
fait
Pour ne la rompre pas, Madame, tout-à-fait.

ORPHISE.

Et qui te répondra qu'elle n'est pas rompuë.

JUSTINE.

Cela se pourroit bien, vous l'aviez résoluë.
J'aime à vous voir ainsi par de bonnes raisons
Loin de vous du caprice écarter les soupçons :
Elles ne seront pas fort au goût de Clitandre :
Mais au reste, avez-vous quelque compte à lui
rendre ?
Vous avez fort bien fait de rompre.

ORPHISE.

Pourquoi non.

JUSTINE.

Jusqu'ici vainement j'en cherche la raison.

ORPHISE.

Quoiqu'il en soit, j'y trouve un fort grand
avantage.

JUSTINE.

Encor si d'un discours si prudent & si sage
Je pouvois par bonheur avoir quelques témoins
Je me consolerois & je souffrirois moins.
Cent belles qualitez, vous rendent estimable,
De plus vous joüissez d'un bien considérable,
Vous n'avez à répondre à personne ; pourquoi
De ces rares trésors ne pas faire l'emploi ?

Pourquoi ne pas joüir de tout votre avantage ;
Et perdre ainſi ſans fruit le plus beau de votre âge ?
D'un tems ſi précieux évitez les regrets.
Je ne vous parle ainſi que pour vos interêts.
Le délai nuit toujours à la plus jeune Fille ;
Et nous en connoiſſons dans plus d'une famille
Qui pour faire un bon choix, au lien conjugal
Ont reſiſté long-tems, puis ont choiſi fort mal.

ORPHISE.

Je penſe que quelqu'un vient ici. C'eſt Dorante.
Juſtine laiſſe-nous.

---

## SCENE IV.

DORANTE, ORPHISE.

ORPHISE.

J'Etois impatiente
De vous voir en ce lieu.

DORANTE.

Pardon ſi j'ai tardé,
J'apprens dans ce moment que vous m'avez mandé.

ORPHISE.

Je puis compter ſur vous.

DORANTE.

Vous me rendez justice.

ORPHISE.

J'attend de vous, Dorante, un signalé service.

DORANTE.

Quelqu'il soit, ordonnez, Madame, j'obéis.

ORPHISE.

Vous étiez le témoin de ce que j'ai promis.
Confident de mes feux & de ceux de Clitandre,
Sans rien approfondir, allez lui faire entendre
Qu'à recevoir ma main il ne doit plus penser.

DORANTE.

A prendre ce parti qui pourroit vous forcer?
Je vous dois de mon zéle une preuve éclatante.
Mais, Madame, souffrez que je vous représente,
Qu'il a votre parole, & qu'aujourd'hui l'Hymen
Devoit....

ORPHISE.

Ne faisons point l'inutile examen
De ce qui s'est passé. J'ai promis, je l'avoüe;
Mais un je ne sçai quoi de nos projets se joue;
Et pour ne point user de propos superflus,
Je le voulois hier, & je ne le veux plus.

DORANTE.

Vous ne le voulez plus? la réponse est sensée;

Et de mots ambigus n'eſt point embaraſſée.
Oüi, votre Hymen dépend de votre volonté,
Nul ne peut attenter à votre liberté,
Et quelque ſoit l'Epoux qu'il vous plaira d'élire
Aucun dans votre choix ne peut vous contredire :
Mais ce Clitandre. . .

ORPHISE.

Hé bien ?

DORANTE

Vous l'aimez ?

ORPHISE.

Il eſt vrai.

DORANTE.

Pour l'éprouver encor eſt-ce un nouveau délai ?

ORPHISE.

Peut-être.

DORANTE.

Et finiſſez & ſa peine & la votre.
Que des nœux éternels uniſſent l'un & l'autre.
Puiſqu'il n'eſt point haï. . . .

ORPHISE.

Non, je ne le hai point.

DORANTE.

Rendez-le donc heureux.

ORPHISE.

Je ſuis ferme en ce point,
Et pour le trancher court, je ſuis déterminée

A

A fuir obstinément le joug de l'hymenée.

DORANTE.

Mais...

ORPHISE.

Non, vous dis-je.

DORANTE.

Quoi...

ORPHISE.

Dorante, je le veux.

DORANTE.

Je prends grand intérêt au bonheur de tous deux.
Ne pourrai-je obtenir par grace singuliere,
Que vous consideriez ....

ORPHISE.

Non. Vous avez beau faire.
Qu'il prenne son parti comme j'ai pris le mien.

DORANTE.

Hélas! je le voudrois ; mais il n'en fera rien.

ORPHISE.

Vous vous les figurez. Enfin dans cette affaire
Vous sçavez maintenant ce que vous devez faire.
Je n'ai plus rien à dire. Agissez seulement.
Je songe à prévenir un éclaircissement.
Je sçai quelle est l'humeur & l'esprit de Clitandre,
En reproches sans doute, il voudra se repandre,
Il me rappellera ce qu'hier j'ai promis,
Et c'est ce que je veux éviter si je puis.

## SCENE VII.

ORPHISE, DORANTE, SCAPIN.

ORPHISE.

HE' bien?

SCAPIN.

Pour vous servir, quoique j'aye pû faire,
Mon Maître vient ici, je n'ai pû l'en distraire.
Ma course d'un moment a devancé ses pas;
Il me suit de fort près.

ORPHISE.

Quel est mon embarras!
Je ne puis plus sortir.

## SCENE VIII.

CLITANDRE, ORPHISE, DORANTE, SCAPIN.

CLITANDRE.

QUe m'a-t'on fait entendre?
Je vous trouve, Madame, & cependant....

ORPHISE.

Clitandre;
En arrivant chez moi vous deviez commencer
Par demander mes gens & vous faire annoncer,

CLITANDRE.

Moi, Madame ?

ORPHISE.

Sans doute ; & si je ne m'abuse,
Lorsqu'on vient voir quelqu'un c'est ainsi qu'on en use.

CLITANDRE.

Quoi ? vous vous offensez de ce que j'entre ici
Sans avoir....

ORPHISE.

En tous lieux cela se fait ainsi.
Vous ne l'ignorez pas. Mais je veux bien vous dire,
Que cet ami commun peut ici vous instruire
De mes intentions. Adieu.

CLITANDRE.

Quoi ? vous sortez ?
Ah ! je suivrai vos pas.

ORPHISE.

Non, Clitandre, Arrêtez.
Je le veux, je le veux.

---

## SCENE IX.

CLITANDRE, DORANTE, SCAPIN.

CLITANDRE.

Que faut-il que je pense
Et de cet entretien & de cette défense ?

DORANTE.

Ce que tu dois penser ? c'eſt que tous ces ſermens,
Ces tranſports, cette joye & ces empreſſemens,
Ce prochain hymenée, & cette foi promiſe
Ont diſparu ſoudain.

CLITANDRE.

Ah ! trop cruelle Orphiſe !
Conſidere l'état où je me vois réduit,
Et la malignité du ſort qui me pourſuit.
De mon fidele amour tu ſçais la violence,
Ami, vois quelle en eſt la digne récompenſe.
De joye & de douleur un triſte enchaînement
Ne me permet jamais d'être heureux un moment.
Sans ceſſe mon bonheur paſſe & fuit comme un
ſonge ;
Un caprice nouveau m'entraîne, me replonge
Dans des maux d'autant plus ſenſibles & cruels
Qu'ils m'ôtent des plaiſirs que je croyois réels.

SCAPIN.

Hé bien, Monſieur, tantôt j'étois un imbécile ?

CLITANDRE.

Vas-tu me fatiguer d'un diſcours inutile ?
Tai-toi ; tu feras mieux.

SCAPIN.

Donnez-moi vingt ſoufflets ;
Tuez-moi ; mais ſouffrez que pour vos intérêts,
Scapin à vos genoux, Monſieur, vous repréſente
Qu'il la faut oublier.

CLITANDRE.

Et laiſſe-moi. Dorante,

Je dois être allarmé de cet évenement,
Je vais lui demander un éclairciſſement.

DORANTE.

Il eſt certains eſprits mal-aiſez à conduire,
Ce n'eſt qu'en biaiſant que l'on peut les réduire ;
Ainſi garde-toi bien de paroître à ſes yeux ;
Pour quelques jours au moins abandonne ces lieux.

CLITANDRE.

J'aime trop, & malgré cette mortelle offenſe
J'oſe encor conſerver un reſte d'eſperance.

DORANTE.

Tu le peux ; tu le dois : rien n'eſt déſeſperé,
Je t'offre cependant un moyen aſſuré
Pour....

CLITANDRE.

Si je ſuis aimé dois-je...

DORANTE.

Et c'eſt ton abſence
Qui te fera connoître avec plus d'évidence,
Si l'on t'aime en effet.

SCAPIN.

Ce conſeil me plaît fort.
Allons, Monſieur, ſortons ; mettons-la dans ſon tort.
Faiſons mieux : pour jamais oublions l'inhumaine.

CLITANDRE

M'avoir ainſi flaté d'une eſpérance vaine !

Ah ! je ſens un tourment qui ne peut s'exprimer ;
Un aſtre injurieux me condamne à l'aimer ,
Et s'il faut te parler ſans fard & ſans miſtére ,
Ses inégalitez me la rendent plus chère.

DORANTE.

Je te plains : mais crois-moi.

CLITANDRE.

Puis-je ne la plus voir ?
Ce que tu veux de moi n'eſt pas en mon pouvoir ,

DORANTE.

Nous nous entendons mal ; c'eſt quelques jours d'abſence ,
Dont tu peux aiſément faire l'expérience.
Ecoute ce conſeil ; daigne ſuivre mes pas ;
Laiſſons gronder l'orage & ne nous quittons pas ;
Je la connois aſſez ; avec un tel genie ,
Clitandre , la reſſource eſt toûjours infinie.
Sortons , dis-je : après tout l'eſprit le plus quinteux ,
Peut avoir quelquefois un intervale heureux.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

ORPHISE.

Non, je ne pense pas que rien soit comparable,
Au pressant mouvement du remords qui m'accable.
Qu'ai-je fait ? ou plutôt quelle fatalité
Dérange le projet que j'avois arrêté ?
A mes intentions, quoique je me propose,
Un Astre injurieux obstinément s'oppose.
Quand je veux prévenir cent sortes d'accidens,
On ose m'imputer les divers contretems,
Qui sement parmi nous la mesintelligence.
Bien plus. On m'abandonne & l'on fuit ma présence;
Dans ma propre maison je cherche vainement,
A qui pouvoir au moins confier mon tourment :
Personne ne paroît. Ce supplice est trop rude,
Cherchons quelque remede à mon inquiétude.
Justine, holas, Justine? hé quoi? j'appelle en vain?
Justine?

---

## SCENE II.

JUSTINE, ORPHISE.

JUSTINE.

ME voilà.

ORPHISE.

Sçais-tu bien qu'à la fin
Nous nous féparerons. Quoi ? lorfque je t'appelle...

JUSTINE.

Vous vouliez repofer.

ORPHISE.

Dans ma peine mortelle,
Et puis-je repofer. Fais venir un Laquais.
Dépêche-toi. Va donc.

JUSTINE.

Oh, Madame, j'y vais.
A qui diantre en a-t'elle ?

---

## SCENNE III.

ORPHISE *feule*.

IL faut fans plus attendre
D'un fi prompt changement que je ne puis comprendre

Tâcher de pénetrer quelles sont les raisons ,
Et m'éclaircir encor sur les justes soupçons
Dont la cause en ce jour doit allarmer ma flâme.

---

## SCENE IV.

JUSTINE, ORPHISE, un LAQUAIS.

JUSTINE *au Laquais.*

FAi ce que je te dis. Va parler à Madame.

ORPHISE.

Va-t'en chercher Clitandre, & surtout di-lui bien,
Que je veux qu'il m'accorde un moment d'entretien ;
Enfin que je l'attens. Use de diligence.

---

## SCENE V.

ORPHISE, JUSTINE.

JUSTINE *à part.*

POur nous mettre à l'abri d'une telle influence,
Retirons-nous.

ORPHISE.

Ah, Ciel ! tu prétens t'en aller?
Reste.

JUSTINE.

Prétendez-vous encor me quereller.

ORPHISE.

Non. Encore une fois reste, je t'en conjure,
Et daigne soulager le tourment que j'endure.

JUSTINE.

Ce discours me surprend. Qui peut subitement
Produire dans votre ame un si grand changement.
Vous étiez si contente.

ORPHISE.

Ah ! ma chere Justine !
Incertaine sur tout, rien ne me détermine.
Contente dans l'instant de tout ce que je fais,
L'instant qui suit me livre à de mortels regrets.

JUSTINE.

Qu'est-il donc arrivé ?

ORPHISE.

Que je suis malheureuse !

JUSTINE.

A ce que je puis voir l'affaire est sérieuse.
De grace aprenez-moi . . .

ORPHISE.

Je l'ai bien merité.
Tu peux rendre le calme à mon cœur agité.
Ne me déguise rien.

JUSTINE.

Quoi ? que vous puis-je apprendre ?

ORPHISE.

Tu ne m'entend que trop. Clitandre...

JUSTINE.

Hé bien, Clitandre?

ORPHISE.

N'imagine-tu point ce qu'il pense de moi;
Je ne veux point avoir d'autre Juge que toi.

JUSTINE.

Vous vous adressez mal. Justine est veridique;
Sur tous vos procedez, s'il faut qu'elle s'explique,
Elle usera très-bien de cette liberté,
Et parlera, Madame, avec sincerité.
Je ne puis approuver cette manie extrême
D'un esprit qui toûjours se broüille avec lui-même,
Qui n'est jamais d'accord, & du matin au soir
Approuve, blâme, veut, & cesse de vouloir.
Avec égalité, je veux qu'on se conduise,
Que la droite raison nous guide & nous maîtrise;
Qu'on l'écoute souvent, que d'un amant cheri,
Si la chose est possible, on fasse un bon mari,
Et qu'à ce seul objet attachant sa pensée,
On passe pour agir en personne sensée.

ORPHISE.

Hier, tu le sçais bien, c'étoit mon sentiment.

JUSTINE.

Ce matin vous avez pensé differemment.
J'ignore maintenant ce que Clitandre pense,
Et s'il aura toûjours la même patience;
Mais si de mes conseils il vouloit profiter,
Vous auriez désormais tout loisir de pester.

ORPHISE.

Je ſuis donc bien coupable?

JUSTINE.

A tel point que moi-même

Je rougirois pour lui de ſa foibleſſe extrême.

Si je le revoyois paroître encor céans.

ORPHISE.

Il ne reviendroit plus? ah! qu'eſt-ce que j'entens!

Non, Ce n'eſt point à tort que je ſuis allarmée,

Et qui peut ſe flater d'être toûjours aimée.

L'inconſtance aux Amans, helas coute ſi peu;

Juſtine, leur amour bien ſouvent n'eſt qu'un jeu,

Qui ne dure qu'autant que leur ame contente

Suit ſans reflexion le plaiſir qui l'enchante,

Et qui cedant ſans peine à la difficulté,

Sçait même en la perdant, garder ſa liberté.

JUSTINE.

Je le croi comme vous: mais à ne vous rien taire,

Clitandre...

ORPHISE.

Son abſence enfin me déſeſpere.

Avec quelle injuſtice il traite mon amour.

JUSTINE.

D'un cœur vraiment piqué j'aime aſſez ce retour,

Vous le regrettez donc?

ORPHISE.

Bien plus qu'il ne mérite.

JUSTINE.

Il ſe plaint ſans raiſon.

ORPHISE.

Un autre ſoin m'agite.
Au parti qu'il a pris j'ai pû donner ſujet :
Mais peut-être l'ingrat épris d'un autre objet,
Attendoit-il, Juſtine, avec impatience,
Qu'un prétexte nouveau couvrit ſon inconſtance.

JUSTINE.

Pourquoi le lui donner ?

ORPHISE.

Il l'a trop tôt ſaiſi.
Un cœur bien amoureux ſe conduit-il ainſi.

JUSTINE.

Un cœur bien amoureux ſe revolte, Madame,
Qu'un caprice éternel ſoit le prix de ſa flâme.

ORPHISE.

Clitandre eſt cent fois plus capricieux que moi.

JUSTINE.

Oüi. Malgré ſon dépit. Il revient. Je vous croi.

---

## SCENE VI.

CLITANDRE, ORPHISE, JUSTINE, SCAPIN.

ORPHISE.

Ah, Clitandre, venez, que je ſois éclaircie
D'un doute d'où dépend le bonheur de ma vie.

CLITANDRE.

Qui peut vous l'inspirer ?

ORPHISE.

Parlez-moi sans détour.
Je ne demande point que flatant mon amour
Vous me dissimuliez ce que j'ai lieu de craindre.
J'ai trompé votre espoir, vous devez vous en plaindre;
Mais vous n'avez point dû, trop prompt à m'en punir
M'effacer pour jamais de votre souvenir,
Et pour comble, laisser à mon âme charmée
Le mortel déplaisir d'aimer sans être aimée.

CLITANDRE.

Avant qu'à ce discours je puisse repartir,
Madame, apprenez-moi si pour vous divertir,
Ou pour m'embarasser, vous forgez une fable
Hors de toute apparence & si peu vraisemblable?

ORPHISE.

Hé quoi? me laisser seule en proye à mes ennuis,
Ne plus penser à moi, fuir les lieux où je suis,
Est-ce donc là m'aimer? & dois-je être insensible
A des signes certains d'un oubli si visible?
Mais bien plus. Contre moi prompt à vous révolter,
Souvent un rien suffit pour vous en écarter.
A l'espoir le plus doux vous renoncez sans peine.
Le dépit vous éloigne.

CLITANDRE.

Et l'amour me rameine.

ORPHISE.

Non, non, ce n'eſt pas lui.

CLITANDRE.

Permettez qu'en deux mots...

ORPHISE.

Vous m'allez ſoutenir que fort mal à propos
Je m'allarme & me plains.

CLITANDRE.

Oüi, Madame.

ORPHISE.

Ah Clitandre!
Que ne m'eſt-il permis de pouvoir vous défendre.

CLITANDRE.

Que je m'explique au moins.

SCAPIN.

Madame, écoutez-nous.

CLITANDRE.

Je vais...

ORPHISE.

Non laiſſez-moi.

CLITANDRE.

J'embraſſe vos genoux
Au nom de mon amour que je vous déſabuſe,
Du crime dont à tort votre rigueur m'accuſe.

ORPHISE.

Qui vous juſtifira?

CLITANDRE,

Mon amour & ma foi.

SCAPIN.

Et de plus vous pouvez vous en fier à moi;
Il n'eſt point infidele.

CLITANDRE.

Enfin je puis vous dire,
Qu'un ſemblable reproche eſt facile à détruire,
Et que vos ſens ſéduits ſans aucun fondement,
D'un manquement de foi m'accuſent fauſſement.
Moi ceſſer de vous voir! moi perfide & volage!
Qu'épris de vos appas un autre objet m'engage!
Jugez mieux d'un Amant qui n'adore que vous,
Dont l'unique bonheur eſt d'être votre époux:
Vous me l'avez promis. Sur cette confiance
J'en attend le moment avec impatience.
J'arrive ce matin plein de ce doux eſpoir,
Et vous me défendez, Madame, de vous voir.
De l'accüeil de tantôt, je garde encor l'idée;
Et lorſqu'en vous voyant ma flame intimidée
Craint d'entendre un arrêt cent fois plus rigoureux,
Vous pouvez m'accuſer & douter de mes feux?
De tous vos procedez l'ame encor toute pleine,
Quand vous m'avez montré moins d'amonr que de haine,
N'ai-je donc pas dû craindre en rentrant dans ces lieux
Que ma préſence encor ne pût bleſſer vos yeux.

D'ailleurs,

D'ailleurs, & ce trait seul suffit pour vous confondre,
Madame, & vous n'aurez, je croi, rien à répondre.
Si je vous rapportois tout ce que l'on m'a dit....

ORPHISE.

Quoi?

CLITANDRE.

Dorante...

ORPHISE.

Dorante est un mauvais esprit,
Qui rend trop durement les ordres qu'on lui donne,
Qui les explique mal & qui les empoisonne.
Il falloit à Dorante ajoûter moins de foi,
Et pour être éclairci vous adresser à moi;
Outré de désespoir vous montrer à ma vûë;
Orphise à vos discours se fut bien-tôt renduë;
Elle auroit reconnu, non sans émotion,
Les effets qu'en un cœur produit la passion;
Et satisfaite enfin de ce seul témoignage
Elle eût de son refus réparé tout l'outrage.
Oüi, Clitandre. Et c'étoit, si vous sçaviez aimer,
Le moyen de me plaire & de me désarmer.
Votre tranquillité, votre extrême indolence
M'ont causé du dépit & de la défiance.
Puisqu'il faut qu'une fois je m'explique avec vous
Déja vous affectez les froideurs d'un Epoux.

CLITANDRE.

Vous pouvez ajouter ce reproche à ma peine.
Quoi ? pour mettre encor plus mon esprit à la gêne,
Et croître les ennuis dont je suis tourmenté,
Vous pensez que je vois avec tranquillité
Les revers accablans qu'à chaque instant j'essuye,
J'ai mis à vous servir le bonheur de ma vie ;
Il dépend seulement du don de votre main.
Heureux ou malheureux je suivrai mon destin.
Mais si mon désespoir peut vous porter, Madame,
A vouloir rétablir le calme dans mon ame,
Songez qu'il n'en est point qui soit égal au mien
De vous voir differer un si tendre lien.

ORPHISE.

Vous ne me verrez plus balancer davantage.
Oüi. De nouveau, Clitandre, à l'instant je m'engage
A vous donner ma main.

CLITANDRE.

De plaisir transporté,
Hélas ! je doute encor de ma félicité.

ORPHISE.

Et moi, Clitandre, & moi je n'en connois point d'autre
Que celle qui joindra ma fortune à la vôtre.

CLITANDRE.

Des transports les plus doux je me sens pénétrer.

JUSTINE.

D'un excès de plaisir je suis prête à pleurer.

SCAPIN.

Je suis gonflé de joye, & je ne sçai que dire.
Madame, en verité pour moi je vous admire;
Vous débitez cela d'une telle façon,
Qu'on y seroit trompé. Parlez-vous tout de bon?

CLITANDRE.

L'impertinent!

SCAPIN.

Monsieur, chacun pense à sa guise;
Je prend mes sûretez, crainte d'une surprise.
*bas.*
Vous devriez les prendre aussi.

CLITANDRE.

Si je t'entens;
Tu te repentiras....

JUSTINE.

Employez mieux le tems.
Il ne vous reste plus que le Contrat à faire,
Songez-y.

ORPHISE.

C'est bien dit. Passez chez le Notaire.
Sur vous seul de ce soin je veux me reposer.
De l'heure, du moment vous pouvez disposer.
Mais revenez bien-tôt. Faites dire à Julie,
Même à Dorante aussi que c'est moi qui les prie
De se rendre en ces lieux.

CLITANDRE.

Oüi, Madame. J'y vais.
Mon zele & mon amour rempliront vos souhaits.

---

## SCENE VII.

ORPHISE, JUSTINE.

JUSTINE.

QUel plaisir je ressens ! tout va le mieux du monde.
Je voi qu'un bon genie à present nous seconde.
Vous voilà raisonnable & telle que je veux.
Clitandre à l'amour seul doit ce succès heureux.
Ah, Madame ! souffrez que je vous félicite,
Et que. .. mais qu'avez-vous ? vous êtes interdite ?
D'où peut naître soudain cet air sombre & réveur?
N'est-ce point un retour de la mauvaise humeur
Qui dérange souvent vos plus belles pensées ?

ORPHISE

Et qui te le fait voir ?

JUSTINE.

Vos actions passées.
C'en est, je pense, assez pour me faire juger....

ORPHISE.

Dans l'état où je suis, rien n'est à négliger.
J'aime, je le confesse ; & je me flate encore,

Pour comble de bonheur, que Clitandre m'adore.
Toute autre à cette idée arrêtant tous ses vœux,
Croiroit joüir enfin du sort le plus heureux.

JUSTINE.

Auroit-elle grand tort.. dites-moi je vous prie:
Si ce n'est pas, Madame, un sort à faire envie,
Que celui dont vous-même éprouvez la douceur.

ORPHISE.

Que sçais-tu si peut-être un plus parfait bonheur
Peu connu dans le monde, & dont les puissans charmes
Ne sont point exposez au caprice, aux allarmes,
Qui seul peut procurer de tranquiles plaisirs,
Qui prévient nos souhaits & remplit nos desirs;
Ne peut pas occuper une ame toute entiere.

JUSTINE.

J'ai l'esprit fort borné sur semblable matiére.
Je ne reconnois point de bonheur plus certain
Que d'aimer, être aimée & se donner la main.
On a dans tous les tems suivi cette méthode,
Et je ne pense pas qu'elle passe de mode.
Vous ne m'écoutez point? vous détournez les yeux?

*l'inquiétude d'Orphise augmente.*

Que cherchez-vous.

ORPHISE.

Ecoute.

JUSTINE.

Hé bien?

ORPHISE.

Non. Il vaut mieux

Que je monte chez moi.

JUSTINE.

Faut-il que je vous ſuive,

ORPHISE.

Non.

JUSTINE.

Dois-je vous attendre.

ORPHISE.

Oüi. Si Clitandre arrive ;

Songe à le retenir.

---

## SCENE VIII.

JUSTINE *ſeule.*

QUi l'oblige à ſortir ?
Ne ſeroit-elle point fille à ſe répentir
D'avoir pris un parti ſi prudent & ſi ſage.
J'en ai quelque ſoupçon. Ses diſcours, ſon viſage,
Et ſur tout le paſſé, ne m'a que trop appris
Qu'on ne doit point compter ſur de pareils eſprits,
Une humeur inquiéte & jamais décidée
Leur fournit à toute heure une nouvelle idée.
En vain je prétendrois en arrêter le cours,
Elle eſt capricieuſe & le ſera toûjours.

Toutefois attendons ; je me trompe peut-être.
Ne désespérons point. Je voi quelqu'un paroître :
Sur mon préfentiment ne nous expliquons pas.

---

## SCENE IX.

SCAPIN, JUSTINE.

SCAPIN *croyant parler à quelqu'un.*

CEssez encor un coup de retenir mes pas.
Oüi. Je m'en souviendrai. Suis-je un sot ? & de grace
Cessez ces vains propos ou je quitte la place.
Bon. Je réve : je croi qu'encor à mes côtez
Mon Maître me redit cent inutilitez ;
Ah, c'est toi. Tout ceci me tourne la cervelle ;
N'est-il point arrivé de disgrace nouvelle
Au bonheur dont Clitandre a lieu de se flater ?

JUSTINE.

Pas encor.

SCAPIN.

Bon, tant mieux.

JUSTINE.

Il devroit se hâter.

SCAPIN.

En sortant d'avec vous le cœur rempli de joye,
Mon cher ami Scapin, permets que je t'envoye
Aux differens endroits où je ne puis aller,

M'a-t'il dit poliment; mais il y faut voler.
Fai ceci, fai cela, pren, ordonne, dispose;
Je n'ai pour le présent à te dire autre chose,
Sinon qu'en me rendant un service important,
Tu n'auras pas sujet d'en être mécontent.
A ces mots, moi qui suis obligeant & facile,
J'ai couru sans mentir les trois quarts de la Ville.
Aussi je n'en puis plus. A mon aise ce soir
J'espere m'en donner & faire mon devoir;
Et si tu veux aussi qu'un doux hymen nous lie
Nous rendrons de tout point cette fête accomplie.

JUSTINE.

C'est assez bien penser.

SCAPIN.

Ma foi tu feras bien;
Compte qu'aucun bonheur n'égalera le tien.
Dorante vient à nous.

---

## SCENE X.

DORANTE, JUSTINE, SCAPIN.

DORANTE.

Qu'est devenu Clitandre?
Sur ce qu'il m'a mandé je viens ici me rendre;
Et même je croyois qu'il m'auroit devancé.
Je me doute à peu près de ce qui s'est passé.

Orphise

Orphiſe ſe réſout à lui rendre juſtice ;
L'amour a réparé ce qu'a fait le caprice.

JUSTINE.

Oüi. Clitandre à lui ſeul doit cet heureux ſuccès,
Et c'eſt par ſon ſecours qu'Orphiſe déſormais
Va devenir conſtante en ſes projets peut-être,
Et raiſonnable autant qu'une Femme doit l'être.
C'eſt ſur quoi franchement j'avois un peu compté.

---

## SCENE XI.

CLITANDRE, DORANTE, JUSTINE, SCAPIN.

CLITANDRE *croyant parler à Orphiſe.*

LE Contrat eſt dreſſé. Je me ſuis acquitté
De tout ce . . . . mais que vois-je ? Orphiſe eſt diſparuë :
Elle m'avoit promis . . . . qu'eſt-elle devenuë,
Juſtine ?

JUSTINE.

Elle eſt, Monſieur, dans ſon appartement.

CLITANDRE.

Suffit. Je l'attendrai.

DORANTE.

Reçois mon compliment
Je prends part à ta joye, & mon ame eſt ravie
De voir d'un plein ſuccês ton attente ſuivie.

CLITANDRE.

Ami, que je t'embrasse. Ah, crois que tes avis
Sans le retour d'Orphise auroient été suivis.
Oüi. Malgré mon amour, je fuyois sa presence;
Mais on m'a rappellé; dans cette circonstance.
N'ai-je pas dû la voir.

DORANTE.

Je t'aurois condamné
Si son ordre à l'instant ne t'avoit ramené.

CLITANDRE.

Dorante, tu le vois; je sçai bien me conduire,
Avant que tu la voye, il est bon de te dire
Qu'elle s'est plainte à moi de ce qu'avec aigreur
Tu m'as tantôt appris....

DORANTE,

Quoi? lorsqu'en sa faveur
J'ai supprimé....

CLITANDRE.

Tout doux. Ne me dis rien contre elle.
Allons, pardonne-lui; c'est une bagatelle.
D'ailleurs en t'invitant elle fait assez voir
Que ce leger chagrin qu'elle pouvoit avoir
N'a pas duré long-tems.

DORANTE.

Volontiers je l'oublie.
Il faut bien des Amans excuser la manie.
J'ai voulu l'en distraire, & c'est contre mon gré
Que pour ce bel exploit elle m'a preferé.

CLITANDRE.

Ah, n'en parle donc plus; & souffre que ma joye

Toute entiere à tes yeux à loisir se déploye.
Je puis, sans me vanter, publier hautement
Qu'il n'est point sous les Cieux un plus heureux
Amant.

## SCENE XII.

CLITANDRE, DORANTE, JUSTINE, SCAPIN, un LAQUAIS.

CLITANDRE.

Quel papier tien-tu là ?

un LAQUAIS.

Monsieur, c'est une Lettre
Que Madame en vos mains m'ordonne de remettre.

CLITANDRE.

Une Lettre ! lisons..

*Je suis persuadée que vous m'aimez, Clitandre, & vous devez croire que je vous aime. Je ne pense qu'à notre commun bonheur. Nos sentimens sont trop vifs, ils nous rendroient malheureux l'un & l'autre. Il ne faut dans le Mariage qu'une amitié, qu'une estime reciproque. L'amour violent entre deux Epoux a des suites funestes; la jalousie en est inséparable, les inquiétudes l'accompagnent, & la haine en est souvent la fin. Juste Ciel que deviendrois-je si ce malheur arrivoit. Cette seule idée me fait trembler. Nous nous aimons trop, Clitandre, pour nous unir.*

*Demeurons comme nous sommes ; ne m'accusez point de caprice. Ma passion seule me dicte ce que je vous écris ; & je crois vous en donner une preuve évidente en rompant notre hymen.*

ORPHISE.

Juste Ciel ! qu'ai-je lû
Aurois-je dû m'attendre à ce coup imprévû.
A peine je la quitte, à peine sa tendresse
Avec tous les transports m'a rendu sa promesse ;
Chez le Notaire enfin je vais tout disposer ;
Elle veut de ce soin sur moi se reposer ;
Et dans ce peu de tems qui me sépare d'elle,
Elle m'écrit .... non, non, l'offense est trop mortelle ;
L'excès de mon tourment ne se peut concevoir
Quel prétexte elle prend pour tromper mon espoir.
Je vois, mais un peu tard, qu'elle seule rassemble
Les caprices divers de tout le monde ensemble.

DORANTE.

Je te plains. Cependant ....

CLITANDRE.

Prétens-tu l'excuser,
Contre un pareil Ecrit, que peux-tu m'opposer.
Qu'importe que sa Lettre étale tant de flame ;
Le seul don de sa main pouvoit toucher mon ame;
C'étoit l unique but où tendoient tous mes vœux,
Et parce que l'on m'aime, on me rend malheureux.

DORANTE.

Sa Lettre, quoiqu'étrange, eſt pleine de tendreſſe :
Mais par certaine humeur dont elle eſt peu maî-
treſſe,
Elle a changé ſoudain. & qui te répondra
Qu'en y penſant le moins un autre te rendra,
Le bien qui t'eſt ravi.

CLITANDRE.

Quoi ? tu veux que j'eſpere,
Que je ſuive ſans ceſſe un bien imaginaire ?
Dorante, je n'ai plus beſoin de tes conſeils.
On ne réſiſte point à des travers pareils.
Je veux croire avec toi tes raiſons bien fondées ;
Mais tu me permettras de ſuivre mes idées.
Je ſuis las de tenter des efforts ſuperflus.
Juſtine, ç'en eſt fait, je ne la verrai plus.
Je reconnois enfin qu'un éternel caprice
Ne permettra jamais que l'Hymen nous uniſſe.

*à Scapin.*

Reporte-lui ſa Lettre, & dis-lui . . . j'en mourrai.

SCAPIN.

Non, Monſieur.

*Clitandre regarde Juſtine.*

JUSTINE.

Quoi ?

CLITANDRE.

Dis-lui qu'enfin je l'oublirai.

DORANTE.

Je veux t'accompagner.

CLITANDRE.

Vien.

---

## SCENE XIII.

JUSTINE *seule.*

Quelle est ma surprise !
Quoi ! je verrai toûjours sotise sur sotise !
Je ne sçais où j'en suis. Je créve de dépit.
Ecrire de la sorte ! ah le maudit esprit !
Allons la retrouver. Disons-lui que Clitandre
Prend en homme sensé le parti qu'il doit prendre,
Qu'il ne la verra plus. Puisse cette action
Pour Clitandre, & pour nous la mettre à la raison.

*Fin du second Acte.*

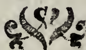


# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

DORANTE.

L'Interêt de Clitandre en ces lieux me raméne,
Je voudrois le ſervir ; je prend part à ſa peine.
Juſtine m'a mandé qu'elle vouloit me voir.
Quel incident a-t'elle à me faire ſçavoir ?
Je ne préſume pas qu'Orphiſe plus traitable
Aux vœux de mon ami puiſſe être favorable ;
Elle l'aime pourtant, je n'en ſçaurois douter.
Quel que ſoit l'aſcendant qui puiſſe l'emporter,
Son cœur ne ſe dément en aucunes manieres.
Comment concilier des choſes ſi contraires ?
Ces contrariétez & leur bizarre accord
Confondent ma raiſon. Je vois quelqu'un qui
ſort.



## SCENE II.

JUSTINE, DORANTE.

DORANTE.

A Quoi te ſuis-je utile ? & que veux-tu me dire ?

JUSTINE.

Je ſuffoque. Un moment, ſouffrez que je reſpire.
Ouf.

DORANTE.

Quel ſujet encor peut ainſi te troubler !

JUSTINE.

Je n'ai pas ſeulement la force de parler.

DORANTE.

Reprend tes ſens. Qui peut t'émouvoir de la ſorte ?

JUSTINE.

J'en ai certainement une raiſon très-forte.

DORANTE.

Quelle eſt-elle ? pour moi je puis te déclarer
Qu'à cent autres travers j'ai ſçû me préparer,
Et qu'Orphiſe ne peut ſurpaſſer mon attente.

JUSTINE.

Un démon, oüi, Monſieur, un démon la tourmente,
Elle vient de pouſſer ma patience à bout,
Je n'y puis plus tenir, & j'abandonne tout.

DORANTE.

Le cas n'eſt pas nouveau. Mais enfin que fait-elle?

JUSTINE.

Avant que je vous faſſe un récit très-fidele,
Sçachez que tout à l'heure un Laquais eſt parti,
Et que de ſon deſſein Clitandre eſt averti.
Elle quitte Paris.

DORANTE.

Celui-ci, je l'avoue.
Eſt, Juſtine, après tout un trait dont je la loue.
Elle devroit cacher dans un coin ignoré
Les travers d'un eſprit à tel point égaré.

JUSTINE.

Ne vous figurez pas au moins que la journée
Par ce qui s'eſt paſſé, puiſſe être terminée;
Madame y perdroit trop, & ſon eſprit fécond
Nous en prépare encor.

DORANTE.

Tu le crois.

JUSTINE.

J'en répond.

DORANTE.

J'admire inceſſamment avec quelle vîteſſe
Cent projets à la fois de differente eſpece
Lui paſſent par l'eſprit. Revenons au dernier.

JUSTINE.

Le motif qui l'éloigne eſt fort particulier.

DORANTE.

Elle te l'a donc dit?

JUSTINE.

Oüi. Pour fuir tout le monde.
Et vivre déformais dans une paix profonde
Elle choisit le Mayne, & partira demain.
Là, dit-elle, je veux la Houlette à la main
Conduisant mes Troupeaux dans les vertes prairies
Entretenir en paix mes douces réveries ;
Là je ferai revivre avec mes habitans
Du monde encor naissant les plaisirs innocens.
En suivant ce projet en mille biens fertile,
Loin du tumulte affreux & du bruit de la Ville
Je passerai des jours tranquiles, fortunez ;
Au soin de mon repos tous mes desirs bornez
N'auront plus à former ces souhaits inutiles
D'un ennuyeux loisir amusemens stériles.
Voilà ses propres mots sans y rien ajouter.

DORANTE.

Je la connois trop bien pour en pouvoir douter.

JUSTINE.

Ils m'ont paru si beaux & si pleins d'énergie
Que j'en ai sur le champ voulu tirer copie.
Lisez si vous voulez.

DORANTE.

Il n'en est pas besoin.

JUSTINE.

Peut-on être occupé d'un plus aimable soin.
Dans ce charmant pays, c'est moi qui l'accompagne,

Au lever du Soleil nous serons en campagne,
Et de-là j'entrevois dans ses projets divers
Que nous irons courir l'Egypte & ses deserts.
Suivant ce qu'elle dit, c'est un fort beau voyage.

DORANTE.

Elle peut, selon moi, faire encor davantage.
Pour pouvoir à mon gré la punir à son tour,
Elle mériteroit que l'on mit en plein jour
Ses inégalitez.

JUSTINE.

On auroit trop à faire,
Et pour l'honneur du sexe, il est bon de les taire.

DORANTE.

Je vais la voir, malgré ce qu'elle a dit de moi.
Mon amitié le veut, & d'ailleurs je le doi.
Si je puis détourner ce malheureux voyage
Clitandre en pourroit bien tirer quelque avantage.

JUSTINE.

Puissiez-vous réussir!

---

## SCENE III.

JUSTINE *seule.*

PAr ma foi je crains bien
Que tous ses beaux discours n'opérent moins que rien.

Quelle autre est plus étrange, ou quelle autre, à vrai dire,
A l'esprit travaillé d'un plus parfait délire.
Je puis trancher le mot. S'il falloit le prouver,
Les moyens me seroient faciles à trouver.

---

## SCENE IV.

### SCAPIN, JUSTINE.

SCAPIN.

VOuloir encor la voir ! Ah ! le foible courage !
Je n'en puis revenir, & de bon cœur j'enrage.

JUSTINE.

D'où te vient ce couroux ?

SCAPIN *sans voir Justine.*

Avoir si peu de cœur,
Et ne pas.... peu s'en faut que je n'entre en fureur,
Et que dans cet accès .... le feu qui me transporte....

JUSTINE.

Peut-on sçavoir qui peut t'animer de la sorte ?

SCAPIN.

Mon Maître, ta Maîtresse & toi peut-être aussi.

JUSTINE.

Quelle raison as-tu pour me traiter ainsi :
Dis-la, voyons un peu.

SCAPIN.

Quand je ſuis en colere

Je ſuis .... je ſuis ....

JUSTINE.

Hé bien ?

SCAPIN.

Non. Je ne puis m'en taire.

Clitandre a très-grand tort de revenir céans.

JUSTINE.

Compte qu'il pourra bien n'y pas venir long-tems.

Il prend à ma Maîtreſſe une autre fantaiſie.

Elle quitte Paris.

SCAPIN.

J'en ai l'ame ravie.

Fut-elle déja loin.

JUSTINE.

Mais ne prévois-tu pas

Qu'il eſt de mon devoir d'accompagner ſes pas.

SCAPIN.

Qu'entens-je ? ah, malheureux ! au nom de ma tendreſſe,

Si tu veux m'obliger, ne ſuis point ta Maîtreſſe.

Elle peut voyager ſi loin qu'il lui plaira.

Maudit ſoit le premier qui l'en empêchera.

Mais dois-je être puni de ſon extravagance.

Le malheureux Scapin privé de ta préſence ;

S'en va mourir d'ennui.

JUSTINE.

Tu m'attendris le cœur.

SCAPIN.

L'amour te pourroit-il parler en ma faveur ?

JUSTINE.

C'eſt lui qui me retient.

SCAPIN.

Dis-tu vrai.

JUSTINE.

Choſe ſûre.

Je ne partirai point, Scapin, je te le jure.

SCAPIN.

Ah ! me voilà content.

JUSTINE.

Que je te ſçai bon gré

D'un ſemblable conſeil.

SCAPIN.

Tu me l'as inſpiré.

Sans moi tu t'embarquois dans un fort ſot voyage.

Qu'Orphiſe déſormais ſoit plus folle ou plus ſage,

Qu'elle aille au bout du monde ou qu'elle reſte ici,

Du reſte maintenant je prend peu de ſouci.

Pourquoi s'embarraſſer des affaires des autres.

Laiſſons-les ſe débattre, & ne ſongeons qu'aux nôtres.

Nous n'avons toi ni moi rien à faire de mieux.

JUSTINE.

Restons. Nous l'entendrons, elle vient dans ces lieux.

---

## SCENE V.

ORPHISE, DORANTE, JUSTINE, SCAPIN.

DORANTE.

MAdame, à vos raisons je ne puis pas me rendre.
J'espere qu'à mon tour vous voudrez bien m'entendre.

ORPHISE.

Parlez. Je ne suis pas, Dorante, de ces gens
Qui veulent que chacun abonde dans leur sens.

DORANTE.

Permettez que mon cœur vous parle avec franchise.
A ne vous rien celer l'amitié m'autorise.
Vous voulez, dites-vous, abandonner Paris.

ORPHISE.

pouvez-vous condamner le dessein que j'ai pris.

DORANTE.

Très-fort. Je vous ai dit, Madame par avance
Que je vous parlerois sans nulle complaisance :
Ainsi n'esperez pas que je puisse approuver....

ORPHISE

Mais d'un tel projet, que pouvez-vous trouver.

DORANTE.

Tout m'y paroit, Madame, injuſte & témeraire.
Souffrez que la raiſon un moment vous éclaire.
Je laiſſe même à part Clitandre, dont les feux
Eprouvent chaque jour un ſort ſi rigoureux.
Mais, Madame, aujourd'hui quel motif vous entraîne,
Pourquoi quitter Paris pour habiter le Mayne?
Quels attraits ſi puiſſans vous font imaginer
Qu'au fond d'une Province il faut ſe confiner
Pour goûter des plaiſirs plus doux & plus tranquiles:
Où peuvent-ils trouver de plus heureux aziles
Que ce même Paris, oüi, ce même Paris
Ou, ſans exagerer, ils ſont tous réunis.

ORPHISE.

Dans votre préjugé, pour moi je vous admire.
Dorante, vous croyez qu'il ſuffit de le dire,
Et que c'eſt en un mot le jugement de tous.
Je connois ce Paris peut-être mieux que vous.
Dans toutes les maiſons on jouë ou l'on s'ennuie.
Les converſations qu'il faut que l'on eſſuie
Ne ſont que vains propos qui redoublent l'ennui.
Pour la façon d'aimer en uſage aujourd'hui,
Elle eſt fort ſinguliere.

DORANTE.

En quoi vous bleſſe-t'elle?

ORPHISE.

ORPHISE.

On peut sans se tromper, dire qu'elle est nouvelle;
Car les hommes .... Dorante, à ne vous rien celer,
Je les connois très-bien; mais je n'ose en parler.

DORANTE.

Vous pouvez sur ce point prendre toute licence.

ORPHISE.

Je veux bien mettre entre eux un peu de différence.
Je crois que de défauts quelques-uns sont exempts:
Mais ils sont la plupart indiscrets, inconstans,
Ils n'ont point pour le sexe en lui rendant hommage
Ces soins respectueux, ces égards, ce langage
Qui désarment les cœurs, qui séduisent les sens,
Et rendent de l'amour les charmes si puissans.

DORANTE.

Le cœur de votre Amant n'est point du tout semblable...

ORPHISE.

Je le sçais; & de plus je suis trop équitable
Pour ne pas avoüer qu'il répond en effet
Au-delà de mes vœux au choix que j'en ai fait.
Mais, Dorante, croyez que dans ma solitude,
Sans soin, sans embarras & sans inquiétude,
Je vais joüir en paix d'un loisir précieux;
Là nul fâcheux objet ne blessera mes yeux;

Là je n'entendrai point les plaintes ridicules
Que forment ſans raiſon des femmes trop crédules,
Là je ne verrai point des Amans indiſcrets
D'un trop facile objet publier les bienfaits.
Enfin dans ce Pays où j'ai deſſein de vivre,
Les ſolides plaiſirs ſont tous prêts à me ſuivre.

DORANTE.

Un faux raiſonnement vous trompe & vous ſéduit.
Vous ne prévoyez pas tout l'ennui qui les ſuit.
Ces plaiſirs ſi vantez, & dont tout l'avantage
N'eſt que d'un Ecrivain le ridicule ouvrage.
D'ailleurs ſi dans le monde on vit d'une façon
Qui ſoit ou ſinguliere ou bleſſe la raiſon,
Gardons de devenir des Cenſeurs trop ſéveres.
Il faut de l'indulgence & des mœurs moins auſtéres.
C'eſt voir tous les défauts avec trop de rigueur
Que vouloir ſans ſujet s'en forger un malheur.
De quoi vous plaignez-vous? Clitandre vous adore;
S'il pouvoit faire plus, il le feroit encore;
Daignez le rappeller; rendez-vous à nos vœux;
Demeurez avec nous, & couronnez ſes feux.

ORPHISE.

Dorante, pouvez-vous combattre mon envie.
Pourquoi vous oppoſer au repos de ma vie?

DORANTE.

Pour vous.

ORPHISE.

Pour moi ?

DORANTE.

Pour vous. Je vous ai déja dit
Qu'un ſemblable projet vous trompe & vous ſéduit.
On peut l'imaginer. Mais, Madame, à votre âge
Aux charmes de l'Amour on donne l'avantage,
On veut en vain contre eux garder ſa liberté,
Et ſa perte devient une néceſſité.
Je n'en veux pour témoin que la tendreſſe extrême
Dont pour Clitandre . . . .

ORPHISE.

Hé bien, il eſt vrai que je l'aime.
L'effort qu'en ſa faveur je me fais aujourd'hui
Va prouver hautement l'amour que j'ai pour lui.
Je ſuſpends mon départ. Lui-ſeul en eſt la cauſe,
Et s'il veut ſeconder ce que je me propoſe
Nous ſerons tous contens.



## SCENE VI.

CLITANDRE, ORPHISE, DORANTE, JUSTINE, SCAPIN.

CLITANDRE.

Pour la derniere fois
Vous me voyez, Madame, obéïr à vos Loix.

ORPHISE.

Mais vous n'y pensez pas.

CLITANDRE.

Pardonnez-moi j'y pense.
J'ai fait une assez longue & triste expérience
des tourmens où mon cœur s'expose en vous aimant,
Et j'attendois de vous un meilleur traitement.
Quoi ? lorsque vous lisez jusqu'au fond de mon ame,
Et que vous m'assurez de répondre à ma flâme,
Vous m'écrivez... Ah Ciel ! peut-on le concevoir,
Et que puis-je esperer après un trait si noir.
Aussi ne croyez pas que l'espoir me raméne,
Qu'il séduise mes sens & flatte encor ma peine.
Ne croyez pas qu'après les maux que j'ai soufferts
Je m'obstine, Madame, à rester dans vos fers,
Et que de cette humeur qui seule est mon supplice,
Je prétende fléchir la fatale injustice.
Vous êtes libre enfin. Maîtresse de vos vœux

Sans pitié, ſans remors, ſans égard pour mes feux,
Je ſçais que vous pouvez, malgré votre promeſſe,
D'un plus heureux Amant écouter la tendreſſe,
Pour comble de faveur lui donner votre foi,
Et l'enrichir d'un bien qui devoit être à moi :
Vous le pouvez ſans doute. Et toutefois, ingrate.
Vous ne joüirez pas de l'eſpoir qui vous flatte.
Quel que ſoit cet Amant, quel que ſoit ſon amour,
Ma perte vous ſera ſenſible plus d'ûn jour.
Oüi, oüi, le repentir vengera mon offenſe.
Et puiſque déſormais vous fuïez ma préſence,
Quand vous quittez Paris, en ceſſant de vous voir
La raiſon ſur mes ſens reprendra ſon pouvoir.

ORPHISE.

Clitandre, en vérité, ce diſcours n'eſt pas ſage.
Lors qu'en votre faveur je ſuſpends mon voyage
Je vous faits aſſez voir que vous êtes aimé.

CLITANDRE.

Et pourquoi mon bonheur n'eſt-il pas confirmé ?
Pourquoi ne pas répondre au beau feu qui m'anime.
Et ne pas nous unir par un nœud légitime?
Vous le vouliez tantôt. Qu'ai-je fait ? & pourquoi
Après tant de ſermens me manquez-vous de foi ?
Au nom de mon amour rendez-moi, belle Orphiſe,
Cette main ſi chérie & tant de fois promiſe ;
Ne la refuſez pas à mes ardens ſoupirs,

Et d'un cœur tout à vous rempliſſez les deſirs.

ORPHISE.

Que me demandez-vous ? quelle erreur eſt la vôtre ?
Eſt-il quelque deſtin plus heureux que le nôtre.
Certains de notre amour, joignons à ces beaux feux
Des plaiſirs plus conſtans, de plus ſolides nœuds,
Qu'en un mot l'amitié l'un à l'autre nous lie.
Ne nous ſéparons point, une parfaite amie
Vaut mille fois....

CLITANDRE.

Je ſçai quelle en eſt la valeur;
Et je ſuis peu ſenſible à cet excès d'honneur.
Ce dernier trait m'apprend ce que vous voulez faire ;
Et j'entrevoi le but que cache ce myſtère.
Je ne puis me flatter d'obtenir votre main.
Madame, c'eſt aſſez, je ſuivrai mon deſſein.
C'eſt peu que d'étouffer le feu qui me dévore.
Réſolu de vous fuïr, je ferai plus encore.
Oüi. Malgré cet amour dont vos yeux ſont témoins,
Je m'en vais de ce pas employer tous mes ſoins
A faire ſucceder au dépit qui m'entraîne.....

ORPHISE.

Achevez.

CLITANDRE.

Je pourrai paſſer juſqu'à la haine.

ORPHISE.

Vous voulez me haïr ?

CLITANDRE.

J'y ferai mon effort.
Avec ma volonté mon cœur n'eſt pas d'accord ;
Il fait plus ; il s'oppoſe aux efforts que je tente ;
Il me retrace encor une image charmante
Des attraits dont le Ciel ſe plût à vous orner,
Et par mille raiſons croit pouvoir m'entraîner :
Mais quoi qu'il puiſſe faire, & quoiqu'il en gémiſſe,
Son fol entêtement mérite ce ſupplice ;
Et ſi vers vous encor il portoit ſes deſirs,
S'il laiſſoit échapper encor quelques ſoupirs,
J'irois, pour expier ma honte & ma folie,
Paſſer dans un deſert le reſte de ma vie.

ORPHISE.

Ce tranſport indiſcret m'eſt trop injurieux.
Je vais donc vous forcer à me connoître mieux.
Vous voulez me haïr, & moi je veux vous plaire.

---

## SCENE DERNIERE.

ORPHISE, CLITANDRE, DORANTE, JUSTINE, SCAPIN, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

MAdame, on vous demande.

ORPHISE.

Et qui ?

UN LAQUAIS.

C'eſt le Notaire.

ORPHISE.

Venez ſigner, Clitandre.

CLITANDRE.

Ah, Madame!

ORPHISE.

Venez

Juſtifier un cœur qu'à tort vous condamnez.

*Ils ſortent.*

JUSTINE.

Te voilà bien ſurpris.

SCAPIN.

Oüi, c'eſt avec juſtice.

Je ne m'attendois pas à cet heureux caprice.

JUSTINE.

Reconnois ſon pouvoir, & ſçache qu'aujourd'hui

Les gens les plus ſenſez n'agiſſent que par lui.

FIN.

---

## APPROBATION.

J'Ay lû par l'Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit qui a pour titre *l'Amante Capricieuſe, Comedie* & j'ai crû que l'impreſſion en ſeroit agréable au Public. Fait à Paris ce 3. Mars 1727. DANCHET.

*NOUVEAU THEATRE ITALIEN.*

# LE TEMPLE DE LA VERITE.

*COMEDIE EN DEUX ACTES.*

*Précedée d'un Prologue.*

Par M. de ROMAGNESY, Comedien Italien Ordinaire du Roy.

*Représentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy le Mardi* 11. *Juin* 1726.




A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXII.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

*ON trouve dans la même Boutique les Piéces ſuivantes de* Mr. ROMAGNESI, *tant qu'il a composées ſeul, qu'en compagnie de* Mrs. DOMINIQUE & RICCOBONI.

ARLEQUIN HULLA, & La REVUE DES THEATRES.

ARCAGAMBIS.

LES AMUSEMENS A LA MODE.

DIVERSES PARODIES.

*Toutes ces Piéces ſe trouvent dans le Recueil du Nouveau Théatre Italien avec les Airs des Vaudevilles in* 12. 8. *Vol. & dans celui des Parodies, in* 12. 3. *Vol. qui ſe vendent l'un & l'autre chez le même Libraire.*



## ACTEURS DU PROLOGUE,

Un AUTEUR.
Un LIBRAIRE.
LE VICOMTE.
Un MARQUIS, Arlequin.
Un AMI de l'Auteur.

*La Scene est dans la Boutique d'un Libraire.*

---

*Acteurs du Premier Acte.*

ARLEQUIN.
DINDONNET, Cabaretier.
Un PHILOSOPHE Indien.
Un MENSONGE Gascon.
Un MENSONGE Normand.
Une ILLUSION.
TROUPE d'Illusions & de Mensonges, chantans & dansans.
LE SUISSE de la Verité.

*La Scene est dans un Bois.*

---

*Acteurs du Second Acte.*

LA VERITÉ.
ARLEQUIN.
LE SUISSE.
LE PROCUREUR.
ERASTE.
LUCINDE.
LA GAZETTE.
Un COMEDIEN Fr.
Un COMEDIEN Ital.
LE POETE.
Une COQUETTE.

*Le Theatre represente le Temple de la Verité.*



# PROLOGUE

## SCENE PREMIERE.

Un AUTEUR & Un LIBRAIRE.

LE LIBRAIRE



VOUS me demandez mon sentiment en ami sincere, je vous obéis; je trouve votre Piéce mauvaise.

L'AUTEUR.

Je vais vous la relire encore une fois.

LE LIBRAIRE.

Quartier, songez que ce seroit la troisiéme.

L'AUTEUR.

Pouvez-vous vous lasser de l'entendre?

LE LIBRAIRE.

Vous devriez vous lasser de la lire, &

profiter des avis que les gens ſenſez vous donnent ; quoi, vous honorez du nom de Piéce, une rapſodie de ſcenes épiſodiques qui forment deux eſpeces d'Actes, qui ne renferment ni conduite ni intrigue?

L'AUTEUR.

Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? Eſt-ce la premiere Piece de ce genre ? Et moi j'eſpere que le Public me tiendra compte de lui avoir épargné le froid embarras d'une intrigue embroüillée ; mon but n'eſt que de l'amuſer legerement ; j'avouë que mon ſujet eſt très ſimple, mais c'eſt ce qui en fait la beauté, & je le compare à ces aimables filles de quinze ans, qui ne mettent ni rouge ni mouches, & qui plaiſent par les agrémens de la ſeule nature.

LE LIBRAIRE.

Voilà une comparaiſon charmante, il ne s'agit que de ſçavoir ſi elle eſt juſte.

L'AUTEUR.

Vous me reprochez que ma Piéce eſt un tiſſu de Scenes épiſodiques, y a-t-il rien de ſi flatteur que la diverſité ?

LE LIBRAIRE.

La diverſité ne réjoüit que ſuperficiellement ; une bonne Comédie doit faire entrer ſon Spectateur dans une ſituation

qui l'interreſſe, & le conduire par les regles de l'art à un denouëment....

L'AUTEUR.

Point de leçons : parbleu cela ſeroit plaiſant, un Libraire donner des avis à un Auteur : allez, allez Meſieurs, mêlez vous d'imprimer correctement nos Ouvrages, c'eſt tout ce que vous pouvez faire.

LE LIBRAIRE.

Vous vous fâchez ? cela ne m'empêchera pas de vous dire que votre titre promet beaucoup, & qu'il fait attendre des traits que je n'ai point remarqué dans la Piece.

L'AUTEUR.

Bon ! on ſçâit que le Théatre Italien n'eſt ſuſceptible que de plaiſanterie ; on n'y vient point pour s'occuper l'eſprit, mais pour le délaſſer ſeulement.

LE LIBRAIRE.

Oüi, mais il y a des eſprits qui ne ſe délaſſent qu'avec des choſes réellement bonnes ; & vous devez ſçavoir qu'il s'eſt trouvé des Auteurs qui ont fait rire le Public très-ſerieuſement.

L'AUTEUR.

Ils ont gâté le métier ; de quoi ſe ſontils aviſez ? mais je rajuſterai tout cela par

un petit Prologue, où j'avertirai le Parterre qu'il ne doit pas s'attendre à trouver du bon dans ma piéce.

LE LIBRAIRE.

Il vous répondra, pourquoi nous la donnes-tu?

L'AUTEUR.

Cela eſt vrai, mais à quoi ſervent donc les Prologues?

LE LIBRAIRE.

A pas grand-choſe: le Public ne veut être prevenu ni ſur le bon ni ſur le mauvais d'une piéce, & ſans qu'on l'en avertiſſe, il s'en apperçoit à merveilles.

L'AUTEUR.

Eh bien, je lui ferai faire un compliment qui m'attirera ſa bienveillance.

LE LIBRAIRE.

Un compliment! je ne vous le conſeille pas; l'uſage n'en eſt établi que pour les Tragedies: il n'eſt pas même fort ancien.

L'AUTEUR.

Ah! voici le Vicomte & le Marquis, faites-nous donner des ſieges.

LE LIBRAIRE.

Comment, vous leur allez lire votre Piece?

L'AUTEUR.

Oui vraiment.

LE LIBRAIRE.

Quelle fureur ! il ne fait autre métier.

---

## SCENE II.

### LE VICOMTE, ARLEQUIN *en Marquis*, L'AUTEUR.

LE VICOMTE.

AH! parbleu mon cher Platinet, vous devez nous avoir bien de l'obligation : nous avons quitté le Marquis & moi une table, où le vin de Champagne abondoit, ruiſſeloit ; & le tout pour entendre la lecture de votre Comedie, qu'on m'a dit être la choſe du monde la plus originale.

L'AUTEUR.

On ma fait bien de l'honneur.

LE VICOMTE.

Qu'avez-vous, notre ami Platinet ? vous paroiſſez conſterné : ſeroit-ce parce que le moment fatal approche ? quand nous donne-t-on votre Piece ?

L'AUTEUR.

Dans huit jours. Monſieur, je vais vous la lire.

ARLEQUIN *d'un ton impoſant.*

Eſt-elle bien riſible ?

L'AUTEUR.

Je ris comme un fou toutes les fois que je la lis.

ARLEQUIN.

Elle doit être fort plaiſante : en combien d'Actes eſt-elle, en trois, en cinq, en ſept ?

L'AUTEUR.

En ſept, Monſieur ? on n'a jamais vû cela : elle eſt en deux Actes.

LE VICOMTE.

En deux Actes ? je n'ai jamais entendu parler de Pieces en deux Actes.

L'AUTEUR.

La mienne eſt d'un genre nouveau.

ARLEQUIN.

Y a-t-il des Divertiſſemens ?

L'AUTEUR.

Il y en a trois.

ARLEQUIN.

Trois Divertiſſemens en deux Actes! mais voila une Piece très-divertiſſante. Eſt-ce une Tragedie ?

L'AUTEUR.

Non, Monsieur, c'est une Piece Italienne.

ARLEQUIN.

De qui est elle ?

L'AUTEUR *impatient.*

De moi, Monsieur.

ARLEQUIN.

Arlequin y joue-t-il ?

L'AUTEUR.

Oui, Monsieur.

ARLEQUIN.

Silvia y paroît-elle ?

L'AUTEUR.

Je n'ai eu garde de l'oublier.

ARLEQUIN.

Et vous fin; y a-t-elle un joli rôle ?

LE VICOMTE.

Parbleu, mon cher Marquis, tes questions ne finissent point, écoutons paisiblement la lecture.

L'AUTEUR.

Que je vous suis obligé ! il m'auroit tenu jusqu'à demain, je vais vous lire...

LE VICOMTE.

Marquis, voila ce qui s'appelle un Auteur courageux : il y en auroit d'autres qui ne se nommeroient qu'après la réussite de leurs Pieces, mais celui-ci

paye de sa personne & s'expose en bute aux traits caustiques de Messieurs les Auteurs ses confreres.

L'AUTEUR.

Oh, je n'ai rien à craindre de ce côté-là, tous les Auteurs sont de mes amis.

LE VICOMTE *à part.*

Tant pis pour lui, ses pieces ne valent donc pas le diable.

L'AUTEUR.

Et quand cela ne seroit pas, j'en appellerois au jugement du Public qui ne peut gueres se tromper.

ARLEQUIN *se fâchant.*

Qui ne peut gueres se tromper ! je ne suis pas de votre avis moi, & je soutiens qu'une demie douzaine d'Auteurs ou beaux esprits répandus dans un Parterre, doivent y décider souverainement, & avoir autour d'eux un cercle subalterne qui les admire & confirme leur Sentence par écho.

L'AUTEUR.

Ah ! Monsieur, que dites-vous-là ? vous prétendez lier les mains au Parterre, détruire ses privileges, anéantir ses droits, & le laisser mener par des gens qui ne sont ordinairement conduits que par leur caprice, ou par des

raisons particulieres ? Eh fi, Monsieur, laissez à une multitude éclairée un pouvoir établi par l'usage & la raison ; le Parterre ne doit avoir que son bon goût pour guide, ses Arrêts doivent partir d'un jugement unanime ; jugement auquel l'Acteur & l'Auteur doivent être assujettis : pour moi je n'appellerai jamais de ses décisions, & je voudrois, pour ainsi dire, qu'il sifflât ma piece, pour avoir le plaisir de la corriger par ses avis, & de la redonner dans quelque temps plus belle, plus brillante, & plus suivie.

LE VICOMTE.

Qu'il sifflât votre Piece ! c'est un plaisir que vous pourriez bien avoir, au moins, mon cher.

L'AUTEUR.

Tant mieux, Monsieur, tant mieux : je regarde le sifflet comme un vent salutaire qui peut conduire au port lorsqu'on en sçait profiter ; combien voyons-nous de Pieces ensevelies dans un profond oubli, & qui ne reverront jamais le jour, parce qu'elles n'ont pas seulement eû le bonheur d'être sifflées ?

ARLEQUIN.

Parbleu je vous promets de faire

paſſer la vôtre à la poſterité, & je vous réponds d'une ſimphonie qui pourroit au beſoin ſervir à un Opera nouveau.

L'AUTEUR.

Vous badinez, Monſieur, & j'ai trop bonne opinion de votre jugement, pour croire qu'il me ſoit contraire.

ARLEQUIN.

Vous êtes trop modeſte.

LE VICOMTE.

Oh ! pour cela Marquis, je te prie de faire réuſſir la Piece de Monſieur Platinet : il a un reſpect pour le Public qui fait que l'on s'intereſſe, on ne peut pas plus, en faveur de ſon Ouvrage.

ARLEQUIN.

Je lui promets à ta conſideration de faire mon poſſible ; mais ſi le Parterre le ſiffle, au bout du compte ?

L'AUTEUR.

Il aura tort, Monſieur.

ARLEQUIN.

Comment tort ? le Parterre avoir tort ! qu'eſt devenu votre reſpect pour lui ?

L'AUTEUR.

Fiction poëtique, Monſieur, fiction poëtique que l'on peut hazarder quand on eſt ſûr de ſon fait ; je ſçais dans le

fond que ma Piece n'eſt pas ſifflable, c'eſt à quoi j'ai mis bon ordre : je vais vous en faire lecture ; prêtez-moi je vous prie une attention entiere, la moindre choſe, une mouche qui vole, vous fait perdre le fil & l'interêt d'une piece. Le Temple de la Verité (*Arlequin éternuë*) Le... Eh ! Monſieur, il y a une heure que vous pouviez éternuer ; Acteurs de la Comedie, Arlequin, Dindonnet Cabaretier.

ARLEQUIN *bâillant.*

Ah ! un Cabaretier : Cette Piece n'eſt pas ſi mauvaiſe.

L'AUTEUR.

Un Philoſophe Indien .... Vous dormez, Monſieur?

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi dormir, Monſieur, vous m'avertirez des endroits où il faudra rire.

---

## SCENE DERNIERE.

Un AMI de l'Auteur, LE VICOMTE, ARLEQUIN, L'AUTEUR.

L'AMI.

AH ! mon ami, à quoi vous amuſez vous ? votre piece ne doit être jouée que dans huit jours, n'eſt-ce pas ?

L'AUTEUR.

Eh bien ?

L'AMI.

Eh bien; elle va être jouée tout à l'heure.

L'AUTEUR.

Cela n'eſt pas poſſible !

L'AMI.

Je viens d'entendre l'annonce.

L'AUTEUR.

Mais comment ! ſans m'avertir ?

L'AMI.

Les Comediens craignoient une cabale, & pour la prevenir, ils n'ont point affiché la piece.

L'AUTEUR.

Ah ! malheureux que je ſuis : j'avois ſollicité tout Paris qui ſeroit venu à la premiere repreſentation, & j'étois du moins ſûr d'une bonne recette ; que vais-je devenir ! je n'aurai pas un ami.

ARLEQUIN.

Ce pauvre diable me fait pitié : venez mon cher, je vais raſſembler les miens & vous aider de mon credit pour faire réuſſir votre piece.

L'AUTEUR.

Que je vous aurai d'obligation !

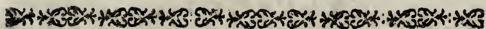
ARLEQUIN.

Pourvû qu'elle ſoit bonne, au moins.

*Fin du Prologue.*



# LE TEMPLE DE LA VERITÉ.



## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, DINDONNET.

DINDONNET.



ALLONS, sortez de chez moi, tout à l'heure : parbleu celui-ci n'est pas mauvais ! venir chez les gens manger leur marchandise & n'avoir pas de quoi la payer.

ARLEQUIN.

De grace.

DINDONNET.

Sortez de chez moi, vous dis-je : n'avoir point d'argent !

ARLEQUIN.

Ah ! cœur de Tigre · Monsieur Dindonnet, Monsieur Dindonnet, vous êtes plus dur qu'un Oiseau de proye ; quoi ! parce que je n'ai point d'argent il ne faut pas que je mange ?

DINDONNET.

Il y a maniere de manger.

ARLEQUIN.

N'ai-je pas mangé dans toutes les regles ?

DINDONNET.

Que trop, de par tous les Diables : vous deviez m'avertir de votre indigence, j'aurois pû vous aider, sans vous donner ce que j'avois de meilleur, comme vous me l'avez demandé.

ARLEQUIN.

Voilà comme je suis fait : quand je suis en voyage, rien ne me coûte.

DINDONNET.

Vous raillez encore, je pense ? si votre habit en valoit la peine, je vous ferois bien voir . . . .

ARLEQUIN.

Alte là, s'il vous plaît : parlons d'autres choses ; donnez moi mon compte.

DINDONNET.

A quoi servira-t-il ? vous ne le payerez pas.

ARLEQUIN.

N'importe, apportez toujours bouteille pour compter.

DINDONNET.

Oh! je n'y serai plus attrappé, & je ferai payer tout le monde d'avance.

ARLEQUIN.

Ce sera bien fait, vive les gens prévoyans.

DINDONNET.

Si je l'avois été à ton égard, il ne m'en auroit pas coûté ...

ARLEQUIN.

Allez, allez, Monsieur Dindonnet, cette avanture-ci vous fera prendre des mesures qui vous vaudront cent pistolles de rente; en conscience cela merite bouteille pour le droit d'avis.

DINDONNET.

Va-t'en au diable.

---

## SCENE II.

ARLEQUIN *seul.*

VOilà comme les bons avis sont récompensez. Helas! pauvre Arle-

quin, quelle eſt ta deſtinée ! tu vas manquer de tout puiſque tu manques d'argent ; que le diable emporte celui qui l'a mis à la mode ſans en faire une égale diſtribution ; j'ai bien à faire moi, de voir mettre un prix mercenaire à des choſes que la nature liberale produit également pour tout le monde : il faut de l'argent pour manger ! le ſeul appetit ne devroit-il pas ſuffire ? mais je me plains à des arbres qui ſont auſſi ſourds & auſſi durs que des hommes : encore ſi cette forêt produiſoit des fruits, ne m'en refuſeroit-elle pas. Quelle meſure prendre? pauvre Arlequin !

L'ECHO.

Arlequin.

ARLEQUIN.

Plaît-il ? on m'appelle, je crois : que demandez-vous ?

L'ECHO.

Vous.

ARLEQUIN.

On me demande, je ne croyois pas être connu dans ce bois.

L'ECHO.

Bois.

ARLEQUIN.

Oui, que je boive ; Monſieur Dindon-

net, si l'on ne paye, ne donne point à boire.

L'ECHO.

A boire.

ARLEQUIN.

A boire ! on fait quelque festin aux environs : ne buvez pas tout, Messieurs, gardez-m'en pour boire à votre santé.

L'ECHO.

A votre santé.

ARLEQUIN.

A ma santé ! je vous suis bien obligé, Messieurs ; voilà des gens fort honnêtes, mais que vois-je, *aïuto* !

---

## SCENE III.

Un PHILOSOPHE, ARLEQUIN.

LE PHILOSOPHE.

QUel est ton dessein ? Crois-tu fatiguer impunément une Nimphe qui ne répond qu'à regret à ta voix importune ?

ARLEQUIN.

Monsieur, je vous demande pardon, je ne croyois pas avoir affaire à une Nimphe; mais comme elle m'a appellé, je lui ai répondu.

LE PHILOSOPHE.

La Nimphe Echo t'avoir appellé ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur.

LE PHILOSOPHE.

Tu te trompes, elle observe un silence perpetuel & n'ouvriroit jamais la bouche, si la voix des hommes ne la reveilloit dans son antre.

ARLEQUIN.

Je vous assûre, Monsieur, qu'elle ne dormoit point, elle étoit même à table, & vient de boire à ma santé.

LE PHILOSOPHE.

La Nimphe Echo ?

ARLEQUIN.

Oui, la Nimphe Echo, est d'un écot là haut, elle boit comme un trou, & comme Nimphe de l'Ecot elle m'a apparemment appellé pour payer le mien.

LE PHILOSOPHE.

Ta simplicité me réjouit : va-t'en, & garde-toi bien de lui parler davantage.

ARLEQUIN.

Diable ! vous prenez grand interêt à cette Nimphe-là.

LE PHILOSOPHE.

Oui, je loge dans sa grotte ; retire toi, & laisse en repos le Philosophe Zintica.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous êtes Philoſophe ?

LE PHILOSOPHE.

Ne le vois-tu pas à mon air-grave ?

ARLEQUIN.

Ah ! Monſieur le Philoſophe, vous qui devez être ſi ſçavant, enſeignez moi je vous prie, le moyen de vivre ſans argent.

LE PHILOSOPHE.

Il n'y a rien de ſi aiſé.

ARLEQUIN.

Moi je ne trouve rien de ſi difficile. Comment faites-vous donc ?

LE PHILOSOPHE.

Tu n'as qu'à faire comme j'ai fait ; t'appliquer aux ſciences ocultes, tu auras le pouvoir de commander aux genies aëriens, terreſtres, aquatiques ; tu poſſederas même la pierre philoſophale.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous avez la pierre philoſophale ?

LE PHILOSOPHE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Vous faites donc bonne chere ?

LE PHILOSOPHE.

Je vis plus frugalement qu'un autre ;

la ſcience ſuprême que je poſſede m'apprend à mépriſer tout ce que les hommes recherchent avec les plus d'ardeur.

ARLEQUIN.

Je ne veux point de votre pierre philoſophale; ſi les ſeuls deſirs font trouver la vie heureuſe : j'aime encore mieux ſouhaiter continuellement & ne rien avoir, que de poſſeder tout & ne me ſervir de rien; donnez-moi un autre ſecret.

LE PHILOSOPHE.

J'en ſçais un autre.

ARLEQUIN.

Quel eſt-il ?

LE PHILOSOPHE.

C'eſt de trouver la verité.

ARLEQUIN.

La verité! Et où eſt-elle ?

LE PHILOSOPHE.

Voilà la difficulté. On lui donne ſi peu d'azile, à la ville & aux champs, quelle eſt obligée d'habiter des deſerts, où le menſonge ne lui puiſſe faire d'injure : car tu ſçais que c'eſt ſon ennemi mortel.

ARLEQUIN.

Et ſi je la trouve, à quoi me ſervira-t-elle ?

LE

LE PHILOSOPHE.

Elle te donnera les moyens de faire ta fortune, en t'employant dans les choſes où tu peux réüſſir ; regarde-moi un peu; oui, tu es né ſous une conſtellation qui ſimpatiſe avec elle, & c'eſt peut-être à toi ſeul que cette trouvaille eſt reſervée, tu touches même au moment fortuné de la découvrir : ah ! que tu as un heureux aſcendant ſur cette Déeſſe.

ARLEQUIN.

J'aimerois bien mieux l'avoir ſur les Cabaretiers.

LE PHILOSOPHE.

Tais-toi inſenſé, joüis de ton bonheur; tu es guidé par une étoile favorable, que les obſtacles ne te rebutent point; la ſageſſe & la conſtance ſçavent tout ſurmonter. Les Illuſions & les Menſonges ſe préſenteront ſans doute à toi, ne t'y arrête pas ; ce ſont eux qui bouchent la venuë du Temple de la Verité, & ſi tu perces leurs nuages, eſpere tout de ton entrepriſe. Le Philoſophe Zintica t'augure une bonne fortune.



## SCENE IV.

ARLEQUIN *seul.*

JE vous rends graces Mr. le Philosophe ; il ne s'agit donc plus que de chercher : ah ah ! Je vois dans l'éloignement un endroit escarpé qui paroît inaccessible ; voyons si la Verité n'y seroit pas cachée : mais voici un homme, ce n'est pas la Verité.

## SCENE V.

Un NORMAND, ARLEQUIN.

LE NORMAND *à part.*

LA Verité ! tu n'y es pas encore, *à Arlequin.* Vous me paroissez avoir du tintoin.

ARLEQUIN.

Je ne sçai ce que c'est que du tintoin ; mais je cherche quelque chose que je voudrois bien trouver.

LE NORMAND.

C'est aparamment quelques Procès

qui vous donne martel en tête.

ARLEQUIN.

Point du tout, je n'ai point de Procès, Monsieur, je cherche la Verité.

LE NORMAND.

La Verité? & comment voulez-vous la trouver si vous ne plaidez?

ARLEQUIN.

Ah, ah, ceci est nouveau: vous verrez qu'il faudra que je fasse venir la Verité à l'Audience....

LE NORMAND.

Sans doute, & puisque c'est elle que vous cherchez, je me fais fort de vous la faire trouver, n'en fut-il point; car, Dieu me damne, nous sçavons l'interpeller.

ARLEQUIN.

L'interpeller! Voilà un mot qui la feroit fuir au bout du monde.

LE NORMAND.

Quand elle fuiroit, je n'en aurois pas grand souci, je lui aurois bientôt fait signifier un avenir.

ARLEQUIN.

A la Verité?

LE NORMAND.

Vére.

ARLEQUIN.

Comment feriez-vous?

LE NORMAND.

Donnes-au Gueble, ce ne feroit pas la premiere fois que je l'aurois fait comparoître maugré elle ; & j'ai dans ma manche une bonne douzaine de mes Pays qui la témoignent dans le tems qu'elle y pense le moins.

ARLEQUIN.

Mais est-elle présente à ces témoignages ?

LE NORMAND.

Il y a apparence : il faut bien qu'elle y soit, puisque nos Juges ne prononcent ni Arrêts, ni Sentences, qu'en vertu des belles & bonnes dépositions que leur font d'honnêtes témoins qui leur exposent le fait.

ARLEQUIN.

Ah, puisque la Justice de votre Pays ajoute foi à ces Messieurs de vos amis, je dois m'en rapporter à vous, je vous prie Monsieur, de m'enseigner où demeure cette Deesse.

LE NORMAND.

Il faut d'abord lui donner une assignation.

ARLEQUIN.

A la verité ?

LE NORMAND.

Si elle ne comparoît pas, vous obtiendrez contre elle, après les délais, une bonne Sentence par deffaut.

ARLEQUIN.

Cela fera t'il venir la Verité ?

LE NORMAND.

Vous la lui ferez ſignifier ; & ſi elle n'y répond pas, vous obtiendrez un par-corps que l'Huiſſier lui ſoufflera.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ſouffler ?

LE NORMAND.

C'eſt qu'elle pourroit ſe pourvoir d'un Arrêt de défenſe, cela allongeroit la procedure ; elle vous promeneroit de chambre en chambre & vous ne la trouveriez jamais.

ARLEQUIN.

La Juſtice a donc bien des appartemens, puiſqu'on s'y perd.

LE NORMAND.

Vére, il faut bien que chaque Juge ait ſon lieu.

ARLEQUIN.

Comment ! eſt-ce qu'il faut plus d'un Juge pour une affaire ?

LE NORMAND.

Sans doute, n'eſt-on pas bien aiſe d'a-

voir la voye d'appel quand on eſt mal jugé ?

ARLEQUIN.

Peut-on être mal jugé ? Je n'aurois jamais crû cela !

LE NORMAND.

Cela arrive pourtant maintes fois.

ARLEQUIN.

Monſieur n'eſt-il pas Normand ?

LE NORMAND.

Vous le dit-en.

ARLEQUIN.

Je ſuis un fort joli garçon ! je m'adreſſe à merveilles pour trouver la Verité.

LE NORMAND.

Pourſuivez votre affaire, & baillez moi une centaine d'écus, dont je vous ferai quittance, & je vous fournirai de Procureurs, d'Avocats, d'Huiſſiers, de Greffiers, de Rapporteurs, &c.

ARLEQUIN *le frappant.*

Tiens portes cela à ton greffe & va-t'en à tous les diables. Procureurs, Avocats, Huiſſiers, Greffiers ! il m'enſeignoit là une jolie route.



## SCENE VI.

Un MENSONGE Gascon, ARLEQUIN.

LE GASCON.

L'Ami, vous me parroissez embarrassé, peút-on vous rendre quelque service?

ARLEQUIN.

C'est un Gascon : me voilà tombé de fievre en chaud-mal.

LE GASCON.

Et donc, peut-on sçavoir ce que vous cherchez ?

ARLEQUIN.

Je ne crois pas que vous puissiez me l'enseigner, Monsieur, je cherche la Verité.

LE GASCON.

Sandis, si je vous l'enseignerai! quel autre en sçait mieux le chemin ? j'en fais mes galleries; & vous ne pouvez arriver sur ses terres sans passer sur les miennes.

ARLEQUIN.

Est-ce la Garonne qui conduit dans son Pays ?

LE GASCON.

Sans doute, & ce fleuve charmant roule parmi ſes eaux fécondes, autant de veritez, que de lettres de change.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas de peine à le croire.

LE GASCON.

Et je puis dire que ma maiſon eſt l'entrepôt, le receptacle des unes & des autres.

ARLEQUIN.

J'entends; c'eſt le magazin où Meſſieurs vos compatriotes s'en fourniſſent.

LE GASCON.

Réellement.

ARLEQUIN.

Revenons à ce que je cherche.

LE GASCON.

Tenez mon ami, ſuivez cette route, elle vous conduira à une ſource d'eau minerale qu'un fameux Empirique diſtribue indifferemment pour toutes ſortes de maladies.

ARLEQUIN.

LA Verité eſt dans cette eau?

LE GASCON.

Attendez, vous lui demanderez le chemin qui conduit chez cette Déeſſe, il vous montrera un Obſervatoire qui

eſt au ſommet d'une montagne.

ARLEQUIN.

Faut-il y monter ?

LE GASCON.

Ouy, & parler à l'homme que vous y trouverez, c'eſt un ſçavant Aſtronome.

ARLEQUIN.

Ah ! un faiſeur d'Almanachs ?

LE GASCON.

Vous lui direz ce que vous cherchez il vous donnera des lunettes d'approches qui feroient diſtinguer un lapin dans le monde de la Lune.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux le voir tout rôti dans ce pays-ci, car j'ai grand faim.

LE GASCON.

Ces lunettes vous ſerviront à découvrir la Verité de loin.

ARLEQUIN,

Mais, Monſieur, je cherche à la voir de près.

LE GASCON.

Et donc, attendez s'il vous plaît : l'Aſtronome vous conduira par de juſtes ſupputations à une maiſon où vous trouverez deux perſonnes aſſiſes à une table.

ARLEQUIN.

Ils dîneront ſans doute à cette table ?

LE GASCON.

Non, vous y trouverez l'un avec un Microſcope à la main, & l'autre avec un Cilindre.

ARLEQUIN.

Miſericorde ! un Microſcope, un Cilindre ? ils m'aſſommeront avec cela.

LE GASCON.

Eh non ; que vous êtes ſimple ! ces deux perſonnes ſont, un Hiſtorien & un Genealogiſte.

ARLEQUIN.

Eh bien !

LE GASCON.

L'Hiſtorien a le Microſcope & le Genealogiſte le Cilindre.

ARLEQUIN.

Et pourquoi tout cela ?

LE GASCON.

C'eſt qu'ils attendent une penſion d'un grand Seigneur, & travaillent enſemble ; le premier à mettre les actions glorieuſes de ce Seigneur au grand jour ; l'autre à prouver la netteté de ſa race ; vous devez ſçavoir que le Microſcope groſſir les objets, & que le Cilindre donne une forme aux choſes qui ſemblent n'en point avoir.

ARLEQUIN.

Et qu'ont-ils affaire de ces instrumens-là ;

LE GASCON.

L'Historien travaille pour les siécles futurs, qui ne verront les choses que de loin ; & le Généalogiste rapelle des traits que l'antiquité a presque effacez.

ARLEQUIN.

*Ohimé*! voilà un drole qui me devient suspect avec toutes ses drogues.

LE GASCON.

Ces Messieurs vous feront voir de loin un Pálais magnifique, dont le Maître vous recevera avec des politesses infinies.

ARLEQUIN.

Oh pour le coup, c'est-là que je dîne. Mais ce Monsieur me connoît-il ¿

LE GASCON.

Non ; mais comme c'est un ancien Courtisan, vous en recevrez mille offres de services ; il vous fera voir lui-même la Verité, & vous conduira chez elle par un souterrain qui va de sa maison à celle de cette Déesse ; vous n'aurez qu'un escalier dérobé à descendre,.

ARLEQUIN.

La Verité voisine d'un ancien Cour-

tisan ! Attens, attens, je vais t'apprendre à me faire chercher midi à quatorze heures. C'eſt ſans doute un menſonge ; lui & le Normand ſont un duo parfait. Le Philoſophe m'avoit bien dit, qu'avant de trouver la Verité, j'aurois bien des obſtacles à ſurmonter. Mais voici une Dame. Peſte, elle eſt bien faite ! voyons ſi ce n'eſt point ce que je cherche.

---

## SCENE VII.

### UNE ILLUSION, ARLEQUIN.

L'ILLUSION *à part.*

VOilà un homme qui cherche la Verité, tâchons de l'en détourner : faiſons notre charge d'Illuſion.

ARLEQUIN.

Ah, ah, elle eſt bien ſemillante ; il faut pourtant l'aborder, & la fixer par un compliment bien trouſſé. Madame, je ne crois pas me tromper en vous prenant pour une Déeſſe : oüi, vos appas ſont trop perſuaſifs pour que vous ne ſoyez par la Verité que je cherche.

L'ILLUSION.

La Verité! de quoi me parles-tu ? a

t-elle jamais exifté ? Tout eft fantôme dans ce monde.

ARLEQUIN.

Fantôme!

L'ILLUSION.

Oüi, te dis-je ; fantôme que l'imagination humaine habille de differentes couleurs, & qu'elle envifage grands ou petits felon la portée de fa vuë.

ARLEQUIN.

Ah! voici un fiftême nouveau. Madame, je n'aurois recours qu'à vous-même pour retorquer votre argument : car il eft fûr que vous êtes la plus charmante perfonne.....

L'ILLUSION.

Oui, perfonne, perfonne : je ne fuis rien, mon ami, ni toi non plus.

ARLEQUIN.

Comment donc! nous ne fommes rien?

L'ILLUSION.

Non affurément.

ARLEQUIN.

Je fuis pourtant quelque chofe : vous vous mocquez, Madame, & quoique je n'aye pas beaucoup d'efprit, il me femble que j'en aurois affez pour vous détromper. *à part*. Oh! qu'elle eft jolie!

L'ILLUSION.

Me détromper ! vous auriez bien de la peine

ARLEQUIN *à part*.

C'est apparamment quelque petite incredule qui n'a pas trouvé de gens assez charitables pour la convaincre ; si je pouvois avoir ce bonheur là !

L'ILLUSION.

Ajoutez-vous foi aux songes.

ARLEQUIN.

Aux songes ;

L'ILLUSION.

Quand vous faites quelque rêve agréable ou fâcheux , croyez-vous en vous réveillant avoir fait effectivement ce que vous avez rêvé.

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela non.

L'ILLUSION.

Et pourquoi.....

ARLEQUIN.

Parce que ce n'est qu'un songe.

L'ILLUSION.

Eh bien, mon cher, vous dormez le jour comme la nuit ; mais d'une autre espece de sommeil, qui n'est pas moins illusoire que la premiere.

ARLEQUIN.

Comment ! nous dormons donc

l'heure qu'il eſt ?

L'ILLUSION.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Voulez-vous que nous faſſions enſemble un petit ſonge agréable ?

L'ILLUSION.

Vous n'en ſeriez pas le maître, mon ami : il ne dépend pas de nous de choiſir nos ſonges ; c'eſt un certain je ne ſçai quoi qui les offre à notre imagination ; diantre ! ſi nous en étions les arbitres, nous aurions trop de plaiſir à dormir.

ARLEQUIN.

Mais, quand vous reveillons-nous donc ?

L'ILLUSION.

Oh ! vous me demandez trop, & d'ailleurs je ne ſuis pas fort ſedentaire de mon naturel, il faut que je me donne du mouvement ; adieu mon cher, nous venons de rêver morale, nous aurons peut-être plus de bonheur une autrefois.

ARLEQUIN.

Ah ! mignone, je vais me deſeſperer ſi vous me quittez.

L'ILLUSION.

Ne vous y fiez pas au moins, je vous tromperai, vous me prenez peut-être pour une fille?

ARLEQUIN.

Fille, femme ou veuve, c'est à peu près la même chose.

L'ILLUSION.

Je ne suis rien de tout cela, & je vous tromperai, vous dis-je.

ARLEQUIN.

Il faut bien que vous soyez de l'une de ces trois especes, puisque vous me menacez de me tromper; Eh! de grace, mon aimable poulette, finissez ce badinage, & m'aimez un peu : soyez contente de votre résistance, elle a conduit mon amour au point où vous devez le souhaiter.

L'ILLUSION *à part.*

Je suis pourtant fâchée de n'être qu'une illusion. (*haut*) mais en verité vous n'y pensez pas, dire à un homme qu'on l'aime?

ARLEQUIN.

Et bien ne me le dites pas, faites-le moi voir

L'ILLUSION.

L'honneur, la bienséance.

ARLEQUIN.

Bon, bon, tout ceci n'est qu'un rêve.

L'ILLUSION.

Vous le voulez donc? ah! je crains bien

bien d'être d'intelligence avec vous contre moi-même.

ARLEQUIN.

*O che gusto !*

L'ILLUSION *lui mettant la main sous le menton.*

Oüi je vous adore.

ARLEQUIN.

Petit tendron, petit bouchon, petit ..... (*l'Illusion disparoit*) Comment donc! qu'est-elle devenuë ? ah ! la coquine, je croyois qu'elle railloit ; c'est ma foi une Illusion, je suis une grande duppe : mais après tout j'aime mieux être attrapé de cette façon-là que d'une autre : il faut prendre un parti & ne plus écouter personne.

*Arlequin veut sortir : des Mensonges & des l'Ilusions l'en empêchent en dansant devant lui, & se le renvoyant l'un a l'autre, le menent sur le bord du Theâtre.*

---

## SCENE VIII.

*Marche de Mensonges & d'Illusions qui arrêtent Arlequin.*

UN MENSONGE *à Arlequin.*

FUis à jamais la verité,
Cheris ton ignorance extrême,
D'une trop dangereuse emblême

Ne perces point l'obſcurité ;
L'homme jouit de la felicité
Quand il peut ſe tromper lui-même.

*Entrée de Menſonges & d'Illuſions.*

VAUDEVILLE.

Un Mensonge.

Faut-il dans le tems où nous ſommes
Faire autrement que tous les hommes?
Et bon, bon, bon,
Je t'en répond ;
Nous piquerons-nous de juſtice,
Pour répondre à leur artifice?
Et zon, zon, zon,
Ah, voyez donc.
Un peu de tricherie,
Dans la vie,
Eſt toûjours de ſaiſon.

Une Illusion.

L'Époux qu'un autre objet enflâme ;
Soupire aux genoux de ſa femme ;
Et bon, bon, bon,
Je t'en répond ;
Elle qu'un amant en conſole,
De ſon époux feint d'être folle ;
Et zon, zon, &c.

Un Mensonge.

Un amant pour tromper ſa belle

Jure d'être toujours fidele ;
Et bon, bon, bon,
Je t'en répond ;
Elle qui vise au mariage,
Le dupe en feignant d'être sage.
Et zon, zon, &c.

Une ILLUSION.

Un jeune blondin me talonne,
Mais malgré l'amour qu'il me donne,
Et bon, bon, bon,
Je t'en répond ;
N'aurai-je pas assez d'adresse
Pour bien ménager ma tendresse ?
Et zon, zon, &c.

Un MENSONGE *Gascon*.

Un Marchand qui me fait avance,
Me la fait-il en conscience ?
Et bon, bon, bon,
Je t'en réponds ;
Suis-je assez sot après l'emplette,
Pour lui payer recta la dette ?
Et zon, zon, &c.

Une ILLUSION.

Ma mere me dit qu'à mon âge ;
Elle étoit cruelle & sauvage ;
Et bon, bon, bon,
Je t'en réponds,

C'eſt un vieux dicton de famille
Dont je pourrai bercer ma fille.
Et zon, zon, &c.

---

## SCENE IX.

LE SUISSE *de la Verité chaſſe les Menſonges & les Illuſions.*

LE SUISSE.

PArti mon foi, quel diable de tapache faire fous al porte de mon Maîtreſſe ? ſorte vous tout dehors pien loin. ( *ils ſe retirent* ) Ponjour pour votre perſonnage, Montſir.

ARLEQUIN.

Monſieur, je ſuis votre valet : voilà une drole de figure, défions-nous'en.

LE SUISSE.

Fous il paroître pien emparraſſé.

ARLEQUIN.

On le feroit à moins, Monſieur, je ne trouve dans mon chemin que menſonges & qu'illuſions : mais je n'y ſerai plus attrappé.

LE SUISSE.

Fous li avre paſſé tout le dangir, &

fou li être tout alére dans le chambre ce appartement de la Ferité.

ARLEQUIN.

Bon, bon, je t'en réponds, autre illusion: quand vous m'aurez bien parlé, je vous verrai disparoître comme un esprit follet.

LE SUISSE.

Non, non, moi l'y être point un l'esprit, j'en suis un Suisse.

ARLEQUIN.

Je conviens que votre forme devroit me rassûrer; mais point d'affaires: allons, allons vous êtes une illusion.

LE SUISSE *lui donne un soufflet.*

Parti moi baillir un soufflet sur ta fisache, si tu pelle moi encore l'allusion.

ARLEQUIN.

Tu appelles cela un soufflet? c'est bien un bon coup de poing. *Ohimé!* voilà un esprit bien pesant.

LE SUISSE.

Pour consolir toi, poire un petit coup pour sti malheureusement.

ARLEQUIN.

Ah! vous m'en direz tant, que je vous croirai à la fin.

LE SUISSE.

Sti fin l'y être pon.

ARLEQUIN.

Oui, voilà du réel, cela & le coup de poing commencent à me détromper.

LE SUISSE.

Foule fous poire encore ein pé tavantage ?

ARLEQUIN.

Oui ; oui, je ſerai bien-aiſe de verifier les choſes : ( *il boit* ) ma foi je commence à croire que c'eſt un Suiſſe ; faites-moi la grace de me dire d'où vient tant de courtoiſie ?

LE SUISSE.

Che ly être le portier de ſti tame Ferité ; & ſti bon fame li tonnir beaucoup de fin à ſon Domeſtique pour l'empêchir de mentir à ſa ſervice.

ARLEQUIN.

Vous êtes mon homme ; ah ! Monſieur, par votre moien ne pourrois je pas voir votre Maîtreſſe, vous pourrez compter ſur une reconnoiſſance ...

LE SUISSE.

Fous fouloir donnir à moi te l'archant.

ARLEQUIN.

*Ohimé* ! nous y voilà, le portier de la Verité eſt comme un portier de Comedie : je ſuis au deſeſpoir, Monſieur, mais je n'ai pas le ſou.

LE SUISSE.

Tant meilleur, Montſir, tant meilleur, li être un grand l'affront, quand fou mi baillir te l'archant.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc,

LE SUISSE.

Parce que mon Maîtreſſe l'y deffendre d'en prendre.

ARLEQUIN.

Elle fait fort bien.

LE SUISSE.

L'y fouloir pas être venduë mon Maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Elle ne veut pas être venduë, c'eſt donc pour cela qu'on ne la voit point dans le commerce; mais entrons chez elle, je vous en prie.

LE SUISSE.

Son chez elle l'y être point encore ouverte: che lafre moi-même un grand l'impatience ti conduire fous chez mon Maîtreſſe; elle afre dans ſon chambre ein temoiſel qui ly être encore bien plus cholie que beaucoup, & cheli être amoureuſe de ſon viſache comme un miſerable.

ARLEQUIN.

Votre amour doit lui faire pitié; en est-elle instruite ?

LE SUISSE.

Non ; che n'en parle de mon amour qu'à mon Bouteille.

ARLEQUIN.

Vous avez là une aimable confidente.

LE SUISSE.

Che lavre fait ein janson à son louange qui ly être mon foi fort passablement.

ARLEQUIN.

A la louange de votre Maîtresse ?

LE SUISSE.

Ouy, Montsir.

ARLEQUIN.

Je serois curieux d'entendre votre Chanson.

LE SUISSE.

Il faut poire un petit coup pour tonner courache.

*Il chante après avoir bû.*

Matemoisele fous li être fort cholie ;
Et j'en suis votre serviteur ;
Guerissez-moi d'un petit maladie
Que vous afre fait à mon cœur,

Pour

Pour vous point faire l'inhumaine
Contre mon l'amoureux desir ;
Du chour que finira ma peine ,
Commencera fotre plaisir.

Voilà mon déclaration tamour.

ARLEQUIN.

Elle est fort bien tournée & parle bon François pour une déclaration Suisse.

LE SUISSE.

Fous le trouvez donc fort bon ?

ARLEQUIN.

Assurément.

LE SUISSE.

Allons foir s'il fait clair ché mon Maîtresse , & che faire entrer fous tout d'abord ; lustick lansman.

ARLEQUIN.

Je vous aime de cette humeur, je veux devenir votre ami.

LE SUISSE *chante.*

L'Amour estre un bon garçon , *bis.*
Mais Bachus ly être plus bon ; *bis.*
Souvent l'amour embarasse ,
Mais jamais Bachus ne lasse ,
Lampons , &c.
Je suis sot près de Catin *bis.*
Quand je n'ai point bû du vin ; *bis.*
Mis je ne suis plus si bête
Quand j'ai du vin dans mon tête ,
Lampons , &c.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LA VERITE', SUIVANS *de la Verité.* LE SUISSE.

UN SUIVANT.

REgnez Divinité charmante,
Regnez à jamais ſur nos cœurs :
Loin des mortels, à labri des erreurs ;
Nous jouiſſons ici d'un ſort qui nous enchante.
Regnez, &c.
Ne craignez plus la verité,
Mortels que ſon nom épouvante ;
Aujourd'hui ſa voix menaçante
Ne tonne plus qu'au fond d'un Temple inhabité.
Marchands vous pouvez nous ſurfaire ;
Il vous eſt permis de tromper ;
Coquettes vous pouvez dupper
L'adoleſcent & le ſexagenaire,

LE SUISSE.

Cabaretiers, empoisonnez,
Traiteurs, faites payer au double;
Commis, friponnez, friponnez,
Partisans, pêchez en eau trouble.

LE SUIVANT.

Triomphe fatale éloquence,
Que l'Avocat, par ta puissance;
Rende le coupable innocent.

LE SUISSE.

Que le Procureur, bien méchant;
Gruge la veuve & le petit enfant,
Par son memoire de dépense.

*Tous deux.*

Ne craignez plus la Verité
Mortels, que son nom épouvante;
Aujourd'hui sa voix menaçante
Ne tonne plus qu'au fond d'un Temple inhabité.

*On danse.*

---

## SCENE II.

LA VERITE', LE SUISSE, ARLEQUIN *dans le fond du Theatre.*

LE SUISSE.

MOntame, ein trangier qui demande à faire avec fous un petit parlement.

LA VERITE'.

Comment un homme a-t-il pû penetrer dans cet azile? peut-il s'en trouver un qui ſoit digne de ſe preſenter à mes yeux? qui êtes vous?

ARLEQUIN.

Voilà un début qui m'intimide.

LA VERITE'.

Repondez, qui êtes vous?

ARLEQUIN.

Ma foi Madame, je vous le demande, vous devez le ſçavoir mieux que moy.

LA VERITE'.

Comment donc?

ARLEQUIN.

Vraiment oüi: la Verité doit ſçavoir qui étoit mon pere, inſtruiſez-m'en & je vous dirai qui je ſuis.

LA VERITE'.

Vous ne connoiſſez pas votre pere?

ARLEQUIN.

Helas! ma mere ne le connoiſſoit pas elle-même.

LA VERITE'.

Voilà un aveu ſingulier, qu'avez vous donc? vous tremblez.

ARLEQUIN.

Je ne ſçai ce que cela veut dire, je

n'ai rien à me reprocher, cependant votre vûë me fait frissonner.

LA VERITE'.

C'est un petit levain de l'humaine nature qui me rend redoutable à vos yeux, mais ce ne sera rien: il faut que vous valiez mieux que les autres hommes, puisque votre étoile vous conduit dans un endroit dont l'entrée est interdite à tous les mortels; rassurez-vous, je vous vois avec plaisir, dites-moi ce qui vous amene.

ARLEQUIN.

Un honnête Philosophe m'a adressé à vous pour faire fortune.

LA VERITE'.

Je doute que mon secours vous soit utile, la Verité n'enrichit point.

ARLEQUIN.

Non, mais il y a maniere de vous appliquer, Madame, à de certaines occasions où l'on vous acheteroit bien cher; je connois je ne sçai combien d'amans, par exemple, qui donneroient toutes choses, pour sçavoir si leurs Maîtresses les aiment veritablement.

LA VERITE'.

Quelle folie! si tu les désabusois,

ils regretteroient leur erreur & ne payeroient pas le mauvais ſervice que tu leur aurois rendu.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai ; mais pour des maris qui ſeroient bien-aiſes de s'éclaircir ſur la fidelité de leurs femmes ?

LA VERITE'.

Autre idée : tu voudrois donc te ſervir de moi pour troubler la plûpart des ménages ?

ARLEQUIN.

Vous avez raiſon ; mais je vous tiens dans votre niche : donnez-moi le pouvoir de faire connoître ces gens dont on doit ſe deffier ; là. . .de ces caractéres trompeurs qui ſacrifient tout à leur intereſt.

LA VERITE'.

Tu ferois bien venu, vrayment, de prétendre déſigner les trois quarts du genre humain.

ARLEQUIN.

Diable ! il eſt deffendu de nommer les maſques.

LA VERITE'.

Eh ! mon cher, crois que ſi j'ai quitté le monde, j'en ai eu de très-juſtes cauſes ; que ferois-je parmi les hommes,

les éclairerois - je ſur leurs deffauts mutuels ? leur ferois - je connoître toutes les raiſons qu'ils ont de ſe haïr ? Non, non, je leur ſerois moins utile que funeſte, & je ſerois cauſe qu'ils ſe mépriſeroient tous en general, ſans en devenir plus eſtimables en particulier.

ARLEQUIN.

Oüi, vous avez raiſon, & vous me contez cela tout au plus juſte : mais, Madame, s'il y a beaucoup de gens qui ne valent rien, il s'en trouve qui ne leur reſſemblent pas ; & vous voyez qu'en vous éloignant du monde, vous dérobez des loüanges que vous devez à ceux qui les méritent.

LA VERITE'.

Je ne fais pas un grand larcin ; mais ceux qui méritent des loüanges, ſe contentent de les mériter, & ſe reprocheroient l'encens que leur produiroient des vertus qu'ils ſont obligez d'avoir.

ARLEQUIN.

Comment ? à quoy ſert donc la vertu, ſi ce n'eſt pour nous diſtinguer de ceux qui n'en ont point ?

LA VERITE'.

A quoy elle ſert ? à remplir le cœur

de celui qui la possede ; elle n'exige point d'autre éclat.

ARLEQUIN.

Que diable ! vous voulez toûjours avoir raison, il n'y a pas moyen de disputer avec vous ; mais revenons à ma fortune, faites comme il vous plaira, mais il faut toûjours la faire, à bon compte.

LA VERITE'.

Tu veux sans doute une fortune des plus brillante ?

ARLEQUIN.

Non, non, je me contenterai d'une fortune modeste.

LA VERITE'.

Je suis bien aise de voir ta discretion, cela m'engagera à t'accorder ta demande : sçachons un peu à quel prix tu mettrois ta felicité.

ARLEQUIN.

Je ne veux qu'une chose.

LA VERITE'.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Assez d'argent pour acheter tout ce qui m'est necessaire.

LA VERITE'.

Voilà un point qui en renferme bien d'autres.

ARLEQUIN.

N'eſt-ce pas le point principal ?

LA VERITE'.

Oüi vraiment.

ARLEQUIN.

Et bien que m'importent les autres ? je vais au fait moi, & je n'allonge point ma Requête par le dénombrement de mes beſoins.

LA VERITE'.

Pour t'accorder la ſomme que tu demandes, il faut ſçavoir à quoi ſe montent ces beſoins ? voyons.

ARLEQUIN.

Mais .... je voudrois une maiſon commode, aiſée.

LA VERITE'.

Bon.

ARLEQUIN.

Une femme qui ne le fût point.

LA VERITE'.

Je t'entends.

ARLEQUIN.

Et qui fût aſſez jolie pour m'empêcher de faire des maîtreſſes.

LA VERITE'.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Je veux vivre régulierement moi,

une table bien garnie ; ah ! je devois bien la mettre la premiere : un vin assez bon pour me détourner du cabaret, cela est exemplaire.

LA VERITE'.

Après.

ARLEQUIN.

Des amis francs, sinceres & fideles.

LA VERITE'.

Ne demande donc point de jolie femme.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

LA VERITE'.

Parce que ces deux choses sont incompatibles.

ARLEQUIN.

Eh bien ; je me passerai d'amis.

LA VERITE'.

Tu seras bien-tôt content, & je vais permettre l'accès de ma retraite aux mortels, pour te faire choisir dans quelques états celui qui te conviendra le mieux.

ARLEQUIN.

Comment ? il faut donc que j'embrasse un état ?

LA VERITE'.

Sans doute : joüirois-tu sans scrupule

d'un bien que tu n'aurois pas eu de peine à acquerir ?

ARLEQUIN.

Vous me la donnez belle ! & comment ſont ceux qui vivent de leurs rentes ?

LA VERITE'.

Cela ne les empêche pas de s'occuper ; & par les reſſorts d'une juſtice diſtributive, ceux qui ont le plus de moyens de ſe tranquiliſer, ſont ordinairement ceux qui ſe fatiguent le plus.

ARLEQUIN.

J'ai donc bien fait de ne demander qu'une fortune mediocre : mais vous allez apparemment faire battre la caiſſe aux quatre coins du monde, pour avertir ſes habitans que votre Temple leur eſt ouvert?

LA VERITE'.

Non, non, je vais moi-même le faire tranſporter dans une ville : il n'y ſera pas plûtôt, que la nouvelle en ſera répanduë & je ne manquerai pas de viſites.

ARLEQUIN.

Vous en ſerez accablée.

LA VERITE'.

Non, je ne ſerai viſible que fort peu de temps.

ARLEQUIN.

Comment donc, quel changement ! nous voilà dans une ville ſuperbe, ne ſeroit-ce point Conſtantinople ?

LA VERITE'.

Les Turcs ont des Turbans, & tu ne vois ici que des chapeaux.

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon, je croyois tous les hommes coëffez de la même maniere ; mais ne ſerions-nous pas à Londres ? non, voilà de jeunes Seigneurs qui font des pirouettes, & qui ne paroiſſent pas s'entretenir d'affaires bien ſerieuſes ; ah ! peſte ſoit du ſot, nous ſommes à Paris : ne devois-je pas le reconnoître à l'ajuſtement des Dames, à leur air charmant & meurtrier ! nous ſommes à Paris, n'eſt-ce pas ?

LA VERITE'.

Oüi.

---

## SCENE III.

### LA VERITE', LE SUISSE. ARLEQUIN.

LE SUISSE.

PArti mon foi, Montame, che viens temanter à fous le congé à moi.

LA VERITE'.

Et pourquoi donc, Suiſſe ?

LE SUISSE.

Fou m'avoir pris à fotre ſervice pour garder ein porte dans un deſert où il n'y afre perſonne, & il y avre la bas ein grand ville avec un tiable de monde qui veut parlir avec fous.

LA VERITE'.

Cela ne durera pas, Suiſſe, on ne vient me voir que pour la rareté du fait : vous vous retrouverez bien-tôt dans notre tranquillité ordinaire, & d'ailleurs je ne ſerai pas long-tems ici ; faites entrer ſans confuſion.

ARLEQUIN.

Nous allons bien voir venir des gens vous conſulter pour s'inſtruire.

LA VERITE'.

Tu pourrois te tromper.

---

## SCENE IV.

LA VERITE', ARLEQUIN, Un PROCUREUR.

LE PROCUREUR.

AUrois-je jamais dû m'attendre au bonheur qui m'arrive ; vous êtes

parmi nous ? respectable Divinité, que votre presence va changer les choses de face ! j'appelle à votre Tribunal du Procès que je viens de perdre & qui me regardoit personnellement.

LA VERITE'.

Qui êtes-vous ?

LE PROCUREUR.

Procureur.

ARLEQUIN.

Un Procureur avoir des Procès ! cela m'étonne.

LE PROCUREUR.

Je viens de perdre ma cause en dernier ressort, & sa perte doit servir de monument autentique de la perversité du siecle.

LA VERITE'.

Contre qui plaidiez-vous ?

LE PROCUREUR.

Contre ma femme.

ARLEQUIN.

Ah ! vous vous amusez à plaider contre une femme de robe ; ne sçavez-vous pas qu'elles ont plus de rubriques que leurs époux ?

LE PROCUREUR.

Je viens de l'éprouver.

LA VERITE'.

Quel étoit le fond de votre Procès ?

LE PROCUREUR.

Le voici : vous ſçavez, Déeſſe, que dans notre corps nous aimons à marcher le front levé.

ARLEQUIN.

Vous faites bien, pour la commodité du Public.

LE PROCUREUR.

J'ai pris une femme jeune, aimable & bien faite ; & pour éviter tous inconveniens matrimoniaux, je l'ai ſommée le lendemain de notre mariage de décliner toute autre juriſdiction que la mienne ; qu'elle n'eût point à prêter l'oreille aux jeunes muguets exploitans du quartier ; en outre, d'éviter ces cercles dangereux où les époux ſont continuellement ſur le tapis : mais malgré toutes mes précautions, mes avertiſſemens & mes défenſes, je la trouvai l'autre jour au moulin de Javelle, lorſque je la croyois à l'Opera ſous la conduite d'une de ſes tantes.

ARLEQUIN.

Elle s'y divertiſſoit peut-être mieux qu'à l'Opera.

LA VERITE'.

Que vous dit-elle pour excuse?

LE PROCUREUR.

Qu'elle n'y avoit point trouvé de place.

ARLEQUIN.

On y jouoit peut-être Telegone ou les Stratagêmes de l'Amour.

LA VERITE'.

Eh bien?

LE PROCUREUR.

Eh bien, Déesse, elle étoit audit moulin de Javelle, non pas avec sa tante, mais avec deux Dames de ses amies & trois Messieurs de leur connoissance; j'avois avec moi deux témoins, mais deux Procureurs mes confreres.

ARLEQUIN.

Diantre! leur attestation devoit vous être d'un grand poids.

LE PROCUREUR.

Ils ont pourtant été recusez par ma femme, attendu que les deux Dames qui étoient avec elle étoient leurs épouses, & que par consequent ils devenoient eux-mêmes parties interessées.

ARLEQUIN.

De quoi vous avisiez-vous aussi de prendre des témoins du corps?

LE PROCUREUR.

Je n'en avois point d'autres : enfin j'ai pouſſé la procedure avec la derniere vigueur. J'ai pourſuivi ma femme en ſéparation : tous les Juges connoiſſent mon bon droit, j'avois des preuves plus que ſuffiſantes, & malgré cela ils ont été obligez en ſuivant de maudites formalitez, de me déclarer viſionnaire.

ARLEQUIN.

Parbleu un homme eſt bien malheureux de ne pouvoir paſſer pour un ſot quand il a tant d'envie de le paroître ! mais conſolez-vous, Monſieur, vous le ſerez toûjours dans le fond, ſi vous ne le paroiſſez pas dans la forme.

LE PROCUREUR.

Et c'eſt ce qui me deſeſpere : j'aurai le dépit de voir triompher ma femme d'une juſte jalouſie que l'on condamne au ſilence ; enfin, Déeſſe, j'oſe recourir à vos bontez, mettez au jour la juſtice de ma cauſe & vengez-moi du tort que l'on me fait.

LA VERITE'.

Rendez plutôt graces au deſtin de vous avoir ſervi malgré vous-même : pouviez-vous pourſuivre un Arreſt qui devoit vous couvrir de honte ? repen-

tez-vous du bruit qu'il a pû faire, quoi-qu'il ait été rendu en votre faveur.

LE PROCUREUR.

En ma faveur! il me condamne.

ARLEQUIN.

Il vous condamne à n'être point deshonoré, vous voilà bien malade!

LA VERITE'.

Prenez toutes les mesures necessaires pour n'être point exposé à un pareil malheur; mais en cas qu'il vous arrive, ne l'augmentez point en le rendant public, & qu'il n'y ait au plus que les personnes interressées qui puissent rire à vos dépens.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, n'agissez point comme ces pauvres Poëtes, qui pour se venger du mauvais succès de leurs ouvrages, les font imprimer.

LE PROCUREUR.

Mais, Déesse.....

LA VERITE'.

Profitez de cet avis.

ARLEQUIN.

Et faites-en part à vos amis, entendez-vous? voilà déja un état que je ne veux pas embrasser.

LA VERITÉ.

Quoi! tu ne voudrois pas être Procureur ?

ARLEQUIN.

Non, puisqu'ils ne sont point reçûs en témoignage.

---

## SCENE V.

### LA VERITÉ, ARLEQUIN, ERASTE, LUCINDE.

LUCINDE.

DÉesse, je viens implorer votre appui contre un ingrat, un perfide qui ne m'aime plus.

ERASTE.

Parlons sans emportement & sans épithetes.

LUCINDE.

Cet affront vous regarde, Déesse ; c'est la Verité qu'il a outragée, puisqu'il s'est servi de son nom, des transports les plus persuasifs, pour obtenir un cœur que je voudrois ne lui avoir pas donné.

ERASTE.

Ah! vous me le reprochez ; je ne

vous en ai plus d'obligation.

ARLEQUIN.

Voilà une drole de maniere d'acquitter une dette.

LUCINDE.

La voilà, cette verité que vous attestiez, Monsieur, que vous preniez à témoin d'une constance qui devoit être éternelle.

ERASTE.

Ne mettons point Madame en jeu, s'il vous plaît.

LA VERITE'.

C'est-àdire, que je n'ai pas beaucoup de part dans cette affaire-ci.

LUCINDE.

Ah ! de mon côté il n'est que trop vrai que je l'aime, & que je l'aimerai toûjours : qu'il ne s'attende pas que le dépit chasse ma tendresse, & me fasse accepter les moyens que j'aurois de me venger ; je ne manquerois pas de consolateurs, sans doute : mais je veux lui ôter jusqu'au prétexte qui pourroit autoriser son infidelité, être sans cesse en droit de lui reprocher sa perfidie ; oui, Monsieur, je serai toujours la même.

ERASTE *à la Verité.*

Vous voyez qu'il n'y a pas moyen d'y tenir.

LUCINDE.

Toujours fidelle.

ERASTE.

Il faut que je sois bien malheureux, de trouver une femme constante.

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, vous êtes le seul qui vous plaignez d'une pareille infortune.

LA VERITE'.

Comment, Monsieur, ne devriez-vous pas être charmé d'avoir fixé une personne que vous poursuiviez avec tant d'ardeur, & n'auriez-vous pas lieu de vous plaindre si elle avoit été la premiere à changer?

ERASTE.

Moi, point du tout, je ne suis point injuste; & quand Madame m'auroit quitté, je me serois fait une raison: ne sçais-je pas bien que les choses ne peuvent pas toujours durer?

LA VERITE'.

Combien y a-t-il donc que vous vous aimez?

ERASTE.

Comment! il y a près de six mois.

ARLEQUIN.

Allons, allons, cela est assez raisonnable.

LUCINDE.

Ah! Déesse, ne le croyez pas; il n'y

a que deux mois qu'il me parla pour la premiere fois.

ERASTE.

Ah ! cela eſt vrai : je vous confondois avec une autre. . . je ne me ſouviens plus de ſon nom.

ARLEQUIN.

Sans cela il nous le diroit ; on aime joliment dans ce pays-ci.

LUCINDE.

Vous voyez, Déeſſe, ſi l'on peut être plus vivement outragée.

ERASTE.

Mais en verité, Madame, vous n'y penſez pas : ſçavez-vous bien que c'eſt moi qui ſuis le lezé dans toute cette affaire ; qu'hier encore on me reprochoit que je donnois dans l'Amadis, qu'il n'y avoit plus moyen de vivre avec moi, que je devenois un grand inutile ; voilà deux ou trois ſemeſtres de galanterie que je manque : pourquoi ? parce que je ne quitte point Madame ; Damon à qui je devois ſucceder chez Dorimante, a été obligé de ſe faire remplacer par Clitandre. Orphiſe m'a écrit ce matin, que ſi je ne penſois à elle bien ſerieuſement, elle feroit obligée d'accepter les ſoumiſſions d'un Partiſan ; & je ſçai de bonne

part , que si je ne me dépêche avec Eliante, je me la verrai souffler par un petit collet ; il ne faudroit que cela pour bien établir ma réputation !

ARLEQUIN.

Voilà de grandes occasions que vous faites manquer à Monsieur.

LUCINDE.

Eh ! Monsieur, vous deviez vous adresser à ces Dames qui ont toujours des consolations toutes prêtes ; mais venir chez moi mettre en usage tout ce que la passion la plus vive peut avoir de plus touchant & de plus tendre, me demander un aveu qui devoit, disiez-vous, redoubler votre ardeur ; ne l'obtenir que par des protestations qui en auroient imposé à la plus clairvoyante, & croire après cela que je puisse être à l'épreuve d'une infidelité ? non, Monsieur, non, vous m'avez inspiré une passion que vous entretiendrez s'il vous plaît, jusqu'à ce que je n'aye plus de goût pour vous.

ERASTE.

Bon, elle me renvoye aux calendes grecques.

LUCINDE.

N'ai-je pas raison, Déesse ?

LA VERITÉ.

J'approuverois votre constance, si Monsieur m'en paroissoit digne ; mais il vient de vous découvrir un caractere capable de vous dégager.

ERASTE.

Que je vous ai d'obligation!

LA VERITÉ.

Vous devriez prendre une resolution genereuse.

ERASTE.

Courage.

LUCINDE.

Je ne puis.

ERASTE.

Quel entêtement !

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, oubliez Monsieur par pitié pour vous-même.

LUCINDE.

Je sçai qu'il est indigne de ma tendresse, mais mon cœur n'en est pas moins prevenu ; enfin Déesse, je vous ai demandé votre appui, faites revenir un infidele.

LA VERITÉ.

Je veux vous rendre un service plus important. ( *Elle la touche de son Miroir* ) Que les traits de la Verité vous penetrent ;

crent ; ils déchireront bientôt le bandeau de l'amour.

ARLEQUIN.

Vous allez devenir un joli garçon.

ERASTE.

Comment donc, vais-je être métamorphosé ?

LA VERITE'.

Non, non, ne craignez rien, ce sera bien assez de vous faire paroître tel que vous êtes.

LUCINDE.

Quelle lumiere frappe mes esprits ! quelle main secourable en chasse le tumulte, pour y répandre le calme & l'indifference ! ah ! Monsieur, vous pouvez desormais sans craindre mes reproches, vous livrer aux bonnes fortunes qui vous attendent, je nen serai point jalouse, & le seul regret que vous me laisserez, sera celui de vous avoir connu.

ARLEQUIN.

Vous devez être bien satisfait.

ERASTE.

Je suis au comble de ma joye.

LUCINDE.

Je ne puis soutenir sa presence, Madame, permettez que je me retire & vous rende grace de vos bienfaits.

ERASTE *riant.*

Elle eſt ma foi toute adorable, je ne l'ai jamais tant aimée.

LA VERITÉ *à Lucinde.*

Arrêtez un moment ; il eſt juſte que Monſieur donne carriere à ſon amour propre, & qu'il connoiſſe combien votre conquête eſt eſtimable.

LUCINDE.

Je n'ai point envie de la paroître à ſes yeux.

ERASTE *paſſioné.*

Ah ! Déeſſe, quel changement venez-vous de produire, de quels charmes venez-vous d'armer ma chere Lucinde ? je crois voir en elle une Divinité : quoi ! Madame, j'ai pû ignorer le prix d'un cœur comme le vôtre ? ah ! que je vais bien reparer l'injure que je vous ai faite.

LUCINDE.

Je ne vous demande aucune reparation, Monſieur ; épargnez-vous des remords dont je vous quitte : en ceſſant d'être aimé, vous ceſſez d'être coupable.

ARLEQUIN.

Vous voilà revenu des Calendes grecques.

ERASTE.

Quoi ! vous ne m'aimeriez plus ! ah !

ne prononcez point un arrêt si barbare ; la Verité m'éclaire, je sens la perte que je ferois si vous me repreniez votre tendresse ; songez que je vous aimerai toujours : je connois tout ce que vous valez, parce que j'ai cette obligation à la Verité.

LUCINDE.

Je lui en ai une autre qui n'est pas moins grande : elle m'a éclairée sur votre compte, comme vous sur le mien ; & cette connoissance que nous tenons d'elle, & qui vous engage à m'estimer, me défend à jamais de vous regarder en face; adieu, Monsieur, les choses ne peuvent pas toujours durer.

ERASTE.

Je suis au desespoir.

ARLEQUIN.

Vous meritez bien cela, notre ami.

---

## SCENE VI.

### LA VERITE', LA GAZETTE, ARLEQUIN.

LA GAZETTE.

MA chere parente ! que j'ai de joye; comment, est-ce bien vous ? la Verité à Paris ! cela n'est pas possible.

LA VERITÉ.

Ma chere parente ! quel nœud, quel ſang nous lie, d'où tirez-vous votre origine ?

LA GAZETTE.

De vous, en droite ligne; j'ai eu l'honneur de vous repreſenter pendant tout le temps de votre abſence, on ne s'eſt preſque point apperçu de votre départ.

LA VERITÉ.

Peut-on ſçavoir qui vous êtes ?

LA GAZETTE.

La Gazette.

LA VERITÉ.

La Gazette !

LA GAZETTE.

Oui, correſpondante de la Renommée, tante du Lardon, couſine germaine du Mercure, & les Nouvelles à la main ſont mes ſœurs naturelles.

ARLEQUIN.

Je ne vous crois gueres plus legitime qu'elles.

LA VERITÉ.

Quel ſujet vous amene ?

LA GAZETTE.

Le ſeul deſir de vous être utile ; & comme vous êtes nouvellement débarquée en Europe, je viens vous mettre au

fait de tout ce qui ſe paſſe.

LA VERITÉ.

Quelle folie !

ARLEQUIN.

La Verité n'a que faire de vos inſtructions, elle ſçait en quel état elle a laiſſé les hommes.

LA GAZETTE.

Elle les trouvera bien changez.

LA VERITÉ.

Bien changez ? quelle heureuſe nouvelle !

LA GAZETTE.

Pas trop, pas trop.

LA VERITTÉ.

Si les Mortels ont changé, ce ne peut être qu'en bien, & je les ai laiſſé dans un état à ne pouvoir gueres empirer.

LA GAZETTE.

On rafine tous les jours, ma chere parente, & j'oſe même dire que votre abſence a donné lieu à ce rafinement. Du tems que vous étiez ſur la terre, les hommes étoient obligez de ſe montrer tels qu'ils étoient, la Verité les deſignoit; mais les choſes ont bien changé de face: l'un médit de ſon prochain par un motif de charité ; celui-ci vole ſon prochain, ſous prétexte de l'aider à faire reſtitu-

tion ; cet autre vend ſon ami dans une fraude qu'ils ont concertée enſemble, & le tout par délicateſſe de conſcience ; enfin le médiſant devient charitable, le voleur devient reſtitutionnaire, & le perfide conſcientieux. A le bien prendre, il n'y a plus de vice ſur la terre, & Meſſieurs les hommes les habillent d'une façon à les faire paſſer pour des vertus en cas de beſoin.

ARLEQUIN.

Mais il me ſemble que pour une Gazette, vous parlez comme un livre.

LA GAZETTE.

Je ſuis bien-aiſe de faire voir à ma parente, que je ne ſuis pas indigne de lui appartenir.

LA VERITE'.

Je n'aurois jamais cru que vous fuſſiez ſi ſçavante, & je m'imaginois qu'une Gazette ne devoit débiter que des nouvelles.

LA GAZETTE.

Mais vraiment, ma couſine, vous étiez dans l'erreur, & je ſuis en droit de faire des remarques & des réflexions tant morales que politiques, & cauſtiques.

ARLEQUIN.

Gagnez-vous bien dans votre métier? Voyons un peu si je me ferai Gazette.

LA GAZETTE.

Le fond de la Profession ne produit pas grande chose; mais il y a des revenans-bons clandestins qui dédommagent. Je reçus ces jours passez trente pistoles d'un Abbé, pour mettre dans la Gazette que la petite verole ne lui avoit pas gâté le tein. Un Medecin m'en a donné quatre, pour y mettre qu'un malade qu'il avoit tué par une saignée, étoit mort par un *qui pro quo* d'Apoticaire. Si ce Medecin veut cacher tous ses meurtres au même prix, il sera bien-tôt ruiné.

ARLEQUIN.

Dites-nous, quelques-unes de vos nouvelles.

LA GAZETTE.

D'Italie. Les Venitiens promettent une somme considerable à quiconque trouvera un secret infaillible pour empêcher une femme d'être infidelle. On craint que cette recherche n'ait pas plus de succès que celle du degré de latitude & de la quadrature du cercle, chez les Hollandois.

ARLEQUIN.

Pourquoi de ſi ſages Républiques propoſent-elles des choſes ſi difficiles ?

LA GAZETTE.

Ecoutez cet article. Du Parnaſſe. Quelques Auteurs modernes ont fait une ligue offenſive contre les anciens. Apollon ayant lû le Manifeſte, a fait ceſſer les actes d'hoſtilité, voyant que les modernes n'attaquoient les anciens que par un mal entendu. De Paris. Les Comediens François ont donné cet Eté une Tragedie qui a fait un grand bruit, & qui sera d'une grande utilité au Public. Cette Piece eſt en forme de Recueil de ſentences, maximes, dictons & deviſes, fort propres à mettre ſur les écrans.

ARLEQUIN.

C'eſt dommage qu'on ne l'aye pas jouée en hyver.

LA GAZETTE.

Les Comediens Italiens donnent des Pieces nouvelles très-frequemment.

ARLEQUIN.

Tant pis, c'eſt une mauvaiſe marque.

LA GAZETTE.

Ils ont une attention particuliere à ſaiſir les choſes qui peuvent réjoüir le Public : il n'y a pas long-tems qu'ils

donnerent l'Homme Marin, ſur la ſimple relation qu'on en crioit par les ruës. De Vienne. Le Baron de Chiprechelapre qu'on croyoit noyé dans le Danube par un deſeſpoir amoureux, a été trouvé au bout de huit jours ſain & ſauf dans ſa cave.

ARLEQUIN.

Il étoit mieux là que dans la Riviere.

LA GAZETTE.

De Barbarie. Il y a huit jours qu'un Cadis fit donner la baſtonnade à un Juif, pour lui avoir offert une bourſe de Sequins, afin qu'il le favorisât dans un procès dont il étoit Juge.

ARLEQUIN.

Le pauvre Juif!

LA GAZETTE.

Que n'évoquoit-il ſon procés en Europe, il n'auroit pas eu affaire à des Juges Barbares.

ARLEQUIN.

Reflexion cauſtique.



## SCENE VII.

### LA VERITE', LA COQUETTE, ARLEQUIN.

LA COQUETTE.

AH! charmante Déesse, il n'est que trop vrai qu'il est quelquefois dangereux de vous suivre; vous voyez une personne en bute à la médisance la plus effrenée, pour avoir trop observé les loix que vous prescriviez aux hommes quand vous regniez sur la terre.

ARLEQUIN.

La pauvre petite! elle est jolie, ma foi.

LA VERITE'.

Je ferai en sorte qu'on vous y rende justice; mais faites-moi un portrait fidele de vos mœurs & de votre caractere.

LA COQUETTE.

Je ne vous cacherai point, Déesse, que je me livre sans scrupule aux plaisirs innocens qui peuvent flater une fille de mon âge; fêtes, cadeaux, bals, promenades, spectacles, voilà mes élemens.

ARLEQUIN.

Cela est naturel, c'est aussi mon foible. Madame, je crois que voilà une femme qui me conviendroit.

LA VERITÉ.

Nous verrons. Dites-moi en quoi l'on vous blâme ; car jusqu'ici je ne vois en vous qu'une personne du grand monde, à laquelle tous les plaisirs que vous nommez, sont très-permis.

LA COQUETTE.

Eh bien, Déesse, toute la terre fronde ces plaisirs : on trouve mauvais que je me réjoüisse, & tous les partis qui se présentoient du vivant de mon pere, ne me parlent plus de mariage : ils me trouvent trop vive, disent-ils, trop agaçante.

ARLEQUIN.

Ce sont apparemment de ces esprits enfoncez dans la tristesse : allez, allez, ma belle, vous ne sortirez pas d'ici sans avoir un mari à votre disposition.

LA VERITÉ.

Ne te presse point. Ce que vous me dites m'étonne : la vivacité & l'enjouement, bien loin de rebuter les hommes, les attirent ordinairement. Comment ces deux choses peuvent-elles produire un effet si contraire ? Que trouve-t-on de si blâmable dans votre conduite ?

LA COQUETTE.

Je vais vous l'expliquer.

ARLEQUIN.

Voyons un peu ce que ces nigauds sçavent dire.

LA COQUETTE.

On me reproche que lorsque je vais au bal, je choisis des habits avantageux qui ne me cachent pas assez la gorge; on voudroit je pense que j'étouffasse sous un Dominot, qui dérobe toutes les graces de la taille; on me blame de danser trop spirituellement; on trouve à redire que je me démasque après avoir dansé; que je m'assoye à côté d'un Seigneur, que je me panche sur un autre & qu'un troisiéme me baise les mains, pendant qu'un quatriéme m'évente.

ARLEQUIN.

Troisiéme & quatriéme: que diable, aussi!

LA VERITÉ.

Et comment en usez-vous aux promenades, aux spectacles?

LA COQUETTE.

Oh! pour la promenade, je soutiens qu'il n'y a pas de femme qui ait trouvé l'art de s'y divertir comme moi.

ARLEQUIN.

Voyons un peu.

LA COQUETTE.

J'y vais en deshabillé, à la verité,

mais parée au poſſible ; j'y trouve des jeunes gens de ma connoiſſance qui badinent & folâtrent galamment avec moi : chacun d'eux me demande quelque témoignage de mon amitié, comme un braſſelet, une tabatiere ; je ne donne la preference à perſonne, mais je cherche à les contenter tous ; de façon que je rentre chez moi ſans éventail, ſans gands, ſans rubans, ſans bouquet & ſans fichu.

ARLEQUIN.

Sans pannier & ſans chignon.

LA COQUETTE.

A propos de chignon : n'y eut-il pas l'autre jour un badin qui m'en coupa une boucle toute entiere? oh! quel folichon, quel folichon!

LA VERITE'.

Veux-tu que je lui propoſe de t'épouſer ?

ARLEQUIN.

Non, ne vous preſſez point : je ne veux point d'une femme que l'on tond comme un barbet.

LA VERITE'.

Achevons ; je ſuis curieuſe de ſçavoir quelle eſt votre contenance aux ſpectacles : que pouvez-vous faire dans une loge, qui revolte le Public contre vous ?

LA COQUETTE.

Oh! pour le coup, Déeſſe, rendez-moi juſtice: je vais à la Comedie, j'y cherche des yeux tous ceux à qui je dois une reverence, je les ſalue; point du tout, on interprête mal mon ſçavoir vivre, & je ſçais des gens qui m'ont fait un crime d'avoir rendu dans une Comedie cent quatre-vingt douze reverences, & de ce qu'elles ne s'adreſſoient qu'à des hommes.

ARLEQUIN.

Ce ſont gens ſans façon qui voudroient bannir le ceremonial: ne parlons plus de mariage.

LA VERITÉ.

Avant de m'éclaircir ſur certains points, je voudrois apprendre comment vous paſſez votre temps à table?

LA COQUETTE.

Comme le ſouper eſt le dernier plaiſir de la journée, je vous avoue que je m'y prête de bonne grace.

ARLEQUIN.

Cela eſt trop juſte.

LA COQUETTE.

Je ſoupe en grande compagnie, je fais placer près de moi le meilleur de mes amis, à moins qu'il ne s'y trouve

quelque étranger: vous sçavez qu'il faut faire honneur aux étrangers.

ARLEQUIN.

C'est observer le sçavoir-vivre.

LA COQUETTE.

J'éguaye le repas par quelque conte badin; je felicite l'un sur sa belle humeur, je fais des reproches à l'autre sur son air chagrin, j'ai presque toujours le verre en main, & le dessert amene la Chansonnette.

ARLEQUIN.

Madame, ne l'interrogez pas sur l'après souper.

LA VERITE'.

Je suis amplement instruite; mais je ne vois pas dans tout cela le fondement de vos plaintes contre moi; quel rapport puis-je avoir avec votre maniere d'agir, & comment suis-je cause que l'on médit de vous?

LA COQUETTE.

Comment, Déesse! vous ne le voyez pas? je dis ce que je pense, je ne cache point mes démarches; me propose-t-on quelque partie qui me flatte, je l'accepte; me plaît-on, je l'avoue; n'est-ce pas là suivre la Verité de point en point?

LA VERITE'.

Vous prenez le change.

ARLEQUIN.

La pauvre fille eſt dans la bonne foy ; il ne lui manque que d'être dans le bon chemin.

LA VERITE'.

Je vais tâcher de l'y mettre ; changez d'inclination & de manieres, vous ne vous entendrez plus reprocher la ſincerité de vos démarches.

ARLEQUIN.

Retenez bien cela.

LA COQUETTE.

Mais, Déeſſe, vous m'avez dit au commencement de notre converſation, que vous ne voyez rien dans ma conduite qui pût me la faire reprocher.

LA VERITE'.

C'eſt que je n'en avois pas entendu la fin ; je ne condamne point certains plaiſirs, mais la façon dont vous vous y livrez, eſt condamnable. On peut aller à la Comedie, ( par exemple, ) ſans s'y donner en ſpectacle à tout le monde.

ARLEQUIN.

Oui, ne s'y pas diſloquer à force de reverences.

LA VERITE'.

On peut auſſi ſe promener & revenir chez ſoi avec ſes gands, ſon fichu & ſon éventail.

ARLEQUIN.

*& cetera.*

LA VERITE.

Aller au bal ſans ſortir de la decence à laquelle votre ſexe vous oblige; danſer modeſtement & ne s'aſſeoir ſur perſonne.

ARLEQUIN.

Ne pas s'étendre ſur quatre Meſſieurs comme ſur un canapé.

LA VERITE'.

Lorſqu'on vous plaît, vous l'avouez, & vous appellez cela ſuivre la Verité; c'eſt prendre les choſes à la lettre, & s'il ne falloit qu'avouer ſes foibleſſes, la Verité ſeroit aiſée à ſuivre: vous dites ce que vous penſez, & vous voulez que je vous en aye obligation; il faut penſer bien, quand on veut ſe faire un merite de dire ce que l'on penſe. Penſer bien & agir de même, voilà ſuivre le chemin de la Verité: vous en êtes un peu éloignée; ſi vous ne pouvez y entrer tout d'un coup, approchez-vous-en du moins. Quand vous aurez quelque foible, com

battez-le, & loin d'en faire un aveu qui en redouble la honte, tâchez en le cachant à tout le monde, d'en perdre vous-même le souvenir.

LA COQUETTE.

Vraiment, voilà bien des affaires; cacher son foible à tout le monde, l'oublier soi-même : il faut que cela soit trop difficile, puisque cela ne me paroît pas naturel; mais nous tâcherons de concilier toutes ces choses, & jusqu'à ce que je les ressente, je feindrai de les exécuter. J'imiterai Belise la prude, je ne verrai personne en general, & le particulier m'en dédommagera : point de parties tumultueuses; à huis-clos, à huis-clos : jamais de promenades au Cours; des maisons de campagne : je refuserai avec éclat l'hommage de ceux qui ne me plairont pas, pour accepter à petit bruit & sans crainte d'être blâmée, la tendresse de celui qui me flattera le plus : ne vous mettez pas en peine, j'accommoderai cela à merveille.

*Elle sort, & la Verité la touche de son miroir.*

ARLEQUIN.

Vous la laissez partir dans une belle résolution?

LA VERITE'.

Elle ne la gardera pas jusques chez elle, & je veux que la visite qu'elle m'a renduë lui soit utile.

---

## SCENE VIII.

UN COMEDIEN *Italien*, UN COMEDIEN *François*, LA VERITE', ARLEQUIN.

LE COMEDIEN *Italien*.

AH! puissante Déesse, nous implorons votre secours.

LE COMEDIEN *François*.

Nous avons recours à vos bontez, Déesse charmante.

LA VERITE'.

Que puis-je faire en votre faveur, & qui êtes-vous?

LE COMEDIEN *Italien*.

Vous voyez en nous deux états, qui composent tous les Royaumes & les Republiques.

LE COMEDIEN *François*.

Vous voyez en nous des Protées & des Cameleons.

LE COMEDIEN *Italien*.

Oüi, nous sommes les miroirs des mœurs & des caracteres.

ARLEQUIN.

Voilà des gens de bien des métiers.

LA VERITE'.

C'eſt-à dire que vous êtes Comediens ?

LE COMEDIEN *François.*

Oüi, Déeſſe, Monſieur eſt de la Troupe Italienne, & moi de la Françoiſe.

ARLEQUIN.

Des Comediens ! il y a long-tems que j'ai envie de l'être.

LA VERITE'.

Ce ne ſeroit pas le plus mauvais parti que tu pourrois prendre.

ARLEQUIN.

Et bien, mes amis, avez-vous bien du monde ?

LE COMEDIEN *François.*

La la.

L'ITALIEN.

*Couſi couſi.*

ARLEQUIN.

Vos Troupes ſont-elles bonnes ?

L'ITALIEN.

Celle de Monſieur eſt excellente.

LE FRANÇOIS.

Et la vôtre eſt admirable.

ARLEQUIN.

Eh! Messicurs, vous êtes trop honnêtes.

L'ITALIEN.

Il faut avouer que ces Messieurs jouent avec grace ; une noblesse, une décence... ils débitent avec tant d'art les grands sentimens de leurs Tragedies, qu'ils ajoûtent à la majesté des anciens Heros qu'ils representent ; car je suis sûr qu'ils ne parloient, ni ne gesticuloient comme ces Messieurs.

LE FRANÇOIS.

Je pourrois vous faire le même compliment, si vous representiez des Tragedies comme dans notre païs ; mais quoique vous soyez obligez à Paris de vous restraindre au seul comique, vous n'y donnez pas moins lieu de vous faire admirer, par la maniere aisée dont vous rendez les choses. Tout chez vous part de source, & l'on ne diroit point à vous voir, que vous êtes Comediens.

ARLEQUIN.

Assurément voilà deux amis bien sinceres.

LA VERITE'.

Sçachons ce qui vous amene.

LE FRANÇOIS.

Il ne nous manque que de bonnes nou-

veautez ; mais nous avons affaire à des Auteurs si entêtez & si prévenus d'eux-mêmes, que la plûpart de leurs Pieces tombent.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut pas le diable.

LE COMEDIEN *Italien.*

Et nous venons vous suplier, Madame, de leur inspirer ces vraies beautez qui font infailliblement réussir les Ouvrages.

LE COMEDIEN *François.*

C'est ce qui nous amene. Oserions-nous nous flater de voir nos vœux remplis ?

LA VERITÉ.

Je ferai mon possible pour vous contenter. Mais voilà une plaisante figure.

---

## SCENE IX.

### Un POETE & les susdits.

LE POETE.

DEesse trop aimable & dont l'heureux retour
Va mettre aux yeux de tous, mes talens au grand jour ;
Je descens un moment du sommet du Parnasse,
Et viens solliciter près de vous une grace.

LA VERITÉ.

Vous êtes Poëte apparemment ?

LE POETE.

Oui, Déesse.

ARLEQUIN.

A quoi l'avez-vous connu ?

LA VERITÉ.

A son langage.

ARLEQUIN.

Et moi à son habit.

LA VERITÉ.

Quelle grace exigez-vous de moi ?

ARLEQUIN.

Il vient apparemment vous prier de marquer ses vers à votre coin.

LE POETE.

Non, Monsieur, je me contente des presens que j'ai reçûs de Madame, & je ne lui demande que les moyens de les faire valoir.

LA VERITÉ.

Voyons.

LE POETE.

Je suis Auteur Dramatique, mes Pieces sont excellentes, tous ceux à qui je les lis en conviennent; mais si-tôt qu'elles paroissent sur le Théatre, elles changent de face, & les Comediens les défigurent tellement, qu'elles sont mécon-

noissables. Ils me mettent en pieces, me ruinent, me coupent la gorge; & je vous prie, Madame, de leur donner des talens capables de rendre mes productions à la lettre : qu'ils en sentent le vrai; qu'ils en soient effectivement penetrez : c'est ce que je ne puis leur faire comprendre. Il n'y a que vous, Déesse, capable d'un pareil miracle; si vous voulez l'operer, ma fortune est faite.

L'ITALIEN.

Voilà un plaisant original!

LE FRANÇOIS.

Vous radotez.

LE POETE.

Ce que je dis n'est que trop vrai.

ARLEQUIN.

Sçavez-vous bien que ces Messieurs sont Comediens ?

LE POETE.

Ah! Messieurs, vous voyez que je sollicite en votre faveur, & que je demande pour vous ce que vous n'auriez jamais demandé de votre vie.

L'ITALIEN.

Nous vous avons rendu un plus grand service, & nous venions conjurer la Déesse de vous donner du moins le sens commun.

LE POETE.

Il faut n'en point avoir pour croire que j'en aye besoin.

LE COMEDIEN *François.*

Vous ne connoissez pas ce qui vous est necessaire.

LA VERITE'.

Ne vous parlez point avec aigreur, vous avez besoin les uns des autres, tâchez de vous concilier.

LE COMEDIEN *Italien.*

Eh le moyen! ces Messieurs sont d'un entêtement .....

LE POETE.

Et vous d'une présomption....

LE COMEDIEN *François.*

Ils ne recevroient pas le moindre conseil.

LE POETE.

E'tes-vous capables d'en donner? nous sçavons ce qu'il faut au Public.

LE COMEDIEN *François.*

Que ne le lui donnez-vous donc: nous sommes tous les jours accablez de reproches: on nous prend à partie quand nous jouons vos Pieces, & l'on nous demande comment nous pouvons recevoir de pareilles platitudes.

LE POETE.

Et moi, tout le monde me fait la guerre de donner de si bonnes choses à des gens qui les jouent si mal; vous les feriez valoir, si vous faisiez attention à la maniere dont je les recite. Qui doit connoître mieux que l'Auteur même la valeur intrinseque d'une Piéce qu'il a composée? N'est-ce pas son sang, ses entrailles dont il se dépoüille, pour vous en confier le dépôt précieux? Ah! Messieurs, s'il a le malheur de voir sa progeniture en des mains étrangeres, laissez-lui du moins la consolation de donner à son enfant, cette nourriture, cette éducation, sans laquelle les premiers soins du pere sont infructueux.

ARLEQUIN.

Finissez-donc, vous me faites pleurer.

LE POETE.

Enfin, Déesse, vous sçavez quelle est ma priere, je la renouvelle en faveur de ces ingrats que je veux enrichir malgré qu'ils en ayent.

LE COMEDIEN *Italien.*

Souvenez-vous de grace de ce qui vous amene. C'est un homme qui ne croira jamais avoir été dans le faux, à moins

que vous ne lui appreniez à penser juste.

LA VERITE' *au Poëte.*

Je me garderai bien de vous faire des presens dont vous croyez n'avoir pas besoin ; si vous m'aviez consultée pour vous personnellement , j'aurois pû vous être utile ; mais votre orgueil vous a porté à solliciter pour autrui des choses que vous auriez dû demander pour vous-même , je vous laisse tout en proye à votre bonne opinion.

LE POETE.

C'est donc là tous les services que vous pouvez me rendre ? Et bien je vous baise les mains , & pour me venger de ces Messieurs , je vais travailler pour l'Opera.

ARLEQUIN.

Vous avez raison , mon ami , on n'a pas besoin de la Verité pour réussir dans ce pays-là.

LE POETE.

Pour la Foire , pour Polichinelle.

ARLEQUIN.

Pour le Pont-Neuf.

LE POETE.

Que les Romains pressez de l'un à l'autre bout ;
Doutent où je puisse être & me trouvent par tout.

## SCENE X.

LA VERITE', *les deux* COMEDIENS, ARLEQUIN.

LE COMEDIEN *François.*

DE'esse, nous sommes au desespoir de vous avoir déplû.

LA VERITE'.

Je ne m'attendois par à vous trouver plus raisonnable que les autres; mais n'importe, je veux faire un présent à l'une de vos deux Troupes.

LE COMEDIEN *François.*

Peut-on vous demander en quoi il consiste?

LA VERITE'.

En un Acteur: le voilà.

LE COMEDIEN *François le tirant par le bras.*

Je le crois excellent pour notre Théatre.

LE COMEDIEN *Italien le retirant.*

Il ne sera pas moins bon pour le nôtre.

LA VERITE'.

Je le laisse le Maître de choisir la Troupe qui lui convient

ARLEQUIN.

Voyons.....

*Il fait plusieurs lazis avec les Comediens l'Italien lui donne du jeu, & le François se plaint qu'il lui a gâté sa perruque.*

ARLEQUIN.

Allons, allons, je suis des vôtres, mon ami.

LA VERITE'.

Acceptez-le de ma main.

ARLEQUIN.

*Vivat*, me voilà Comedien; mais à propos, cela fera-t-il ma fortune ?

LA VERITE'.

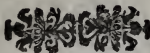
Tu n'en as demandé qu'une médiocre tu dois être content.

LE COMEDIEN *François.*

Mais, Déesse.....

LA VERITE'.

Je vous dédommagerai par quelque Actrice nouvelle.



## SCENE IX.

### LA VERITE', LE SUISSE, ARLEQUIN, LES COMEDIFNS.

LE SUISSE.

EH ! Môntame, emporte vite fotre maiſon hors de la Ville.

LA VERITE'.

Qu'y a-t-il ?

LE SUISSE.

Tout le monde il vient avec de groſſes chandelles de paille pour brulir fotre Temple : ils dirent qu'il n'ont pas beſoin de la Ferité, & que vous gâtez tout leur affaire.

LA VERITE'.

Ils n'ont pas tort.

LE SUISSE.

Chacun a porté ſon plainte chez le Commiſſaire, & ſti Montſir habilé avec un robe de chambre tout noir, il vient mener vous en priſon par un Sentence.

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, c'eſt moi qui ſuis cauſe de l'accident qui vous arrive.

LA VERITE'.

Je vais le prevenir & diſparoître.

ARLEQUIN.

Vous m'aviez bien dit que vous ne ſeriez pas long-tems dans ce pays-ci.

LA VERITE'.

J'y ai encore plus reſté que je ne croyois.

---

## SCENE DERNIERE.

LE COMMISSAIRE, ARCHERS, & les ſuſdits.

LE COMMISSAIRE.

OU eſt la Verité?

ARLEQUIN.

Bon, elle eſt bien loin, ne croyez-vous pas qu'elle vous attendoit?

LE COMMISSAIRE.

Elle a tort, je ne venois ici que pour lui rendre tous les reſpects qui lui ſont dûs. Que je ſuis malheureux de ne l'avoir pas trouvée!

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas la premiere fois que vous l'avez manquée.

*Dernier Divertissement de Masques.*

CHantons, dansons tous,
La Verité n'est plus avec nous;
Sur nos défauts, lorsqu'elle nous éclaire;
Ce n'est point pour nous soulager :
Elle devroit plutôt les taire,
Ne pouvant les corriger.
Chantons, dansons tous,
La Verité n'est plus avec nous.

*On danse.*

## I. VAUDEVILLE.

Quand vous sçavez qu'une cruelle
Sans aucun fruit, vous fait brûler pour elle,
Malheureux amant rebuté,
Quelle fatale vérité !
Mais quand par un sort favorable,
Vous lisez dans ses yeux,
Remplis de feux,
L'instant heureux,
Qui doit combler vos vœux :
Verité trop aimable !

Qu'une famille vous marie
Sans votre choix, selon sa fantaisie;

A quelque vieillard hebété,
Quelle fatale verité !
Mais quand par un ſort favorable ;
On vous donne un galand
Jeune & fringant,
Et qu'il vous prend
Sans perdre un ſeul inſtant ;
Verité trop aimable !

LE SUISSE.

Lorſque vous demandir bouteille,
Et que votre Hôte il fait la ſourde oreille;
Qu'il n'afre point de charité,
Quelle fatale verité !
Mais quand il être fort traitable ;
Qu'il vous donne du fin
Juſqu'au matin,
Et qu'un Catin
Vous en verſe tout plein:
Verité fort choulie !

ARLEQUIN.

Lorſque nous voyons une Piece
Faire bâiller, inſpirer la triſteſſe ;
Pour toute la Communauté,
Quelle fatale verité !
Mais quand par un ſort favorable,

Le parterre applaudit,
Se réjouit,
Badine & rit
A tout ce que l'on dit :
Verité trop aimable !

*On danse.*

## II. VAUDEVILLE.

Laissons notre voisin en paix,
Sur autrui ne glosons jamais,
Et nous agirons à merveille ;
Sur nous le trait de Verité
Peut-être également porté ;
Nous devons craindre la pareille.

Le pauvre Lubin est un sot,
Je le sçais ; mais je n'en dis mot ;
Et je crois agir à merveille :
Car je suis époux comme lui,
Et dès demain, dès aujourd'hui ;
Il peut m'arriver la pareille.

A Philis je sçais un galant,
Je n'en dirai rien cependant ;
Et je crois agir à merveille :
Car enfin que sçait-on comment ;
Dès aujourd'hui, dès ce moment,
Il peut m'arriver la pareille.

ARLEQUIN.

Lorſqu'on ſifle chez nos voiſins,
Nous n'en paroiſſons pas plus vains;
Et nous agiſſons à merveille :
Car enfin, que ſçait-on, vraiment;
Dès aujourd'hui, dès ce moment,
Autant nous en pend à l'oreille.

FIN.

## *APPROBATION.*

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit, intitulé : *Le Temple de la Verité*, Comedie ; Je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion, ce 15. Juillet 1726.

SECOUSSE.

## *APPROBATION.*

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le Nouveau Theatre Italien* ; j'ai examiné en particulier les differentes Pieces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

DANCHET.

# L'AMOUR
## PRECEPTEUR.

# L'AMOUR PRECEPTEUR.

*COMEDIE EN TROIS ACTES.*

Par M. G ***.

*Representée pour la premiere fois le* 25. *Juillet* 1726. *par les Comediens Italiens ordinaires du Roy.*



A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXIX.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



A

MONSIEUR

# LE CHEVALIER

DE LA VALLIERE.



ONSIEUR,

*J'ai hesité quelques momens à mettre votre nom a la tête de cette Comedie ; mais à qui convenoit-il mieux dé dédier l'Amour Précepteur , qu'à un jeune Seigneur beau comme l'Amour même , & qui a les qualitez les plus essentielles pour se faire aimer ? En effet ,* MONSIEUR , *vous n'avez qu'à vous montrer pour enlever tous les cœurs , les graces sont répanduës*

*dans vos actions les plus indifferentes, & mille belles qualitez réunies dans votre personne, vous rendent, avec justice, les delices de l'illustre & vertueuse Princesse à qui vous êtes attaché par les liens du sang; Elle partage toute son affection entre vous,* MONSIEUR, *& Monsieur votre frere, qui est le seul qui puisse vous être comparé; Les sentimens de cette grande Princesse, sont toujours fondez sur la raison, son discernement est exquis, & l'extrême tendresse qu'elle ressent pour vous,* MONSIEUR, *fait bien mieux votre éloge, que tout ce que je pourrois dire à votre sujet. Je sens que la matiere est au dessus de mes forces, & lorsque j'ai l'honneur de vous présenter une piece que le Public a reçu favorablement, je n'ai point eu d'autre dessein que celui de vous assurer,* MONSIEUR, *du profond respect & du sincere attachement avec lequel je suis,*

Votre très-humble & très obeissant serviteur G...

# L'AMOUR PRECEPTEUR.

# ACTEURS.

ALBERTI, Gentilhomme Venitien.

LELIO, } Enfans d'Alberti.
SILVIA,

HENRIETE, Pupile d'Alberti.

SPINETTE, } Domestiques d'Alberti.
ARLEQUIN,

FLAMINIA sous le nom du Seigneur Frederico.

TRIVELIN, Valet de Flaminia.

HORACE, Oncle de Flaminia.

*La Scene est à Venise.*



# L'AMOUR PRECEPTEUR.

## COMEDIE.

## ACTE PREMIER.

*La Scene represente une salle de la maison d'Alberti.*

### SCENE PREMIERE.

HENRIETE, ARLEQUIN.

HENRIETE.



H ! mon cher Arlequin, je ne me sens pas de joye.

ARLEQUIN *rit.*

Ah, ah, ah.

HENRIETE.

De quoi ris-tu donc ?

ARLEQUIN.

Ma foy il n'y a plus d'enfans après cela.

HENRIETE.

Comment ? tu es ſurpris de me voir ſi contente, parce que le Seigneur Alberti vient d'ordonner à Lelio de me regarder comme ſa femme.

ARLEQUIN.

Sans doute, voilà une jolie poupée pour amuſer Monſieur Lelio, je ne puis y penſer ſans crever de rire.

HENRIETE.

Inſolent, vous me perdez le reſpect, regardez-moi s'il vous plaît dès ce moment comme votre Maîtreſſe . . .

ARLEQUIN.

Pouf. . . vous ne l'êtes pas encore ; dans une couple d'années je ne dis pas que . . . . .

HENRIETE.

Dans une couple d'années ? & bien tu n'y perdras rien pour attendre.

ARLEQUIN.

Comment ! qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

HENRIETE.

Cela ſignifie que ſi-tôt que je ſerai mariée, je te ferai donner cent coups de bâtons, pour te punir de toutes tes impertinences.

ARLEQUIN.

*Ohimé.* , quelle poulette ! notre jeune Maître n'a qu'à se bien tenir ; il trouvera ma foi à qui parler. Mais le voici , il est bien rêveur.

---

## SCENE II.

HENRIETE, ARLEQUIN. LELIO.

LELIO.

Que je suis malheureux !

HENRIETE.

Bon jour mon petit bon homme.

LELIO.

Bon jour, Henriete , bon jour.

ARLEQUIN.

Voilà un compliment bien sec.

HENRIETE.

Qu'est-ce à dire , Monsieur ? vous êtes bien incivil aujourd'hui.

LELIO.

Comment !

HENRIETE.

Au lieu de me donner de ces petits noms caressans qui plaisent tant aux personnes que l'on aime. . . . Bon jour , Henriete, bon jour.

ARLEQUIN.

Franchement elle a raiſon ; bon jour Henriete , bon jour . . . quelle bruſquerie ! à votre place je lui aurois dit , ma chere petite Henriete , mon petit cœur , ma petite reine , que je ſuis charmé de vous rencontrer ici , permettez que je vous dérobe un petit baiſer.

HENRIETE.

Ce garçon là ne manque pas d'eſprit . . . En effet , c'eſt ainſi que l'on doit en agir avec ſa femme prétenduë.

LELIO.

Ma femme !

HENTIETE.

Ouy , Monſieur , votre femme ! le Seigneur Alberti votre pere , ne vous a-t-il pas commandé encore aujourd'hui de me regarder ſur ce pied-là ?

LELIO.

Mais Henriete , vous n'eſtes encore qu'une enfant.

HENRIETE.

Un enfant ! j'ai douze ans paſſez , afin que vous le ſçachiez , & à cet âge-là , l'on peut fort bien être mariée.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai , ſur tout quand le fruit eſt précoce ; allons , Seigneur Lelio , rendez s'il vous plait vos reſpects à votre

épouse future, & demandez lui excuse de votre impolitesse.

HENRIETE.

C'est fort bien dit, rangez-vous à votre devoir, Monsieur, & l'on vous pardonne votre indifference passée.

LELIO.

Cela me feroit rire dans une autre tems mais je suis si outré de la dureté de mon pere....

HENRIETE.

Eh bien, Monsieur, je vous attends.

LELIO.

Eh Henriete, laissez-moi. vos discours me fatiguent; voilà encore une plaisante petite fille de le prendre sur ce ton là.

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, ahi, ahi.

HENRIETE.

Plaisante petite fille! ah! je creve, plaisante petite fille, à une personne de mon âge; ah je vous apprendrai, Monsieur, à me traiter ainsi.

LELIO.

Et que ferez vous?

HENRIETE.

Je serai bien-tôt votre femme en dépit de vous, & dans cette qualité je vous ferai voir beau jeu.

ARLEQUIN.

Oh ! il n'y a rien à redire à cela, la vengéance est naturelle.

HENRIETE.

Je cours avertir le Seigneur Alberty de vos mepris, il m'en fera raison, ou . . . je ne suis pas fille . . .

ARLEQUIN.

Voilà un serment terrible.

HENRIETE.

Suis-moi Arlequin. *Ils sortent.*

LELIO.

Sous quelle malheureuse étoile suis-je donc né ? ah ! ma chere Flaminia, quelqu'obstacle que l'on apporte à notre amour, je perdrai plutôt la vie que de devenir infidele.

---

## SCENE III.

### LELIO, SILVIA.

SILVIA.

EH ! mon frere, que faites vous ? vous connoissez l'esprit violent de notre pere. Vous allez encore l'irriter par la maniere dont vous en agissez avec Henriete, ne pouvez-vous vous con traindre avec elle un seul moment ?

LELIO.

Non, ma ſœur, je n'y puis plus tenir, depuis que mon pere l'a aſſuré qu'elle m'épouſeroit, cette petite folle me deſeſpere.

SILVIA.

En verité vous n'êtes pas plus raiſonnable qu'elle, & ſi je n'avois pris le ſoin de l'arrêter & de prier Arlequin de la mener dans ma chambre, mon pere ſeroit déja informé de votre peu de complaiſance.

LELIO.

Eh! ma ſœur, que vos leçons conviennent peu à l'état où je ſuis; ah! Flaminia, Flaminia, quel ſacrifice on veut exiger de moi?

SILVIA.

Mais mon frere, cette Flaminia eſt donc une grande enchantereſſe, pour vous ôter ainſi l'uſage de la raiſon.

LELIO.

Ah! Silvia, ſi vous connoiſſiez cette charmante fille, vous ne ſeriez plus ſurpriſe de la vivacité de mon amour; que n'aimez vous ma chere ſœur? vous ſentiriez en un moment juſqu'où vont toutes mes peines.

## SCENE IV.

### LELIO, SILVIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAdemoiselle venez, si vous voulez, contenir la petite Henriete; elle veut à toute force sortir de votre chambre pour aller trouver le Seigneur Alberti.

SILVIA.

Je vous quitte mon frere, je vais tâcher d'adoucir son esprit irrité.

*( Elle sort. )*

## SCENE V.

### LELIO, ARLEQUIN.

LELIO *se promene en rêvant & donne toutes les marques d'un homme agité d'un violent chagrin.*

ARLEQUIN.

NOtre jeune Maître paroît enfoncé dans ses reflexions, il faut que je me divertisse un peu à ses dépens.

LELIO.

Faut-il qu'un pere barbare ſepare deux cœurs auſſi étroitement unis !

ARLEQUIN.

Permettez Monſieur que je vous felicite ſur le choix de Mr. Alberti votre pere . . . .

LELIO *en lui donnant un ſoufflet.*

Tiens voilà pour ton compliment. . . . ſort impertinent . . .

ARLEQUIN.

Ce n'eſt que pour badiner . . . . Mademoiſelle Henriete eſt ſi aimable , elle a de petites manieres ſi douces , ſi engageantes.

LELIO *lui donne des coups de pieds au cul.*

Ah maraut que vous êtes , vous voulez rire ? Oh je vous ferai connoître à qui vous vous jouez . . . . hors d'ici.

ARLEQUIN *pleurant.*

Cela devient ſerieux . . . . ſçavez-vous bien Monſieur que je commence à me fâcher ?

LELIO.

Eh que m'importe ?

ARLEQUIN.

Il m'importe à moi , je ſuis un valet fidele , Monſieur Alberti veut que vous épouſiez la petite Henriete , j'y ai don-

né mon consentement & vous l'épouserez.

LELIO.

Je l'épouserai, traître.

ARLEQUIN.

Ouy, vous l'épouserez.

LELIO.

Ah! Je t'apprendrai à parler.

*Il le rosse, Arlequin crie de toutes ses forces.*

---

## SCENE VI.

LELIO, ARLEQUIN, ALBERTI.

ALBERTI.

EH que diantre as-tu à pleurer ainsi?

ARLEQUIN.

Je ne pleure pas sans raison, Monsieur, je viens d'être roué de coups.

ALBERTI.

Qui t'a battu?

ARLEQUIN.

Le signor Lelio.

ALBERTI.

Mon fils?

LELIO.

C'est ainsi que l'on doit traiter un Valet insolent.

ARLEQUIN *pleurant.*

Un ſouflet, trois coups de pied au cul, vingt coups de bâtons ; voilà de beaux préſens de noces.

ALBERTI.

Qu'eſt-ce à dire ?

ARLEQUIN.

Voilà ce que m'a valu le compliment que j'ai fait à Monſieur ſur ſon mariage avec Mademoiſelle Henriete.

ALBERTI.

Ouy, vous le prenez ſur ce ton ! oh je mettrai bien-tôt ordre à votre conduite.

LELIO.

Vous ferez ce qu'il vous plaira mon pere, mais vous ne me ferez pas changer de reſolution ; en vain vous m'avez fait pour ainſi dire enlever de Bologne, où j'achevois mon Droit, pour me faire quitter tout commerce avec Flaminia : c'eſt une fille fort riche, d'une beauté & d'un merite ſuperieur à celle de ſon ſexe, & chez laquelle les plus illuſtres Cavaliers de cette Ville tiennent à honneur d'être reçus : j'ai eu l'avantage de lui plaire & d'en être aimé ; nous nous ſommes donnez une promeſſe reciproque de mariage, & rien n'eſt capable rompre les engagemens que j'ai pris a elle.

ALBERTI.

Je ne ſuis que trop informé de vos folles prétentions, mais n'eſperez pas que j'y donne jamais les mains, vous épouſerez Henriete, ou par la mort....

ARLEQUIN.

Ouy, elle ſera votre femme, j'y ai regardé, oh, oh.

LELIO.

Maraut....Eh! mon pere, y penſez-vous bien, moi épouſer Henriete, une enfant! elle a près de cent mille écus, il eſt vrai; ſa mere qui vous l'a confiée en mourant, vous a chargé de lui choiſir un bon parti, & vous croyez que rien ne convient mieux à l'arrangement de vos affaires que de me la donner en mariage.

ALBERTI.

Sans doute.

LELIO.

Voilà de beaux projets, mais ils ne ſeront pas executez ſur ma parole.

ALBERTI.

Ils le feront.

LELIO.

Non, mon pere.

ARLEQUIN.

Nous vous ferons bien obéir...

LELIO.

Sans le respect que j'ai pour mon pere je t'assommerois de coups.

ARLEQUIN.

Le respect que vous avez dites-vous pour le Signor Alberti, vous empêche de me battre ?

ALBERTI.

Sans doute, je voudrois bien qu'il poussât l'audace jusqu'à....

ARLEQUIN.

Oh cela étant, vous n'épouserez jamais votre mijorée de Flaminia ; c'est moi, qui vous le dis.

LELIO.

Mon pere.....

ALBERTI.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Vous serez marié avec Henriete.

LELIO.

Je perds patience....

ALBERTI.

Je m'en moque.

ARLEQUIN.

Et nous ferons les accords dès ce soir, n'est-il pas vrai Seigneur Alberti ?

LELIO.

Je n'y puis plus tenir.

*Il éloigne Arlequin vers la Cantonade & le bat.*

ARLEQUIN.

*Ayuto, misericordia, Signor padre ayuto.*

ALBERTI.

Attends, attends coquin.

ARLEQUIN.

Ah je suis estropié *son tutto rovinato.* Il pleure.

*Arlequin & Alberti font une Scene de lazis trés courte & trés vive, le premier est dans une colere extrême d'avoir été battu, aprés qu'Alberti l'a assuré que son fils ne lui manqueroit pas de respect; le second est outré de l'insolence de Lelio : ils parlent tous deux a la fois, & Alberti a toutes les peines imaginables à faire taire Arlequin.*

ALBERTI.

Ecoute, Arlequin, je sçais un remede à l'insolence de Lelio.

ARLEQUIN *pleurant.*

J'aimerois mieux un remede contre les coups de bâtons.

ALBERTI.

Lelio n'a gueres que dix-neuf ans, il n'a pàs achevé son Droit, je veux lui donner un Precepteur qui ne le quittera pas d'un moment, jusqu'à ce qu'Henriete soit en état d'être mariée, je lui confierai toute l'autorité que j'ai sur lui.

ARLEQUIN.

Vous ne lui ferez pas un grand présent ; mais Monſieur, s'il vous plaît, le Précepteur ne ſera-t-il pas battu, par Monſieur Lelio ?

ALBERTI.

Au contraire, il ſera en droit de le corriger vivement : un Précepteur eſt un homme reſpectable.

ARLEQUIN.

Et où eſt-il ce Précepteur ?

ALBERTI.

Je vais le chercher dans Veniſe, il y en a pluſieurs qui ne demanderont pas mieux que d'entrer chez moi.

ARLEQUIN.

Ne prenez point cette peine, j'ai votre affaire.

ALBERTI.

Comment ! tu en connois un ?

ARLEQUIN.

Oüy, vous dis-je.

ALBERTI.

Il me faut un grand homme.

ARLEQUIN

Celui-là eſt petit, mais. . .

ALBERTI.

J'entends un homme de merite, en a-t-il ?

ARLEQUIN.

Ah, ah, je vous en assûre.

ALBERTI.

Vert !

ARLEQUIN.

Celui que je vous propose est rouge, jaune, bleu & blanc.

ALBERTI.

Tu veux rire

ARLEQUIN.

Ne vous embarassez de rien, votre homme est tout trouvé, mais je vous avertis d'une chose, c'est qu'il a grand appetit.

ALBERTI.

Nous tâcherons de le satisfaire, ma table est assez bonne comme tu le sçais.

ARLEQUIN.

Comment ! il mangera à votre table ?

ALBERTI.

Sans doute, veux-tu qu'il mange avec des Valets ?

ARLEQUIN.

Oh ! il n'est pas glorieux, & c'est ce dont il s'embarasseroit le moins; mais voici à peu près ce que je sçai qu'il pourra vous demander. A déjeuner une bonne bouteille de vin, un pain d'une livre, & la moitié d'un saucisson de Boulogne.

ALBERTI.

Cela vaut fait.

ARLEQUIN.

Mallepeſte, c'eſt un bon métier d'être Précepteur, à dîner un plat grand comme cela, de Vermicelle, ou de Macarons.

ALBERTI.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Un ſoye de veau dans la poëſle, & une bonne livre de fromage de Milan ?

ALBERTI.

Tu te moques ?

ARLEQUIN.

Monſieur chacun a ſon ragoût, c'eſt un homme qui ſe feroit pendre pour du fromage.

ALBERTI.

Voilà un homme d'un caractere bien ſingulier : mais s'il me convient ...

ARLEQUIN.

Deux bouteilles de vin & du deſſert, le ſouper à peu près de même ; cela vous accommode-t-il ?

ALBERTI.

Très-fort, tout ce que tu m'as demandé là, eſt fort commun, & ſi je ſuis content de celui que tu me propoſes, je prétends le traiter tout autrement.

ARLEQUIN.

Cela étant je vous l'amene ici dans un demi quart d'heure.... , mais au moins vous mettez dans le marché qu'il ne sera pas battu par Monsieur Lelio.

ALBERTI.

Très-sûrement. Va cours, je t'attends avec impatience.

---

## SCENE VII.

*La Scene change & represente le devant de la maison d'Alberti, & une Auberge vis-à-vis.*

FLAMINIA *en Cavalier, sous le nom de Frederico.* TRIVELIN.

TRIVELIN.

MA foi, Mademoiselle, voulez-vous que je vous parle naturellement, je crains que vous n'ayez fait une sotise de vous travestir en Cavalier pour courir après l'Amant que l'on vous enleve, cela sent bien l'heroïne de Roman, & pour une fille d'esprit, & dont la réputation étoit si bien établie à Bologne; voilà un pas assez délicat.

FLAMINIA.

Ah ! Trivelin, ceſſe de m'affliger par d'inutiles réflexions, je me ſuis dit à moi-même tout ce que l'on pouvoit me repreſenter ſur ce voyage, j'ai vainement combatu mon penchant, l'amour a été le plus fort, & je ne puis plus vivre ſans mon cher Lelio.

TRIVELIN.

Cet amour eſt doublement vif, il nous a fait crever plus de quatre chevaux de poſte, & j'en ſuis encore tout écorché ; mais Mademoiſelle, que dira le Seigneur Horace votre oncle, quand il ſçaura votre départ ?

FLAMINIA.

J'ai pris le ſoin de l'en inſtruire par une lettre, & je lui fais croire que je me ſuis retirée dans un Convent, d'où je lui donnerai de mes nouvelles quand il en ſera temps.

TRIVELIN.

Il n'eſt pas aiſé à tromper & je crains bien qu'il ne découvre notre retraite.

FLAMINIA.

Oh ! tu m'impatiente avec tes craintes & tes réflexions, ſonge ſeulement à mes affaires, voilà la maiſon du Seigneur Arlberti à ce que l'on m'a appris, je vais entrer dans cette Hôtellerie, tâche de

découvrir ce qu'eſt devenu mon cher Lelio, tu as de l'eſprit, il eſt inutile de te donner là-deſſus de plus amples inſtructions.

---

## SCENE VIII.

### TRIVELIN, ARLEQUIN, SPINETTE.

TRIVELIN.

J'apperçois une jeune fille & un valet qui ſortent de cette maiſon, retirons-nous un peu à l'écart & voyons ſi nous ne pourrions pas tirer quelqu'éclairciſſement de leur converſation.

ARLEQUIN *à Spinette.*

Ouy, morbleu, te dis-je, je veux me venger, & il ne ſera pas dit que Monſieur Lelio m'ait traité comme il a fait ſans raiſon.

TRIVELIN.

On parle de notre amoureux, approchons.

SPINETTE.

Mais mon cher Arlequin, ce n'eſt pas tout-à-fait ſans raiſon que notre jeune maître t'a battu, de quoi t'aviſe tu de le contrarier? tu connois ſa vivacité.

ARLEQUIN.

Mais aussi le Seigneur Alberti est le Maître.

SPINETTE.

J'en conviens, mais tu ne l'est pas toi, pourquoi de propos déliberé chagriner ce pauvre garçon ? tu t'es attiré ces coups de bâton ; c'est ta faute.

ARLEQUIN.

Mais aussi Monsieur Lelio n'est point raisonable, son pere ne veut pas qu'il songe à une certaine Flaminia, il prétend qu'il épouse la petite Henriette, & l'affaire seroit déja conclue, si elle avoit seulement deux ans de plus : car tu sçais qu'elle n'en a guere plus de douze, & qu'elle est très délicate.

TRIVELIN.

*Ohimé* !

SPINETTE.

Je sçais tout cela, & de plus que le Signor Alberti cherche un Précepteur pour mettre auprès de son fils, afin de le tenir de très-court ; tu trouves donc la conduite de notre vieux Maître bien raisonnable ?

ARLEQUIN.

Mais... sans doute.

SPINETTE.

Et tu serois d'avis que Monsieur Lelio se disposât à épouser Henriette dans

quelques années, parce qu'elle a cent mille écus, à ce que l'on dit, & que Flaminia n'en a peut-être pas la moitié tant.

ARLEQUIN.

Eh! mais le bon ſens veut que cela ſoit ainſi.

SPINETTE.

Fort bien; Je ſuis auſſi de ton ſentiment, oh ça Arlequin tu m'aimes à ce que tu dis.

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas équivoque.

SPINETTE.

Tu n'as pas grand bien, comme tu ſçais.

ARLEQUIN.

Non, & notre fortune eſt aſſez égale.

SPINETTE.

Si l'on me preſentoit quelqu'honnête garçon qui eût trois ou quatre mille francs, & que l'on voulût m'engager par interêt à t'être infidelle, cela t'accommoderoit-il?

ARLEQUIN.

Non vraiment.

SPINETTE.

Cela m'accommoderoit moi, & comme l'on vient de me faire cette propoſition, & que j'y trouve mon avantage, je l'ai acceptée ſans heſiter.

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas poſſible !

SPINETTE.

Cela eſt très-vrai, & je t'abandonne, adieu mon pauvre Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah perfide Spinette ! tu me jouerois un pareil tour ? ingrate ! tu veux donc me voir mourir de douleur ?

SPINETTE.

Ouy ; que m'importe.

ARLEQUIN *pleure.*

Hou, hou, hou.

SPINETTE *rit.*

Ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

Tu ris encore ſcelerate ?

SPINETTE.

Pourquoi non ?

ARLEQUIN.

Tu n'as pas pitié de l'état où je ſuis.

SPINETTE.

Eh, as-tu pitié toi, de la ſituation où eſt notre jeune Maître ? tu ne veux pas que je te quitte pour faire ma fortune, & tu es d'avis qu'il abandonne Flaminia qu'il aime, pour Henriete qu'il n'aime point, parce qu'elle eſt beaucoup plus riche, cela n'eſt point naturel.

TRIVELIN *à part.*

Voilà une rusée comere.

ARLEQUIN.

J'ai tort, j'en conviens, & je donne les mains au mariage de cette Flaminia avec Monsieur Lelio.

SPINETTE.

Et moi je romps dès ce moment mes engagemens avec le jeune homme qui a quatre mille francs.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

SPINETTE.

Je te le jure.

ARLEQUIN.

Ah! ma chere Spinette, je respire, j'allois mourir à tes pieds si tu avois continué à m'être infidelle.

SPINETTE.

Va, va, je ne l'ai jamais été, ce n'étoit qu'une comparaison.

ARLEQUIN.

Qu'appelles-tu une comparaison ?

SPINETTE.

C'est-à-dire, que j'ai feint cette histoire pour te faire connoître qu'il faut toujours prendre son cœur par autrui.

ARLEQUIN.

Ah Spinette, plus de comparaison je te prie, elles m'étouffent ; voilàqui

eft fait, je fuis du parti de notre jeune Maître... mais cependant je veux me venger de fes coups de bâton.

SPINETTE.

Et que pretends-tu faire ?

ARLEQUIN.

Tu le fçauras dans peu.

SPINETTE.

Prends garde à tes épaules.

ARLEQUIN.

Oh! je ne crains rien fur cet article, j'en ai de bonnes cautions.

SPINETTE.

A la bonne heure. ( *On appelle Spinette.* ) Mais je crois que l'on m'appelle.

ARLEQUIN.

Adieu charmante Spinette, tu m'as caufé une frayeur dont je ne fçaurois revenir.

SPINETTE.

Tant mieux, je fuis bien-aife de connoître que tu m'aimes veritablement.



## SCENE IX.

TRIVELIN, FLAMINIA *sous le nom de Federico.*

TRIVELIN.

SEigneur Federico?

FLAMINIA.

Que me veux-tu?

TRIVELIN.

Votre Amant est ici, Mademoiselle.

FLAMINIA.

Ah! quelle satisfaction pour mon cœur!

TRIVELIN.

Le Seigneur Alberti ne l'a fait revenir si précipitamment de Bologne, que par rapport à vous, c'est encore ce que je viens d'apprendre.

FLAMINIA.

Quel sujet d'affliction!

TRIVELIN.

Ce n'est pas encore tout; il le marie à une fille qui a cent mille écus de bien.

FLAMINIA.

Ah! je suis morte, soutiens-moi Trivelin.

TRIVELIN.

Doucement, le mariage n'eſt pas encore achevé, il y a un petit obſtacle.

FLAMINIA.

Je ſuis dans le plus affreux deſeſpoir ..... mais quel eſt donc cet obſtacle?

TRIVELIN.

C'eſt que la perſonne qu'Alberti veut lui faire épouſer n'a gueres que douze ans .....

FLAMINIA.

Ah! je reſpire.

TRIVELIN.

Et pour empêcher que le cœur de votre jeune Amant ne tombe ici dans le même inconvenient qu'à Bologne, le Seigneur Alberti lui cherche un Precepteur qui puiſſe repondre de ſes actions ..... & cela rompt toutes nos meſures.

FLAMINIA.

Un Precepteur, Trivelin! (*d'un air gai*) ah! que m'annonces-tu?

TRIVELIN.

Ouy, Mademoiſelle, je ſuis ſûr que le bon homme court à preſent tout Veniſe pour trouver un pédant, ſevere, rebarbatif, ennemi des femmes, & qui puiſſe veiller exactement ſur la conduite de ſon fils.

FLAMINIA.

Ah ! mon cher Trivelin, tu me rends la vie, tous mes chagrins disparoissent dans ce moment.

TRIVELIN.

Je ne vous comprens pas.

FLAMINIA.

Que tu as peu d'esprit ?

TRIVELIN.

Quoi vous pourriez ?

FLAMINIA.

Viens te dis-je, suis-moi, l'amour est un Protée qui prend toutes sortes de formes, je vais sur ma parole tailler de la besogne au Seigneur Alberti.

TRIVELIN.

Mais en verité Mademoiselle . . .

FLAMINIA

Eh, suis-moi sans craindre & sans raisonner.

TRIVELIN.

Allons donc, tout coup vaille.

*Ils entrent dans l'Auberge.*

## SCENE X.

### ALBERTI, ARLEQUIN.

ALBERTI.

ARlequin eſt bien impatientant, il m'avoit promis de m'amener un Precepteur pour mon fils .... Mais je croi l'entendre.

ARLEQUIN.

Bonnes nouvelles, Seigneur Alberti, votre Docteur eſt trouvé.

ALBERTI.

Et où eſt-il?

ARLEQUIN.

Ici près, lui dirai-je de venir?

ALBERTI.

Sans doute.

ARLEQUIN.

J'y cours. *Il ſort.*

ALBERTI.

Parbleu Monſieur mon fils, nous vous reduirons à la raiſon, & il ne ſera pas dit que vous vous roidiſſiez contre mes volontez: le petit impertinent! refuſer une fille avec cent mille écus, pour s'attacher à une autre qui n'a peut-être pas le quart de cette ſomme.

*Arlequin arrive habillé en Docteur avec une barbe noire, il contrefait sa voix, fait plusieurs lazis & reverences.*

ARLEQUIN.

Monsieur, comme l'on voit briller entre les Astres le Soleil, entre les élemens le feu, entre les grains le froment, entre les choses liquides le vin, entre les mets les plus exquis les macarons, de même l'on voit briller dans Venise l'illustre & le magnifique Seigneur Alberti.

ALBERTI.

Ah! Monsieur, voilà un éloge qui me rend confus.

ARLEQUIN.

Je le croi ma foi; ce n'est point là un compliment ordinaire.

ALBERTI.

On le voit bien; mais Monsieur, avec autant de capacité que vous paroissez en avoir, puis-je me flatter que vous voudrez bien avoir l'œil sur la conduite de mon fils?

ARLEQUIN.

Ouy, ouy... Arlequin m'en a parlé comme d'un jeune homme retif; mais je me conduirai avec lui de maniere que je vous le rendrai bien-tôt plus souple...

PRECEPTEUR.

Vous êtes sûr au moins qu'il ne donnera pas des coups de bâton.

ALBERTI.

Ah! Monsieur, mon fils est trop bien né pour cela.

ARLEQUIN.

Arlequin m'a pourtant dit que cela pourroit m'arriver, c'est pourquoi de peur d'accident je me suis muni d'une cuirasse par dessous cet habit.

ALBERTI.

O quel impertinent, d'avoir été dire une pareille sotise à cet honnête homme, je vais lui laver la teste comme il faut.... Arlequin?

ARLEQUIN.

Monsieur.

ALBERTI.

Ce n'est pas vous, Monsieur, que j'appelle, c'est mon coquin de valet.... Arlequin?

ARLEQUIN.

Monsieur.

ALBERTI.

Ouays, j'entends parler ce faquin, & je ne le vois point.

ARLEQUIN.

Monsieur, les vermicelli & les macarons sont-ils prêts?

ALBERTI *à part.*

Ah, ah, je ne me trompe point, c'eſt Arlequin, c'eſt lui-même, je vais lui apprendre à vouloir ſe jouer à moi.

ARLEQUIN.

Le foye de veau & le fromage de Milan...

ALBERTI.

Vous aurez de tout cela, Monſieur, Arlequin ma fait entendre que vous l'aimiez fort.

ARLEQUIN.

Il ne vous a pas menti d'un ſeul mot.

ALBERTI.

Mais, Monſieur, dites-moi je vous prie, êtes-vous brave ?

ARLEQUIN.

Comme un Alexandre.

ALBERTI.

Tant mieux j'en ſuis bien-aiſe.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ?

ALBERTI.

C'eſt que dans un moment vous allez avoir beſoin de tout votre courage.

ARLEQUIN.

A table peut-être ?

ALBERTI.

Non, Monſieur, je voulois vous le cacher, mais puiſque ce marouſle d'Arlequin vous en a averti, mon fils eſt le garçon du monde le plus violent; & il s'eſt armé de deux piſtolets de poche, dont il a juré de tuer le premier Precepteur qui ſera aſſez hardi pour l'aborder ..... je crois l'entendre, allons ferme Monſieur, le voilà.

*Arlequin ſe déshabille comiquement & fait pluſieurs lazis.*

ARLEQUIN.

*Auyto miſericordia*, je ſuis mort.

ALBERTI.

Ah, ah, te voilà donc démaſqué à preſent; je ſçavois bien que tu n'étois qu'un franc poltron.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

*La Scene est toujours devant le Logis d'Alberti.*

## SCENE PREMIERE.

SILVIA, HENRIETE.

SILVIA.

EN verité Henriete, vous n'êtes pas ſage, vous devriez vous corriger de vos petites vivacitez, & mon frere n'eſt nullement content de vous.

HENRIETE.

J'en ſuis fâchée, Mademoiſelle, mais Lelio eſt ſi froid avec moi, que j'ai tout lieu de me plaindre de ſes manieres.

SILVIA.

Et ſçavez-vous la raiſon de ſon indifference?

HENRIETE.

Non, je crois pourtant être assez jolie pour meriter quelqu'attention.

SILVIA.

C'est, ma chere Henriete, que vous ne sçavez pas encore comment il faut se conduire avec les hommes.

HENRIETE.

Eh! que faut-il donc faire pour plaire à ces beaux Messieurs-là?

SILVIA.

Loin de se jetter à leur tête, il faut adroitement les rebuter : un peu de fierté sied bien à notre sexe.

HENRIETE.

Mais comment voulez-vous que je fasse la fiere avec Monsieur Lelio, & que je le rebute, il ne m'a jamais rien demandé.

SILVIA.

Vous n'aurez pas plûtôt pris avec lui un air de reserve, que vous le verrez changer de manieres; plus une conquête est difficile à faire, plus elle plaît, & j'ai lû quelque part, que les hommes avec nous, ressemblent à des Voyageurs alterez qui rencontrent de l'eau, ils la boivent avec un plaisir extrême; mais ont-ils temperé l'ardeur qui les brûloit, ils tournent aussi-tôt le dos à la fontaine.

HENRIETE.

Je comprens cela à merveille, & dorénavant je ferai en ſorte que Lelio aura toujours ſoif.

SILVIA.

Fort bien, profitez donc de mes conſeils.

HENRIETE.

Oh! je vous en aſſure, adieu ma chere & bonne amie.

SILVIA.

Cette petite coquine-là a trop d'eſprit; mais voici mon pere, il paroît bien penſif.

---

## SCENE II.

ALBERTI, SILVIA.

ALBERTI.

AH! vous voilà Silvia, que fait votre frere?

SILVIA.

Il eſt livré au plus noir chagrin, & je me crois obligée de vous avertir, que ſi l'on continuë à le traiter avec autant de dureté, cela lui fera tourner la cervelle.

ALBERTI.

En voici bien d'une autre, je n'ai pas besoin de vos conseils, Mademoiselle, je sçai ce que je dois faire là-dessus, rentrez seulement au Logis.

SILVIA.

Je n'ai point prétendu vous fâcher, mon pere, je me retire. *Elle sort.*

ALBERTI.

Vous ferez fort bien... parbleu je crois qu'elle sera aussi du parti de son frere; mais j'appercois, à ce qu'il me semble, deux hommes vêtus de noir qui paroissent disputer avec chaleur, ne seroit-ce point quelques sçavans tels que j'en cherche un pour Lelio; écoutons-les.

---

## SCENE. III.

FLAMINIA *en Docteur, sous le nom de Federico*, TRIVELIN *en Docteur*, ALBERTI *vers le fond du Théatre.*

TRIVELIN.

Non, je ne me rends point au pompeux étalage

De ces discours fleuris, & de ce beau langage;

Ce n'eſt qu'à la raiſon qu'on me verra ceder ;
Elle ſeule eſt en droit de me perſuader ;
Ainſi ne faites plus briller votre éloquence ,
Je ne me laiſſe point tromper à l'apparence.
Ces anciens Heros que vous defigurez ,
Au Temple de memoire ont été conſacrez.
De l'immortalité c'eſt le précieux gage.
A leurs vertus pourquoi faire un ſenſible outrage ?
Pouvez - vous démentir leurs emplois glorieux ?

FEDERICO.

Et moi je vous ſoutiens qu'ils étoient vicieux ,
Qu'on remarquoit en eux des deffauts en grand nombre ,
Que loin d'être Heros , ils n'en étoient que l'ombre.

TRIVELIN.

De l'illuſtre Theſée admirons la valeur.
Que put le Minotaure ? il en fut le vainqueur ,
Deſcendit aux Enfers pour ravir Proſerpine.

FEDERICO.

C'étoit un vagabond qui vivoit de rapine.

TRIVELIN.

Fort bien ; & Romulus ?

FEDERICO.

Un pauvre enfant trouvé.

Un

Un fils de Louve, enfin un brigand achevé.

TRIVELIN.

Numa ?

FEDERICO.

Prenoit avis d'une fille de joye.

TRIVELIN.

Licurgue ?

FEDERICO.

Fabriquoit de la fausse monnoye.

TRIVELIN.

Aristide passa pour un homme de bien.

FEDERICO.

Ouy, mais après sa mort on ne lui trouva rien ;
Et l'on n'eut pas de quoi payer sa sepulture.

TRIVELIN.

Caton d'Utique avoit une ame noble & pure.

FEDERICO.

Il haïssoit Cesar, & sans un grand effort,
Pour n'avoir pas un maître, il se donna la mort.

TRIVELIN.

Tarquin ?

FEDERICO.

Fit trop souffrir de maux à sa patrie,
Et fut chassé de Rome avec ignominie.

TRIVELIN.

Pirrhus ?

FEDERICO.

Un coup de pierre abbatit ce Guerrier.

TRIVELIN.

Marius ?

FEDERICO.

Fit la canne au milieu d'un bourbier.

TRIVELIN.

Quintus ?

FEDERICO.

Fit une tache à la grandeur Romaine.

TRIVELIN.

Ariſtote aura-t'il merité votre haine ?
Ce fameux Philoſophe ?

FEDERICO.

Il n'étoit pas pieux.
Avec irreverence il parloit de ſes Dieux.

TRIVELIN.

Quel homme ! & de Craſſus Docteur , que vous en ſemble ?

FEDERICO.

Craſſus étoit avare & poltron tout enſemble.

TRIVELIN.

Et le grand Alexandre ?

FEDERICO.

Il aimoit trop le vin.
Son plus cher favori fut tué de sa main.

TRIVELIN.

Agamemnon ce Roi ?

FEDERICO.

Boureau de sa famille
Conduisit à l'autel sa malheureuse fille.

TRIVELIN.

Annibal ?

FEDERICO.

Négligea l'excez de son bonheur.

TRIVELIN.

Scipion !

FEDERICO.

De Guerier devint un Laboureur
Enfin tous ces Heros si vantez dans l'Histoire ;
Avec trop d'injustice, ont acquis de la gloire,
Des deffauts éclatans les rendent odieux . . . .
Jamais un faux brillant n'éblouira mes yeux.
Ils ont sacrifié tous les jours de leur vie
A la noire fureur, l'ambition, l'envie,
Plus grand qu'eux mille fois, pur dans mes actions,
Je sçai moriginer, dompter mes passions. . . .

TRIVELIN.

Ouy, vous êtes vraiment plus ſage qu'on ne penſe,

La moderation & ſur tout le ſilence,

Eſt la grande vertu qu'en vous l'on voit briller,

Vous avez le talent de ne guere parler . . .

Morbleu tous vos diſcours ne font que me confondre,

On n'a pas ſeulement le tems de vous répondre.

*Il ſort en colere.*

ALBERTI, *à part.*

*O che grand virtuoſo* ! Ouy, quoique jeune, voilà un prodige d'érudition. Que je ſerois heureux, ſi je pouvois avoir un homme de cette capacité auprès de Lelio . . . . . Monſieur . . . . .

FEDERICO *feignant de ne pas voir Alberti.*

Je n'en démordrai pas, vous dis-je.

ALBERTI.

Je ne ſuis pas capable, Monſieur, de diſputer contre vous.

FEDERICO.

Et ventrebleu de quoi te mêles-tu donc de me ſoutenir tant d'extravagances ?

ALBERTI.

Vous vous méprenez, Seigneur Docteur, ce n'eſt pas moi qui conteſte contre vous.

FEDERICO.

Ah ! Monſieur, je vous fais excuſe... c'eſt que je viens d'avoir une conteſtation un peu vive avec un ignorant qui vouloit me ſoutenir.....

ALBERTI.

J'ai tout entendu . . . Mais Monſieur, oſerois-je vous demander s'il y a longtemps que vous êtes à Veniſe ? il me paroît que vous n'êtes pas de ce pays.

FEDERICO.

Vous avez raiſon Seigneur, je voyage depuis dix ans par toute l'Europe pour y trouver un homme raiſonnable que je ne puis rencontrer ; il faudra, je croi, que j'aille le chercher parmi les Sauvages.

ALBERTI.

Ah ! Monſieur, ſans vous donner tant de peines, ſi vous vouliez borner vos courſes en cette Ville, je me ferois un extrême plaiſir de recevoir chez moi un homme d'une ſcience auſſi peu commune.

FEDERICO.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, de votre politeſſe.

ALBERTI.

Ne me refuſez pas cette grace, je vous en conjure ; j'ai un fils jeune, &

qui ne manque pas d'esprit, je serois charmé qu'il profitât pendant quelque tems des leçons d'un aussi grand homme.

FEDERICO.

Estes-vous marié, Monsieur ?

ALBERTI.

Je suis veuf, Dieu mercy.

FEDERICO.

Je vous en felicite; cela étant j'accepte votre proposition pour quelques mois, je veux rendre votre fils si habile, & cela en si peu de tems, que vous en serez surpris vous-même.

ALBERTI.

Vous me comblez de joye.

FEDERICO.

Ce jeune homme est sans doute docile ?

ALBERTI.

Il est né avec une douceur extrême ; mais je vous avouerai naturellement qu'une violente passion a un peu altéré son caractere, il est devenu amoureux.

FEDERICO.

Tant pis ! cette maudite manie dérange tous mes projets.

ALBERTI.

Sa sœur a beau lui representer la folie qu'il y a de s'attacher sans raison . . .

FEDERICO.

Comment ſa ſœur! Eſt-ce que vous avez des femmes chez vous ?

ALBERTI.

J'ai une fille aſſez jolie, une petite perſonne de douze ans que je deſtine pour femme à mon fils, & une Servante avec un valet : voilà tout mon monde.

FEDERICO.

Serviteur...

ALBERTI.

Où allez-vous donc ?

FEDERICO.

Je vous quitte, Monſieur, je ne puis reſter dans votre maiſon, l'amour fait tous les malheurs de ma vie, & je ne puis entendre parler de cette paſſion ſans m'égarer.

ALBERTI.

Oh! Monſieur, vous ne riſquerez rien chez moi, je n'y veux point entendre parler d'amour, & je ne cherche un homme ſage pour mettre auprès de mon fils, que pour lui arracher cette paſſion du cœur.

FEDERICO.

J'y ſuis peut-être moins propre qu'un autre... mais l'embaras où je vous vois me fait pitié, je veux bien vous accorder votre demande.

ALBERTI.

Je ne me ſens pas de joye, & je vous donne toute l'autorité poſſible ſur mes enfans, & même ſur mon Domeſtique.

FEDERICO.

J'en uſerai ſagement; mais dites-moi quel eſt l'objet de la tendreſſe de votre fils, eſt-ce une fille de ce Pays?

ALBERTI.

Non, c'eſt une Bolonoiſe, fille d'eſprit, à ce que l'on dit?

FEDERICO.

Vous l'appellez ?

ALBERTI.

Flaminia.

FEDERICO.

Flaminia! quoi la Niece du Seigneur Horace?

ALBERTI.

Juſtement elle-même, la connoiſſez-vous?

FEDERICO.

Si je la connois! comme moi-même; nous avons quelquefois diſputé enſemble à Bologne; embraſſez-moi Seigneur, vous êtes trop heureux de m'avoir trouvé.. . je vous donne avis que Flaminia eſt actuellement dans cette Ville.

ALBERTI.

Oh Ciel! que me dites-vous?

FEDERICO.

FEDERICO.

Je vous dis la verité, je viens de la reconnoître à quatre pas d'ici, travestie d'une maniere fort singuliere ; elle cherche l'occasion de s'introduire chez vous, & guette apparemment le moment favorable de parler à votre fils ; elle ne manque pas d'esprit, vous aurez peine à rompre ses mesures, la liberté du Carnaval autorise les déguisemens, ils se rencontreront & toutes vos peines seront peut-être inutiles,

ALBERTI.

Que je vous ai d'obligation, mais vous redoublez mon inquietude, & l'empressement que j'ai de mettre mon fils entre vos mains, je vais l'appeller ... Il faut bien se garder au moins de lui dire que cette Flaminia est ici.

FEDERICO.

Il ne le sçaura que trop tôt.

ALBERTI.

Je le vois qui s'approche, éloignez-vous de quelques pas, je vais le préparer à se soumettre à vos leçons.

FEDERICO *à part.*

Amour, conduis tous mes artifices à bonne fin.

## SCENE IV.

ALBERTI, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, LELIO.

LELIO.

AH! je ſuis las de tant de contrainte, je ne puis plus ſoutenir l'état où je ſuis.

FEDERICO *à part.*

Le pauvre enfant!

ALBERTI.

De la joye mon fils, de la joye.

LELIO.

Eſt-ce que vous conſentiriez que j'épouſaſſe ma chere Flaminia?....

ALBERTI.

Quelle extravagance! tu n'as que Flaminia dans la tête, ce n'eſt point cela, c'eſt une nouvelle que j'ai à t'annoncer qui te doit faire plaiſir, j'ai trouvé le plus habile homme du monde....

LELIO.

Et qu'en voulez-vous faire?

ALBERTI.

Le mettre auprès de toi pour t'inſtruire...

LELIO.

C'eſt donc pour achever de me deſeſ-

perer que vous m'anoncez cette belle nouvelle, oh bien mon pere je vais moi vous en aprendre une autre, je n'ai que faire de votre Précepteur.

ALBERTI.

Et moi, j'entends & je veux qu'il ſoit auprès de toi.

LELIO.

Il n'en ſera rien.

ALBERTI.

Ah je te ferai bien obéir.

LELIO.

Vous me pouſſez à bout, mais ſçachez que le deſeſpoir me fera faire quelqu'action dont vous aurez lieu de vous repentir.

ALBERTI.

Et que feras-tu ?

LELIO.

Je me poignarderai....

ALBERTI.

Tarare, je crains peu ces menaces; Voilà Monſieur qui veut bien ſe donner la peine de prendre ſoin de ta conduite, allons, qu'on lui faſſe & promptement, toutes les ſoumiſſions que l'on doit à ſon Maître; ſinon...

FEDERICO *à part.*

Je n'y puis plus tenir... Seigneur ce n'eſt point ainſi que l'on doit traiter

les jeunes gens, trop de rigueur revolte leur esprit, laissez-moi parler à votre fils . . . . comment l'appellez vous . . .

ALBERTI.

Lelio.

FEDERICO.

Mon cher enfant, vous oubliez ce que vous devez à votre pere, lorsque vous ne voulez pas me recevoir de sa main . . . Il a tort, j'en conviens, de me presenter à vous avec des paroles un peu trop rudes, mais l'obeissance que vous lui devez, veut que vous vous soumettiez à ses volontez . . . regardez moi, mon cher Lelio d'un œil moins irrité . . . vous verrez dans toute ma phisionomie que je ne suis pas un maître si terrible que vous vous l'imaginez.

LELIO.

Ciel que vois-je! mon adorable Flaminia?

FEDERICO.

Vous vous faites un fantôme de ce que vous regarderiez comme un bonheur si vous étiez moins préoccupé; croyez-vous qu'une personne telle que moi, soit si embarassante? vous vous trompez Lelio, je veux être plutôt votre compagnon que votre Maître, & je me flatte que Monsieur votre pere aura tout sujet de se louer de votre obéissance . . . .

ALBERTI.

Cela me fend le cœur.

FEDERICO.

Il eſt ébranlé.

ALBERTI.

Plût à Dieu qu'il ſe rendît à un diſcours ſi touchant.

LELIO.

Quel enchantement ! quel charme ſéduiſant me fait en un moment rentrer dans le devoir ! ce que je vois, ce que je ſens, n'eſt il point un effet de quelqu'illuſion ?

ALBERTI.

Non, mon cher fils.

LELIO.

Et bien mon pere, je vous avoue que ſes paroles m'ont penetré le cœur, vous me voyez à vos pieds pour vous demander pardon de ma déſobéiſſance, je reconnois que j'ai eu tort, & je ſuis ſi confus, que je ne ſçais ou j'en ſuis.

FEDERICO *à Alberti.*

Vous voyez que l'on vient à bout par la douceur de gagner les eſprits les plus indociles, il n'y a que maniere de s'y prendre ... ſon bon naturel me charme & je reſſens pour votre fils une tendreſſe ...

ALBERTI.

J'en pleure de joye; l'habile homme! l'habile homme! venez mon cher enfant & meritez le pardon que je vous accorde par une parfaite soumission au Seigneur...

FEDERICO.

Federico, c'est mon nom pour vous servir.

ALBERTI *à Lelio.*

Je veux que vous dependiez absolument de lui, que vous n'ayez point d'autres volontez que les siennes & que vous le regardiez comme moi-même, entendez-vous?

LELIO.

Je ne me ferai point du tout de violence pour vous obéir, mon pere.

ALBERTI.

Je rentre chez moi pour prendre quelques papiers, ensuite je vais chez trois ou quatre personnes où j'ai affaire, & je reviens dans une demie heure au plus tard... Non Seigneur Federico, je n'oublierai jamais vos bontez.

*Alberti sort.*

## SCENE V.

FLAMINIA *sous le nom de Federico*, LELIO.

FEDERICO.

ENfin nous sommes libres, & je puis vous témoigner toute la douleur que j'ai ressenti de notre separation, vous en voyez les effets par le parti que j'ai pris, je sçais que ma réputation en souffrira; mais l'amour a été le plus fort & j'ai tout oublié pour avoir le plaisir de vous revoir.

LELIO.

Ah! charmante Flaminia, que notre séparation m'a coûté de larmes, & que je ressens de joye de me voir rapproché de vous! quelles obligations ne vous ais-je pas! mais enfin ma chere maîtresse, quel sera le dénouëment de cette affaire?

FEDERICO.

Ne vous inquietez pas, mon plan est tout fait pour cela, Trivelin mon Valet est adroit & garçon d'esprit ... mais quelqu'un sort de chez vous.

LELIO.

C'eſt ma ſœur.

FEDERICO.

Elle eſt fort aimable.

---

## SCENE VI.

FLAMINIA *ſous le nom de Federico,* LELIO, SILVIA.

SILVIA.

J'Apprends mon frere avec plaiſir que vos chagrins ſont un peu diminuez, & que vous avez reçu avec aſſez de tranquilité le Précepteur que mon pere vous a donné.

LELIO.

Cela eſt vrai, ma ſœur, j'ai crû devoir me faire une raiſon.

SILVIA.

J'en ſuis charmée ... c'eſt ſans doute Monſieur.

FEDERICO.

Oui, Mademoiſelle.

LELIO.

Le Seigneur Federico, ma ſœur, n'eſt pas né pour cette profeſſion, il eſt de bonne famille à ce qu'il vient de me dire, & il paroît bien par ſes manie-

res qu'il a eu toute l'éducation possible.

SILVIA.

Dans la necessité que mon pere vous a imposéé, je vous felicite mon frere d'être tombé dans de si bonnes mains.

FEDERICO.

Vous êtes obligeante, Mademoiselle, j'espere que Monsieur votre frere n'aura jamais sujet que de se louer de moi; & comme il me paroît que vous êtes très-unis ensemble, je ferai mes efforts pour meriter l'honneur de votre estime.

LELIO.

Ma sœur, ce ne sont pas là des complimens de College.

SILVIA.

Non vraiment mon frere, il ne se peut rien de plus poli, & je suis très-contente du choix de mon pere; mais voici Henriete, que nous veut-elle.

---

## SCENE VII.

FLAMINIA *sous le nom de Federico.*
LELIO, SILVIA, HENRIETE.

HENRIETE.

C'Est apparemment vous, Monsieur, que l'on appelle le Seigneur Federico,

FEDERICO.

Ouy ma belle enfant, que voulez-vous de moi ?

HENRIETE.

Vous prier de moriginer un peu ce petit Monſieur là, je ſuis très mécontente de ſes manieres ; il doit bien-tôt m'épouſer, & comme je viens d'aprendre que vous êtes ſon Précepteur, je vous prie de lui enſeigner ce qu'il faut qu'il faſſe auprès de moi.

FEDERICO.

Je n'ai pas beaucoup d'experience ſur cette matiere, mais je l'exhorterai à faire enſorte que vous ſoyez contente.

HENRIETE.

Je vous en aurai bien de l'obligation.

FEDERICO.

Seigneur Lelio, il faut aimer avec ardeur celle qui ſe propoſe d'être votre épouſe.

LELIO.

J'ai mes raiſons, Seigneur Federico, pour ne lui pas témoigner à préſent toute ma tendreſſe ; s'il m'étoit permis de lui faire voir mon cœur à découvert, elle y verroit la paſſion la plus vive ....

HENRIETE.

Eh ! qui vous en empêche, Monſieur?

ſuivez, ſuivez ſimplement les conſeils de votre Précepteur.

LELIO.

Je n'en ai pas beſoin, gentille Henriete, vous êtes trop aimable par vous même; (*Il veut la careſſer.*) Comment vous rebutez mes careſſes?

HENRIETE.

Un peu de fierté ſied bien aux perſonnes de mon ſexe.

SILVIA.

Fort bien.

LELIO.

J'en conviens, mais comme un jour vous devez être ma femme, il y a de petites libertez permiſes qui ne doivent pas vous effaroucher.

HENRIETE.

Je le crois, mais à préſent je ne ſuis pas en humeur.

LELIO.

Tant-pis.

HENRIETE.

Les belles ſont journalieres, & il eſt bon que vous vous accoutumiez de bonne heure à mes petites fantaiſies; (*à Silvia*) qu'en dites vous ma bonne amie, voilà le voyageur alteré?

SILVIA.

Fort bien Henriete, vous irriterez

par ce moyen l'amour de mon frere.

LELIO.

Mais Henriete vous n'estes pas raisonnable ?

FEDERICO.

Et moi j'approuve fort Mademoiselle Henriette, plus on rebute les hommes, & plus ils sont ardens à la conquête d'une belle.

HENRIETE.

Oh ! je le sçais bien ; mais à propos ma chere bonne amie, le Maître à chanter nous attend, il est entré par la porte du Jardin, & je venois en partie pour vous en avertir.

SILVIA.

Allons le trouver.

---

## SCENE VIII.

FLAMINIA *sous le nom de Federico.* LELIO.

FEDERICO.

JE ne puis m'empêcher de rire des saillies de cette jeune fille.

LELIO.

Vous ne sçauriez vous imaginer tout ce que j'ai essuyé de sa part, & je crois

qu'elle m'auroit fait déserter la Maison sans les conseils que ma sœur lui a donné tantôt & qu'elle vient de suivre très-exactement; mais chere Flaminia, ma joye est mêlée d'une extrême inquietude, je crains que mon pere ne découvre qui vous êtes, je mourrois de douleur s'il falloit encore être separé de vous.

FEDERICO.

N'ayez là-dessus aucune apprehension. Trivelin sous la figure d'un brave, doit tantôt être porteur d'une lettre qui intriguera terriblement le Seigneur Alberti, je m'offrirai à le tirer de cet embarras, & je vous raconterai de quelle maniere j'espere que cette petite fourberie nous fera obtenir son consentement pour notre mariage; mais pour meriter encore davantage sa confiance, je vais préparer une nouvelle ruse à laquelle il ne s'attend pas: faites moi seulement donner une plume & du papier.

LELIO.

Vous en trouverez dans la chambre de ma sœur, je vais vous y conduire.

*Ils entrent dans la Maison.*

## SCENE IX.

*La Scene change & represente une salle de la maison d'Alberti.*

SPINETTE, ARLEQUIN.

SPINETTE.

POverino, *Poverino*, quoi il est possible que tu ayes encore sur le cœur les coups de bâton que t'a donné notre jeune Maître ?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas sur le cœur que je les ai, c'est sur le dos.

SPINETTE.

Il n'y faut plus penser, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Il est vrai que j'oublie tous mes maux auprès de toi, mais ce qui me console c'est que le Signor Lelio a un Précepteur dans toutes les formes, & que notre vieux Maître dit que c'est un compere qui lui donnera bien son reste,

SPINETTE.

Ne parlons plus de cela, n'as-tu pas autre chose à me dire?

ARLEQUIN.

Si fait vraiment, je te trouve aujourd'hui toute charmante; mais je crois te l'avoir déja dit tantôt.

SPINETTE.

N'importe, cela me paroît toujours nouveau; pour moi je te trouve le plus joli brunet qu'il y ait sur la terre.

ARLEQUIN.

En verité?

SPINETTE.

Oh en vérité, les filles de mon état ne mentent jamais sur cet article.

ARLEQUIN.

Que je suis content... donne moi que je baise cette petite menotte.

SPINETTE.

Oh! de grand cœur.

*Arlequin fait plusieurs lazis avec Spinette: Federico paroît sans qu'ils le voyent.*

FEDERICO. *à part,*

Que le sort de ces heureux amans me fait envie... Il faut que je me réjouisse un peu à leurs dépens, l'habit que je porte m'y autorise. (*à Spinette.*) N'a-

vez vous point de honte de répondre ainsi aux folles caresses d'un garçon ...

ARLEQUIN.

*Ohimé*! voilà le Précepteur ... mais Monsieur ...

FEDERICO.

Taisez-vous impertinent, si le Signor Alberti sçavoit cela, il vous chasseroit sur l'heure l'un & l'autre.

SPINETTE.

Y a-t-il donc si grand mal à se laisser baiser la main?

ARLEQUIN.

Pardi, c'est bien la moindre chose, il n'y a rien de plus simple.

FEDERICO.

Une fille sage & vertueuse ne doit pas souffrir la moindre petite liberté de la part d'un homme; allons (*à Spinette*) retournez auprès de votre Maîtresse.

ARLEQUIN.

Gerni! voilà une plaisante morale, & pour un Docteur vous me paroissez bien ignorant.

FEDERICO.

Vous êtes un insolent, mon ami, & si

ſi je vous y retrouve, je vous ferai donner les étrivieres, entendez-vous ?

ARLEQUIN.

Je ne ſçai à quoy il tient que je ne frote les oreilles à ce beau Précepteur...

FEDERICO.

Plaît-il ? vous menacez je croi, ah je vous apprendrai, Monſieur l'impertinent à qui vous parlez.

*Il le roſſe.*

ARLEQUIN.

*Ayuto ! miſericordia ayuto !*

*Fin du ſecond Acte.*



# ACTE III.

*La Scene est chez Alberti.*

## SCENE PREMIERE.

LELIO, SILVIA.

LELIO *à part.*

EST-il un homme plus heureux que moi, au moment que j'allois me livrer au dernier desespoir, Flaminia arrive à Venise, & pour surcroit de bonheur, elle trouve le moyen de s'introduire chez mon pere, & d'y passer pour mon Précepteur. Mais j'apperçois Silvia, elle ne me voit pas, elle rêve, qu'auroit elle dans l'esprit ?

SILVIA, *sans voir Lelio.*

Qu'est-ce que cela signifie ? je ne me reconnois plus ... je suis dans une agitation extrême ... tout m'inquiete ... je change de place à tous momens

& ſans ſçavoir pourquoi . . . . une foule importune de penſées plus bizarres les unes que les autres, me paſſe par la tête . . . . ma gayeté ordinaire m'abandonne . . . ah Ciel! ſeroit-il donc poſſible que je me livraſſe ainſi à des impreſſions que mon cœur reçoit ſi aiſement & que le bon ſens déſavouë . . . Non, c'en eſt fait, rejettons ces ſentimens & courons-y porter un prompt remede.

LELIO

Où allez vous donc ſi vîte, ma chere ſœur?

SILVIA.

Je vais, mon cher frere, travailler à votre repos.

LELIO.

Comment!

SILVIA.

Ouy, je vais ſupplier mon pere de renvoyer dans le moment même le Seigneur Federico.

LELIO.

Mon Précepteur?

SILVIA.

Lui-même, mon pere ne fait pas attention qu'un homme de cet âge & de cette figure ne convient nullement dans cette maiſon.

LELIO.

O Ciel ! qu'entends-je, ( *à Silvia.* ) & pourquoi ma sœur cette delicatesse ?

SILVIA.

Pourquoi cette delicatesse ? en voici la raison, mon frere ; toutes nos voisines commencent à parler de ce Precepteur ; il est ridicule, dit l'une, que le Seigneur Alberti ayant une fille aussi jeune, prenne chez lui un Precepteur qui ne paroît pas avoir vingt-cinq ans : il est fait au tour, dit l'autre ; regardez la vivacité de son tein, son air fin, spirituel, & quel feu sort de ses yeux ; ah ! ajoute la jeune Hortense, les graces ont pris plaisir à le former, que mon frere n'a-t-il un Précepteur aussi beau, & aussi bien fait, je ne le quitterois pas un moment & en moins de six mois je voudrois acquerir toutes les sciences de son Maître : que Silvia est heureuse !... Oh mon frere, ces discours me choquent, je ne suis point d'humeur à écouter ces sots raisonnemens, ma réputation m'est chere, & je vais faire entendre cela si nettement à mon pere, que je suis sûre que Federico ne couchera pas ce soir à la maison.

LELIO.

Ah ! ma sœur, que me faites-vous ap-

percevoir ? & qu'allez-vous-découvrir à mon pere ? Vous qui me reprochiez tantôt mon amour pour Flaminia, vous laisseriez-vous enflammer à la premiere vuë d'un homme qui n'est pas d'une condition égale à la vôtre ?

SILVIA.

Moi ! mon frere, vous rêvez, je croi, pouvez-vous me croire capable d'une pareille foiblesse ? moi aimer ? ah ! j'ignore, graces au Ciel, ce que c'est que l'amour.

LELIO.

Ne vous y trompez pas Silvia, Federico vous plaît.

SILVIA.

Federico me plaît ! & je veux qu'il quitte la maison. Mais voilà des raisonnemens pitoyables ; tenez mon frere, Flaminia est dans ce logis...

LELIO.

Qui vous a dit cela ?

SILVIA.

Comment, qui me l'a dit ? personne.

LELIO.

Et comment le sçavez-vous donc ?

SILVIA.

C'est une supposition.

LELIO.

Ah ! j'entends, j'entends.

SILVIA.

Flaminia donc, est dans ce Logis, vous l'aimez, vous pouvez la voir & lui parler à tous momens, voudriez-vous, mon cher frere, l'en faire sortir?

LELIO.

Non vraiment, j'en serois au desespoir.

SILVIA.

Et bien donc, concluez que je n'aime point Federico, mais seulement que j'ai soin de ma réputation... ce jeune homme, mon frere, a trop de merite, il est d'une politesse extrême, son esprit est insinuant, il n'ignore de rien, je sçais tout cela, je le vois, je le sens, & je ne veux point que l'on puisse en rien soupçonner ma vertu, car vous seriez peut-être tout le premier à la soupçonner vous même.

LELIO.

Moi! Oh je vous jure que non.

## SCENE II.

SILVIA, LELIO, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, ALBERTI *à la fin de la Scene.*

SILVIA.

LE voilà ce beau Précepteur que vous voulez que je voye malgré les mauvais discours.

LELIO.

Venez à mon secours, Seigneur Federico, vous vous êtes fait un ennemi terrible dans cette maison, & que je combat de toutes mes forces, vous seul pourrez peut-être vaincre son obstination.

SILVIA.

Qu'allez-vous dire, mon frere ? ah Ciel, laissez-moi m'éloigner.

LELIO.

Non s'il vous plaît ma sœur, je veux vous faire honte des sentimens que vous avez pour le Seigneur Federico.

FEDERICO.

Qu'est-ce à dire ?

LELIO.

C'est-à-dire, que ma sœur a conçu tant d'aversion pour vous, qu'elle veut

abſolument aller prier mon pere de vous renvoyer du Logis.

FEDERICO *à Silvia.*

O Ciel! . . . & par quelle raiſon, belle Silvia, me ſuis-je attiré votre haine ſans l'avoir merité ?

SILVIA.

Moy, Monſieur, je ne vous haïs point, mon frere ne ſçait ce qu'il dit.

FEDERICO.

C'eſt pourtant me haïr que de parler contre moi au Seigneur Alberti.

SILVIA.

Je ne ſçai où j'en ſuis, (*bas à Lelio.*) (*Haut.*) En verité mon frere, vous n'êtes pas ſage de me faire tenir de pareils diſcours, j'eſtime fort Monſieur, ſa capacité me charme, ſa politeſſe m'enchante, j'écoute tout ce qu'il dit avec un plaiſir extrême : mais je ne l'aime pas au moins.

LELIO.

Eh qui vous dit que vous l'aimez, ma ſœur ?

SILVIA.

Eh bien, n'avois-je pas raiſon de craindre de dire quelqu'impertinence . . . que ne me laiſſiez-vous en aller ?

LELIO.

En verité ma ſœur, vous êtes ſi troublée,

blée, que vous trahiſſez malgré vous les ſentimens de votre cœur.

FEDERICO.

Quoi ! charmante Silvia, votre cœur ſeroit ſenſible à l'amour.

SILVIA.

Ah ! Seigneur Federico, vous vous trompez.

FEDERICO.

Mais le connoiſſez-vous bien cet amour pour le déſavouer comme vous faites ?

SILVIA.

Helas non, & je ne veux pas même faire connoiſſance avec lui.

LELIO.

Il faut pourtant le connoître pour l'éviter, ma chere ſœur ; il ſe gliſſe dans nos cœurs ſous tant de formes differentes, que l'on eſt tout ſurpris de l'y trouver, lorſque l'on croit n'y avoir que de l'eſtime.

FEDERICO.

Il eſt bien aiſé de ſçavoir, ſi Mademoiſelle eſt dans le cas, trois ou quatre queſtions décideront aiſément cette affaire.

SILVIA.

Ah je ne veux point répondre à vos queſtions, elles m'embaraſſent.

FEDERICO.

Je ne vous ai encore rien demandé ; cependant il seroit bon de sçavoir de quel temperamment est ordinairement Mademoiselle.

LELIO.

Elle étoit de l'humeur la plus gaye, la plus vive & la plus enjouée.

FEDERICO *à Silvia.*

Et depuis quand, belle Silvia, avez-vous changé de caractere ?

SILVIA.

Je ne sçai, mais je me trouve toute autre, rien ne me réjouit ... je suis triste ... abatue ... languissante, & tout cela sans en sçavoir la raison.

FEDERICO.

Simptômes d'amour, ma belle Demoiselle, je vous en donne ma parole, avouez-le franchement devant votre frere ; vous aimez, vous n'osez le dire, cela vous cause des étouffemens, la respiration vous manque, le cœur vous palpite extraordinairement : tout cela n'est-il pas vrai ?

SILVIA *à Lelio à part.*

Ah! mon frere, je croi qu'il est sorcier, mais puisqu'il voit clairement tout ce qui se passe dans mon cœur, qu'il m'épargne du moins la honte de lui dire que

lui ſeul cauſe ce dérangement dans ma perſonne.

FEDERICO.

Ceci ne laiſſe pas de m'embaraſſer. ( *à Silvia.* ) Quelque reſolution que j'euſſe priſe de conſerver ma liberté, je vous avouerai franchement, belle Silvia, que je l'ai perdue dans votre maiſon, je ne ſuis rien moins qu'inſenſible, je rougis quelquefois du perſonnage que j'y joue; mais comme je ne veux tromper perſonne, je ſuis obligé de vous dire qu'un Philoſophe de mon eſpece n'eſt guere propre auprès des Dames.

SILVIA.

Eh pourquoi donc s'il vous plaît ?

FEDERICO.

Toûjoûrs attaché à ſes livres, toujours l'eſprit rempli d'une morale auſtere, il regarde les plaiſirs les plus innocens, comme des plaiſirs deſſendus pour lui, ou tout au moins il les fuit pour éviter les écueils qui ſe trouvent communément dans le commerce des femmes.

SILVIA.

Quels ſont donc ces écueils ſi dangereux ?

FEDERICO.

Puiſque vous m'obligez de vous le dire, ce ſont le caprice, la diſſimulation, l'in-

constance : car cela se trouve assez souvent dans le sexe ; je ne dis pourtant pas qu'il n'y ait quelque exception.

SILVIA.

Oh pour moi je suis toujours égale, on me reproche à tous momens que je suis trop franche : pour l'inconstance, je la regarde comme un monstre, & si je faisois tant que de m'attacher à quelqu'un, ce seroit pour toute ma vie.

LELIO *bas.*

Que répondre à cela ? mais j'apperçois mon pere.

*Alberti paroît.*

FEDERICO.

Voilà de beaux sentimens ; mais avec tout cela, je ne conseillerai jamais à personne d'aimer.

ALBERTI *à part.*

Fort bien.

FEDERICO.

En effet, qu'est-ce que l'amour, & pourquoi le represente-t-on comme un enfant avec un bandeau ? si ce n'est pour faire connoître qu'il nous fait rentrer en enfance par les folies ausquelles il nous expose, & que dans cet état, semblables à des aveugles, nous sommes prêts à tomber dans tous les précipices que la dangereuse passion qu'il nous inspire ouvre sous nos pas.

ALBERTI.

Vous parlez d'Or, Seigneur Federico, voilà de la morale qu'on ne ſçauroit trop payer. ( *à Lelio.* ) Entends-tu bien cela toy ?

LELIO.

Oui, mon pere, mais je ne me ſens pas aſſez de force pour le ſuivre.

FEDERICO.

Laiſſez-le dire, Seigneur Alberti, je vous promets de le réduire avant qu'il ſoit peu ; mais renvoyez-le, ainſi que Mademoiſelle ſa ſœur, j'ai à vous parler d'affaires d'importance.

ALBERTI.

Retirez-vous l'un & l'autre, je veux entretenir Federico ſans témoins.

*Lelio ſort.*

SILVIA.

O Ciel ! je ne lui ai fait que trop connoître ma foibleſſe, iroit-il la découvrir à mon pere, je vais me cacher icy près, & tâcher d'entendre leur con-

## SCENE. III.

ALBERTI, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, SILVIA *cachée.*

ALBERTI.

ÇA de quoi s'agit-il ?

FEDERICO.

Je veille exactement à vos interêts, Seigneur Alberti ; lisez cecy.

*Elle lui donne une lettre cachetée.*

ALBERTI.

Flaminia ! qu'est-ce que cela signifie ?

FEDERICO.

C'est une lettre que cette belle adressoit à votre fils, & que j'ai adroitement surprise avant qu'elle arrivât j'usqu'à lui.

ALBERTI.

Voyons un peu ce qu'elle contient. *Il lit.*

Mon cher Lelio,

„ Malgré la vigilance & la severité
„ de mon oncle, l'amour m'a conduit
„ à Venise, où j'ai appris en arrivant
„ que vous étiez sous la garde d'un Pré-
„ cepteur fort severe, mais quelque pré-
„ caution qu'ait pû prendre le Seigneur
„ Alberti, je trouverai moyen de vous

„ voir, même en ſa préſence & ſans
„ qu'il s'en apperçoive : la nuit ne ſe
„ paſſera pas ſans que j'aye ce plaiſir,
„ & celui de vous aſſurer de ma parfaite
„ tendreſſe.

FLAMINIA.

Tudieu quelle éveillée ! le voir en ma préſence ſans que je m'en apperçoive, oh parbleu je vous en défie à préſent Mademoiſelle Flaminia.

FEDERICO.

Ne jurez de rien, Seigneur Alberti, l'amour eſt bien ſubtil & bien ingenieux.

ALBERTI.

Mais à préſent que je ſuis averti, cela eſt impoſſible, & il faudroit que je fuſſe . . .

FEDERICO.

Cela peut arriver, vous dis-je, mais il faut tâcher d'y mettre ordre, je ne quitterai pas Lelio d'un ſeul moment ; vous voyez que je n'oublie rien pour remplir votre attente.

ALBERTI.

Je ſuis tranſporté de joye d'avoir chez moi une perſonne de votre merite, vos attentions me charment, & l'on ne peut être plus content que je le ſuis . . . dites-moi je vous prie, êtes-vous Gentilhomme ?

FEDERICO *à part.*

Où cela tend-il ? [*haut.*) mon pere l'étoit & je n'ai point démenti le sang dont je sors.

ALBERTI.

Vous n'avez pas grand bien ? car ordinairement les sçavans ne sont pas compris dans la taxe des aisez.

FEDERICO.

Qui vous a dit cela ? je possede à Naples plus de cinquante mille ducats.

ALBERTI.

Est-il possible ?

FEDERICO.

Cela est très-vrai, je ne voyage que pour mon plaisir, & la bourse bien garnie, & si je me suis retiré dans votre maison, c'est sans aucune vuë d'interêt, par pure amitié pour vous & par inclination pour Monsieur votre fils, en qui je trouve infiniment de merite.

ALBERTI.

Je vous en ai d'autant plus d'obligation, mon fils est fort aimable j'en conviens, mais Silvia est bien autre chose, elle est gentille, douce, docile & c'est bien la meilleure enfant . . . qu'en dites-vous ?

FEDERICO.

On ne peut avoir plus de perfections qu'elle en a.

ALBERTI.

Trouvez-vous cela ?

FEDERICO.

Je le dis comme je le penſe.

ALBERTI.

Je voudrois de tout mon cœur que vous en fuſſiez bien perſuadé.

FEDERICO.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

ALBERTI.

C'eſt que je ſerois charmé que vous vouluſſiez être mon gendre.

FEDERICO.

*Ohimé!* ... Quoique je m'eſtimaſſe fort heureux de vous être attaché par les liens du ſang, il eſt bon de faire quelque reflexion ſur un engagement auſſi ſerieux & qui dure toute la vie ...

ALBERTI.

Seigneur Federico je me flate que vous ne vous repentirez point d'être entré dans ma famille: ainſi obligez-moi d'écarter ces reflexions.

FEDERICO.

Mais ...

ALBERTI.

Point de mais, s'il vous plaît, donnez-moi votre parole, je vous en conjure.

FEDERICO.

Vous êtes féduifant, Seigneur Alberti .... puifque vous le voulez, je ferai là-deffus ce qu'il vous plaira.

*Silvia entre brufquement.*

SILVIA.

Ah mon pere, j'ai entendu toute votre converfation, cachée derriere cette porte ... Quoi vous voudriez ...

ALBERTI.

Oh, oh, qui diantre vous auroit crû fi près? mais puifque vous êtes informée de mes deffeins, fçachez que je ne veux point que vous y apportiez de réfiftance ... vous êtes toute interdite! Qu'eft ce que cela veut dire? je voudrois bien voir qu'à l'exemple de votre frere vous vous oppofaffiez à ma réfolution.

SILVIA.

Une fille bien née ne doit point avoir d'autres volontez que celles de fon pere, & puifque vous le voulez, je vous obéirai.

ALBERTI.

Encore eft-elle raifonnable. [ *à Federico* ] Je vous avois bien répondu de fa docilité. ( *à Silvia.* ) Cela étant vous pouvez regarder dès à préfent Federico, comme devant être dans peu votre époux. ... Mais comme dans des affaires de cette

nature l'on ne doit rien faire qu'avec prudence, il faut auparavant que j'écrive à Naples à quelques-uns de mes amis: la raiſon & la bienſéance veulent que je m'inſtruiſe de la famille & des facultez du Seigneur Federico.

FEDERICO.

C'eſt très-ſagement penſé; vous n'êtes pas obligé de me croire ſur ma parole, que ſçait-on ? ne puis-je pas être tout autre que je parois ? il y a tant d'avanturiers . . .

ALBERTI.

Vos diſcours & votre procedé ſont connoître que vous n'êtes pas de ce nombre; mais avant que d'écrire dites-moy, je vous prie, le nom de votre famille.

FEDERICO.

Elle s'appelle Ardenri, & elle eſt connuë dans Naples. (*à part*) Je gagnerai toujours du temps par ce moyen.



## SCENE IV.

ALBERTI, FLAMINIA, *sous le nom de Federico*, SILVIA, LELIO.

SILVIA *bas.*

JE ne me sens pas de joye. ( *haut* ) Approchez mon cher frere ,approchez; venez feliciter le Seigneur Federico sur son mariage.

LELIO.

Le Seigneur Federico ! & à qui donc, ma sœur, s'il vous plaît ?

SILVIA.

A moi, mon frere , mon pere qui vient de conclure ce mariage , va pour cela écrire à Naples.

LELIO.

Je ne puis m'empêcher de rire de votre vivacité , & je crois mon pere trop raisonnable pour faire une pareille alliance.

ALBERTI.

Comment ?

LELIO.

J'entends plasanterie comme un autre , & je m'y prêterai si cela vous fait plaisir.

SILVIA.

Ce n'eſt point une plaiſanterie, mon frere, je vous aſſure que mon pere le ſouhaitte.

LELIO.

Oh! je veux bien le croire, mais je ſuis perſuadé qu'il n'en ſera jamais rien.

ALBERTI.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

FEDERICO.

Me croyez-vous, Monſieur, indigne de vous appartenir?

LELIO.

Je laiſſe à décider cela à mon pere.

SILVIA.

Et bien vous dis-je, mon frere, cela eſt tout décidé.

LELIO

Non, ma chere ſœur, il n'en ſera rien.

ALBERTI.

Comment non: je te dis que ſi, moi, je trouve tant de merite dans le Seigneur Federico, que ſi ce qu'il m'a dit de ſa naiſſance & de ſon bien ſe trouve vrai, (comme je n'en doute pas,) je prétends qu'il épouſe Silvia avant qu'il ſoit peu.

LELIO.

Eh non, mon pere, vous êtes trop ſage pour faire un mariage auſſi diſproportionné, les apparences vous abuſent,

je connois le Seigneur Federico mieux que vous, quelque merite qu'il ait, il ne convient point à ma sœur, elle n'attendroit pas long-temps à s'en repentir, & je n'y consentirai jamais.

ALBERTI.

Parbleu cela est plaisant! je n'ai que faire de ton consentement.

LELIO.

Peut-être.

ALBERTI.

Quelle insolence!

SILVIA.

Mais mon frere, vous n'y pensez pas?

LELIO.

J'y pense fort, ma sœur, n'est-il pas honteux que mon pere se laisse prévenir au premier abord d'un homme qu'il ne connoît que depuis quelques heures, & qu'il veuille vous le donner en mariage, pendant qu'il me refuse à moi son consentement pour épouser Flaminia, qui a du bien, qui est de très-bonne famille & qui a tout au moins autant de mérite dans son espece, que le Seigneur Federico.

ALBERTI.

Ah voilà donc où tu voulois en venir, & tu prétends par cette raison ridicule, m'empêcher d'établir ta sœur avec Fe-

derico ? je me mocque de tes ſots raiſonnemens, il entrera dans ma famille malgré toi.

LELIO.

Je gage que non.

ALBERTI.

Et moi je gage que ſi ... mais voyez cet impertinent!

FEDERICO.

Vous perdriez très-ſûrement, Seigneur Alberti ; je ne veux point mettre la diviſion dans votre maiſon, & à moins que vous ne ſoyez tous d'accord ſur ce point, je vous proteſte que je renonce à l'honneur de votre alliance.

ALBERTI.

Vois quelle bonté, coquin que tu es. Allons qu'on lui demande pardon.

LELIO.

Il ſçait bien lui-même que la raiſon eſt de mon côté.

SILVIA.

Eh ! mon frere.

LELIO.

Cela eſt inutile.

FEDERICO.

Puiſque ce mariage vous brouille avec votre famille, il n'y faut plus penſer & je croi même que le meilleur part, que je puiſſe prendre eſt de me retirei de votre maiſon.

ALBERTI.

Quitter ma maiſon ? vous n'en ferez rien, au contraire je veux que rien ne s'y faſſe que par vos ordres . . . & pour veiller encore de plus près ſur ce petit mutin, je prétends faire mettre votre lit dans ſa chambre . . .

FEDERICO.

*Ohimé !*

ALBERTI.

Et que vous me répondiez de lui, la nuit comme le jour.

LELIO.

Ah, ah, ah, ah... Qu'eſt-ce que cela me fait ?

FEDERICO *à Alberti.*

Et par quelle raiſon s'il vous plaît ?

ALBERTI *bas.*

C'eſt pour éviter qu'il ait aucun entretien avec cette Flaminia, dont vous avez ſurpris la lettre ; (*haut*) ouy je veux que vous teniez ce drole-là ſous la clef.

FEDERICO *à Alberti.*

Cela ne ſervira de rien, je dors d'un ſommeil ſi profond, que l'on emporteroit toute la maiſon ſans que je m'en apperçuſſe ; d'ailleurs . . .

ALBERTI.

Inutilité . . . . Arlequin.

## SCENE V.

ALBERTI, FLAMINIA, *ſous le nom de Federico*, SILVIA, LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ME voici, Monſieur, [ *à Federico.* ] *ignoranté.*

ALBERTI.

Ecoute-moi bien.

ARLEQUIN.

Ouy, Monſieur, [ *à Federico.* ] *Baroné*, tu me payeras les coups de bâton de tantôt.

ALBERTI.

Il ne s'agit pas ici de coups de bâton.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Monſieur.

FEDERICO.

Laiſſez-lui un peu évaporer ſa bile, Seigneur Alberti, nous avons eu tantôt une petite querelle qui lui tient encore au cœur; comme elle s'eſt terminée par quelques coups de bâton qu'il a reçûs, il a de la peine à digerer cet affront.

ALBERTI.

Il vous a donc manqué de respect ?

FEDERICO.

Justement, mais je n'ai point de fiel, va mon pauvre garçon, je te pardonne ton impertinence, je ne m'en souviens en aucune maniere.

ARLEQUIN.

Ouy, mais je m'en souviens bien moi.

ALBERTI.

Le Seigneur Federico a fort bien fait, mais il n'est pas question de cela à présent .... va-t-en avec Spinette.

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, cela est inutile, je n'irai pas avec elle, quelque sot ma foi.

ALBERTI.

Et par quelle raison ?

ARLEQUIN.

C'est que ce beau Précepteur m'a donné des coups de bâton, parce qu'il m'a trouvé avec Spinette, & que je lui baisois la main.

ALBERTI.

Il a fort bien fait ; mais je ne t'envoye pas avec elle pour lui baiser la main.

ARLEQUIN *pleurant*.

Je ne pourrai jamais m'en empêcher.

ALBERTI.

Oh finis je te prie, va-t'en te dis-je avec Spinette dans la chambre destinée au Seigneur Federico, prenez ensemble son lit & le portez dans celle de Lelio, entends-tu ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur.

ALBERTI.

Ne perds pas un moment à executer mes ordres, pendant ce tems je vais écrire à Naples : vous Silvia suivez-moi.

---

## SCENE VI.

LELIO, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, ARLEQUIN.

FEDERICO.

OU vas-tu ?

ARLEQUIN.

Je vais obéir à mon maître.

LELIO.

C'est fort bien fait.

FEDERICO *à Arlequin.*

Je te le défends.

LELIO *riant.*

Mais quand mon pere commande, il faut qu'il execute ses ordres.

FEDERICO.

Ecoute, Arlequin, je t'ai rossé tantôt pour t'avoir trouvé avec Spinette ; si tu veux ne rien faire de ce que le Seigneur Alberti t'a ordonné, je te laisserai la liberté entiere de la voir, & de lui parler.

ARLEQUIN.

Cette promesse est-elle serieuse ?

FEDERICO.

Ouy.

LELIO.

Et moi je te donnerai cent coups de bâton si tu désobéis à mon pere.

ARLEQUIN.

Oh parbleu accordez-vous, si j'obéis je ne parlerai plus à Spinette.

FEDERICO.

Très certainement.

ARLEQUIN.

Si je n'obéis pas je serai roué de coups ?

LELIO.

Cela n'est pas juste.

ARLEQUIN *pleurant.*

Non, cela n'est pas juste, hou, hou, hou, hou.

FEDERICO.

En verité Lelio vous n'y pensez pas, de tourmenter ainsi ce pauvre garçon,

[*à Lelio demi-bas.*] Mais j'ai donné quelques ordres à Trivelin qu'il ne se presse pas d'executer, je cours le joindre, & je reviens dans un moment.

## SCENE VII.

*La Scene change & represente le devant de la maison d'Alberti.*

TRIVELIN *en brave*, LELIO, ARLEQUIN.

TRIVELIN.

ME voilà plaisament fagoté! moi qui suis le vrai miroir de la poltronnerie, il faut que je contrefasse le brave, ma foi Mademoiselle Flaminia n'y pense pas, & si je trouve quelqu'un qui parle plus haut que moi, je lâche d'abord le pied. Je vois deux personnes sortir de la maison du Seigneur Alberti, c'est notre amoureux & son valet, éloignons nous quelques pas.

ARLEQUIN, *à Lelio.*

O ça, Monsieur, faisons la paix ensemble, j'oublie ce qui s'est passé entre nous, & laissez-moi désobeir à votre

pere, pardi c'eſt bien la moindre choſe.

LELIO.

Et bien j'y conſens, mais c'eſt à condition que dorénavant tu ſeras plus ſage.

ARLEQUIN.

Ah je reſpire. Que je vous embraſſe mon cher maître, vous me rendez la vie, je verrai donc Spinette tout à mon aiſe, je lui parlerai, je la careſſerai, nous nous dirons mille douceurs.

TRIVELIN *bruſquement.*

Par la ventrebleu je ſuis bien malheureux de ne pouvoir trouver la maiſon de ce traître d'Alberti.

ARLEQUIN.

Quel diable d'homme eſt-ce-là? il parle bien peu reſpectueuſement de Monſieur votre pere.

TRIVELIN.

Je donnerois de bon cœur une piſtolle pour ſçavoir la demeure de ce veillaque afin d'y mettre le feu tout à l'heure.

ARLEQUIN *à Lelio.*

Monſieur, l'argent eſt rare, laiſſez-moi gagner cette piſtolle.

LELIO.

Je croi ſous ce déguiſement reconnoître Trivelin.... feignons. A qui en avez-vous mon ami, pour parler auſſi inſolemment que vous faites.

TRIVELIN.

A qui j'en ai morbleu, & ſçavez-vous qu'il y va de ma vie de remettre ce billet en main propre à un vieux roquentin nommé Alberti : j'appartiens au plus brutal de tous les hommes, qui me caſſera la tête, ſi je ne lui rapporte pas la réponſe.

---

## SCENE VIII.

TRIVELIN, LELIO, ARLEQUIN, ALBERTI, *& enſuite* FLAMINIA *ſous le nom de Federico.*

ALBERTI *ſortant de ſa maiſon.*

QUel vacarme fait-on donc ici ?

ARLEQUIN.

Ma foi, Seigneur Alberti, vous arrivez fort à propos.

TRIVELIN.

Quoi ! c'eſt là cet Alberti que je cherche ? Serviteur.

ALBERTI.

Q'ueſt-ce que me veut ce coupe-jaret ?

FEDERICO *à part, arrivant de la Ville.*

Bon, voici Trivelin que je cherchois.

TRIVELIN *à Alberti.*

Lisez, & promptement.

ALBERTI.

Ah! voici Federico fort à propos, ma foi je ne comprends rien à tout ceci, tenez, lisez je vous prie cette lettre.

FEDERICO. *lit la lettre.*

„ Seigneur Alberti, vous m'avez of-
„ fensé dans l'honneur, de tels affronts
„ demandent du sang répandu. Je vous
„ attendrai dans un quart-d'heure sur la
„ place qui est au-devant de votre mai-
„ son, trouvez-vous y armé d'une bon-
„ ne épée, sinon dans vingt-quatre heu-
„ res je réduirai votre maison en cendres.

Cela est vif... (*à Alberti*) & quel est l'homme qui se plaint de vous?

ALBERTI.

Moi, je n'ai offensé qui que ce soit.

TRIVELIN.

Quelle réponse porterai-je à mon maître?

FEDERICO.

Tiens maraut la voilà (*elle lui donne un souflet.*)

TRIVELIN.

Ah ventre un soufflet! (*Flaminia se jette sur un des pistolets qu'il a à la ceinture, le lui met sur la gorge, & lui fait rendre l'autre*) misericorde!

FEDERICO.

FEDERICO.

Ah Monsieur l'insolent je vous apprendrai à faire le rodomont, dites à votre Maître tel qu'il puisse être, qu'on ne le craint gueres, & qu'on l'attendra à l'heure marquée . . . Arlequin, reconduisez ce faquin jusqu'au bout de la ruë.

TRIVELIN.

Il n'en est pas de besoin, Monsieur...

ARLEQUIN.

Oh je ne vous laisserai pas là assurément.

*Après plusieurs ceremonies, Arlequin le rosse & le chasse.*

---

## SCENE IX.

ALBERTI, LELIO, FLAMINIA *sous le nom de* FEDERICO.

FEDERICO.

VOus paroissez surpris de ce qui vient de se passer Seigneur Alberti? Vous le serez encore davantage quand vous sçaurez que je veux mettre votre ennemi à la raison.

ALBERTI.

Comment?

FEDERICO.

Comme je n'ai endoſſé cette robe que parce que j'avois la main trop dangereuſe & que j'ai tué ſept à huit perſonnes dès la premiere botte, je prétends me battre à votre place, & mettre bientôt votre homme hors de combat.

ALBERTI.

Cela eſt étonnant, voilà un homme univerſel !

LELIO.

Seigneur Federico ; c'eſt à moi à repouſſer l'inſulte que l'on veut faire à mon pere, je ne manque point de cœur, & je porte à mon côté dequoi vanger . . .

ALBERTI.

Voilà de nos étourdis . . non non Monſieur, je vous défends d'y penſer un ſeul moment, vous êtes un plaiſant champion.

FEDERICO.

Le Seigneur Alberti a raiſon, je me retire dans ma chambre, vous me ferez appeller quand vous aurez beſoin de moi.

## SCENE X.

ALBERTI, LELIO, ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

AH ah ah! le drôle de corps; ma foi je n'ai jamais vû un plus grand poltron; il n'a pas osé tourner le visage, & il a fort bien fait, car sûrement je ne l'aurois pas conduit si loin.

SILVIA.

Quel bruit vous fait donc tous sortir de la maison?

LELIO.

Mon pere vient de recevoir un défi d'un inconnu qui veut le voir l'épée à la main pour une offense qu'il dit en avoir reçuë.

ALBERTI.

Et Federico dont la bravoure égale la science prend ma place, & compte se défaire aisément de notre ennemi.

SILVIA.

Mais pourquoi Federico se bat-il?

ALBERTI.

Parce que je ne suis pas en âge de me

battre, & que Lelio n'a jamais appris à faire des armes.

SILVIA.

Ah je ſuis au deſeſpoir, Federico ſe fera tuer, je cours l'empêcher d'expoſer ainſi ſa vie,

LELIO.

Mais ma ſœur vous ne faites pas reflexion....

SILVIA.

Pardonnez-moi mon frere; vous êtes à preſent bien aiſe d'être défait du Seigneur Federico, je ſouhaite moi le conſerver le plus long-tems qu'il me ſera poſſible.

*Elle rentre dans la maiſon.*

ALBERTI *à Lelio.*

Va va, malgré les remontrances de Silvia, Federico nous tiendra parole... mais plus j'y penſe & moins je me ſouviens d'avoir offenſé perſonne.

LELIO.

Il faut pourtant bien que vous ayez quelque ennemi qui croye avoir ſujet de ſe plaindre de vous... mais enfin ſi le Seigneur Federico alloit être vaincu, car les armes ſont journalieres.

ALBERTI.

Je ſerois très-fâché & très-embarraſſé

je te l'avouë ... mais cela n'arrivera pas ... Voici apparemment notre homme.

LELIO *à part.*

C'est sans doute Trivelin qui vient ici sous un autre déguisement jouer le rôle de l'oncle de Flaminia ... mais que vois-je ? .. Ciel ! Quel contretems, c'est le Seigneur Horace lui-même.

ALBERTI.

Ne me quitte pas au moins.

---

## SCENE XI.

### ALBERTI, LELIO, HORACE.

HORACE.

DAns mon affliction, l'on ne peut être plus heureux que je suis, ma niéce disparoît de Bologne, je me doute qu'elle est à Venise ; je prends la poste sur ses traces ; j'y arrive, & la premiere personne que j'y rencontre, c'est Trivelin mon coquin de Valet que j'oblige à me tout avouer, & j'apprens de lui que sous un habit déguisé, & sous mon nom il alloit faire une querelle à Alberti, au sujet de la promesse de mariage que Lelio a faite à Flaminia. Ma niéce qui s'est introduite chez son amant, travestie en

Precepteur devoit à la place d'Alberti, se battre contre Trivelin, feindre d'ètre blessée dangereusement, & se découvrir ensuite, au moment que ce Valet presseroit Alberti l'épée à la main de consentir à l'exéution de cette promesse. Voilà de fort jolis projets, mais je crois voir le pere de Lelio... c'est ainsi que Trivelin me l'a dépeint... Oh je n'en doute plus, puisque voici son fils avec lui. ( *à Alberti.* ) Vous êtes sans doute le Seigneur Alberti, puisque je vous vois avec l'amant de Flaminia, allons morbleu l'épée à la main ?

ALBERTI.

Vous voyez que je n'en porte point... mais Monsieur expliquons-nous, s'il vous plaît.

HORACE.

Quelle explication voulez-vous que je vous donne ? à vous qui permettez que Flaminia ma niéce se soit retirée dans votre maison, & qui l'autorisez vous-même à être à toute heure avec votre fils.

ALBERTI *à Lelio.*

Il extravague assurément. ( *à Horace* ) L'on vous en a imposé, Monsieur, non seulement Flaminia n'a pas vû mon fils depuis qu'elle est à Venise; mais même

je lui ai donné un Précepteur qui n'a eu d'autres ſoins que d'empêcher qu'il eût aucune liaiſon avec elle.

HORACE.

Mais ſi je vous prouve le contraire, qu'aurez-vous à dire ?

ALBERTI.

Mais vous ne ſçauriez le faire, puiſque cela n'eſt pas vrai. Je ne ſerois pas aſſez extravagant pour le permettre, & ( ſuppoſé que je l'euſſe permis ) aſſez déraiſonnable, pour ne lui pas rendre l'honneur & la reputation, en conſentant à ſon mariage avec mon fils.

HORACE.

Et bien conſentez-y donc, & tout à l'heure, car je ne vous ai rien dit dont je ne ſois très ſûr, ou . . .

ALBERTI.

Treve de menaces (*à Lelio*) Que veut donc dire ce galimathias ?

LELIO.

Ah mon pere je ſuis ſi ſurpris & ſi effrayé que je n'ai pas la force de vous répondre.

ALBERTI.

Oh je vais bien lui trouver à qui parler. Seigneur Federico, venez, venez.

*Horace s'éloigne un peu.*

LELIO.

O Ciel ! comment sortirons-nous de cet embarras.

---

## SCENE XII. & DERNIERE.

ALBERTI, LELIO, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, SILVIA, HENRIETE, ARLEQUIN, SPINETTE.

SILVIA.

AH ! Seigneur Federico, je ne souffrirai point que vous vous battiez.

FEDERICO.

N'aprehendez rien ma belle Demoiselle je vous répons de la victoire.

ALBERTI.

Allons, bon courage, Seigneur Federico, laissez-là cette folle, & débarrassez-moi de cet homme qui vient ici m'insulter sans raison.

FEDERICO.

Vous allez voir de quelle maniere je vais m'y prendre ... mais Ciel ! que vois-je ...

*Elle laisse tomber son épée, & se jette aux pieds d'Horace.*

ALBERTI.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

HORACE.

Cela ſignifie que voilà cette même Flaminia que je vous diſois que vous retiriez chez vous.

ALBERTI.

Flaminia ?

SILVIA.

O Ciel ! vous ne ſeriez pas effectivement le Seigneur Federico ?

LELIO.

Non ma ſœur, l'amour de Flaminia l'a traveſtie en Precepteur, & puiſque mon pere avoit conçu tant d'eſtime pour elle ſous l'habit de Federico, qu'il vouloit en faire vôtre époux, j'eſpere qu'il ne me la refuſera pas pour ma femme.

HENRIETE.

Oh je m'y oppoſe.

HORACE *à Alberti.*

Et bien qu'avez-vous à dire à cela ?

ALBERTI.

Ce que je vois eſt-il bien croyable ?

HORACE.

Déterminez-vous Seigneur Alberti, vous voyez clairement que je ne vous en ai point impoſé, ſinon reſolvez-vous à nous couper la gorge enſemble.

LELIO.

Eh mon pere laiſſez-vous toucher!

ALBERTI.

Que l'amour eſt ingenieux ! J'ai trop eſtimé le Seigneur Federico pour m'oppoſer à ſon bonheur : je conſens à votre himen avec Lelio.

HORACE.

En ce cas je ſuis de vos amis.

FLAMINIA.

Ah quelle joye eſt la mienne . . . charmante Silvia , je vous fais excuſe de vous avoir laiſſé dans l'erreur , je ne pouvois pas vous détromper , mais au lieu de l'amour que vous attendiez de moi, je vous offre l'amitié la plus tendre . . .

SILVIA.

Me voilà bien partagée avec vôtre amitié. Ah je ſuis au deſeſpoir , voilà qui eſt fait , je ne m'attacherai de ma vie à ces Damerets de figure équivoque.

HENRIETE.

Ma bonne amie j'y perds autant & plus que vous, mais nous ſommes jeunes & jolies , conſolons-nous , nous ne manquerons pas de ſoupirans.

SILVIA.

Cela peut être Henriete , mais ils ne ſeront pas faits comme le trompeur Federico.

HENRIETE.

Je ſerois bien fachée qu'ils lui reſſemblaſſent ; votre exemple m'apprendra à ne pas juger des hommes par la mine, je vous en reponds.

FLAMINIA *ou Federico.*

Seigneur Alberti, Arlequin & Spinette s'aiment, & comptent s'épouſer, j'ai traverſé leurs amours n'ayant rien de mieux à faire, mais trouvez bon que je leur faſſe preſent de cette bourſe de cinquante piſtoles pour les aider à ſe mettre en ménage.

ALBERTI.

Je le veux bien, je donne volontiers les mains à leur établiſſement.

SPINETTE.

Ah Mademoiſelle que nous vous avons d'obligation ... mais Seigneur Alberti, il ne ſera pas dit que vous ferez deux nôces ſans avoir de violons, nous avons ici près un Gondolier qui s'eſt marié d'hier, tous les acteurs du lendemain ſont en joye, j'en connois quelques-uns, voulez vous, que je les faſſe venir ici?

ARLEQUIN.

Cela ſeroit fort plaiſant.

ALBERTI.

Et bien très-volontiers, cours-y Arlequin.

ARLEQUIN.

J'y vôle ce grand cœur , & je vais annoncer dans tout le quartier que c'eſt ici où ſe donnera le bal ; mais je n'aurai pas loin à aller, les voici qui promenent la mariée, hola Meſſieurs approchez-vous & venez mêler vos plaiſirs avec les nôtres, c'étoit hier votre tour , c'eſt aujourd'hui celui du Seigneur Lelio & le mien.

---

*On voit une marche de Gondoliers & de Gondolieres, & le marié & la mariée.*

* I. VAUDEVILLE.

UN GONDOLIER, *à la mariée*

Allons , guay la belle,
Point de couroux ;
Si votre époux
Bat de l'aîle ,
Et file doux ;
De tout himenée
C'eſt là le deſtin.
A bonne journée,
Mauvais lendemain.

*Les Vers de ce Divertiſſement ſont de la compoſition de M. D'yvry Dumeſnil.*

Un Gondolier.

Quand une fillette,
Outre qu'un mari
Bien agueri,
Fait emplette
D'un favori;
Du pauvre himenée
C'est grossir le train.
C'est bonne journée,
Meilleur lendemain.

Un Gondolier.

Mettez en ménage
Après quinze ans
Les jeunes gens
De notre âge
Les plus galans:
D'un tel himenée,
Quel est le destin?
Mauvaise journée,
Pire lendemain.

Une Gondoliere.

Quel triste partage
Pour un tendron
Qu'un vieux barbon
Qui s'engage
Hors de saison;

Le pauvre himenée,
Languiſſant, chagrin,
Ne connoît, journée,
Nuit ni lendemain.

HENRIETE.

Mes yeux pleins de flamme,
Mes traits mignons,
Mes airs fripons,
Rendroient l'ame
Aux plus barbons;
Dans mon himenée
Je ferai beau train.
Si je n'aie journée,
Nuit & lendemain.

II. VAUDEVILLE.

Un GONDOLIER.

J'aime un jeune objet,
Coquet,
Dois-je à l'épouſer
M'expoſer?
Un Epoux, dit-on,
Suit ſans façon
Sa paſſion,
Bon
Mais ſouvent chez-lui,

Quelqu'autre auſſi
Fait le mari,
Fy.
J'aime un jeune objet
Coquet,
Dois-je à l'épouſer
M'expoſer.

Une GONDOLIERE.

Prendrai-je un époux ?
Tout doux,
Ce meuble eſt il bon ?
C'eſt ſelon.
Si c'eſt un mari,
Jeune & joly,
Doux & poly,
Ouy.
Si c'eſt un dragon,
Un vieux barbon,
Un harpagon,
Non.
Prendrai-je un Epoux ?
Tout doux
Ce meuble eſt-il bon ?
C'eſt ſelon.

Un Gondolier.

Dans ce lendemain
D'himen,
Que dis-tu Catin,
De Colin ?
S'il eſt vif & prompt,
Et ne répond
Point encore non,
Bon.
S'il eſt endormi,
Appeſanti,
Foible & tranſi,
Fy.
Dans ce lendemain
D'himen,
Que dis-tu Catin,
De Colin ?

## III. VAUDEVILLE.

Arlequin.

J'ignorois tout ce qu'il faut faire
En aimant, pour ſoumettre un cœur,
Spinette admire mon bonheur,
Je n'ai fait qu'aimer, j'ai ſçu plaire ;
Vive l'Amour pour Précepteur.

Un GONDOLIER.

Belles qui cherchez le ſilence,
Pour ſatisfaire votre ardeur,
Avec nous n'ayez point de peur,
Le ſecret eſt notre ſcience
Et l'Amour nôtre Précepteur.

Une GONDOLIERE.

Que deux Amans en aſſurance,
Ne ſe puiſſent ouvrir leur cœur,
Un rien exprime leur ardeur,
Ils font parler juſqu'au ſilence.
Vive l'Amour pour Précepteur.

SILVIA.

Dans les Ecoles de Cythere
L'Amour fait bien-tôt un Docteur,
Pour principe, il ne veut qu'un cœur,
Et j'aime, eſt toute ſa Grammaire;
Ah! l'agréable Précepteur.

HENRIETE.

Une jeune fille innocente
Sçait peu l'uſage de ſon cœur,
Mais elle a toujours le bonheur
D'y devenir bien-tôt ſçavante,
Quand l'Amour eſt ſon Précepteur.

Un GONDOLIER.

Par une ſtupide indolence
Lize marquoit ſa peſanteur,
Colin vient de toucher ſon cœur
Voilà déja Lize qui penſe;
Vive l'Amour pour Précepteur.

SILVIA.

Pour inſtruire ſon fils, un pere
Près de lui, met un Gouverneur,
Qui très ſouvent inſtruit la ſœur,
Bien plus qu'il ne forme le frere;
Vive l'Amour pour Précepteur.

ARLEQUIN.

Armé d'un ſifflet pour ferule,
Le Parterre inſpire la peur,
Qu'il touſſe, il fait trembler l'Auteur,
L'Acteur épouvanté recule;
Le redoutable Précepteur!

FIN.

---

*APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, une petite Comedie, qui a pour titre, *L'Amour Precepteur*. Fait ce 12. Août 1726.

MOREAU DE MAUTOUR.

---

*APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Théatre Italien*; j'ai examiné en particulier les differentes Piéces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

DANCHET.

# ARCAGAMBIS,

## TRAGEDIE

### EN UN ACTE,

Par les Auteurs des Comédiens Esclaves.

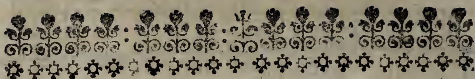
*Représentée pour la premiere fois sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comediens Italiens ordinaires du Roi, le* 10. *Aoust* 1726.



A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë saint Jacques à la Science.

M. DCC. XXX.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



# *ACTEURS.*

ARCAGAMBIS, Roy.

THAMIRE, Princesse destinée à Arcagambis.

TETONICE, Nourrice de Thamire.

GARGAME, Prince étranger reconnu fils d'Arcagambis.

HIERBAS, Confident de Gargame.

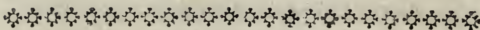
NABOTAS, Capitaine des Gardes d'Arcagambis.

GARDES.

*La Scene est dans le Palais du Roy.*



# ARCAGAMBIS, *TRAGEDIE.*



## SCENE PREMIERE.

### GARGAME, HIERBAS.

HIERBAS.



ARGAME pourroit-il former un tel deſſein?

GARGAME.

Oüi, je l'ai réſolu, tu m'en parles en vain.

HIERBAS.

Quoi! vous pourriez ternir l'éclat de votre gloire,
Et des bien-faits du Roi perdre ainſi la mémoire?
Au milieu de ſa Cour, le Grand Arcagambis
Vous reçoit, vous chérit comme ſon propre fils;
A vous combler d'honneurs chaque jour il s'empreſſe,

Et vous voulez, Seigneur, lui ravir la Princesse?
Ele qu'un nœud sacré doit unir à son sort;
Daignez considerer.....

GARGAME.

Je sçai bien que j'ai tort,
Mais ne retrace point à mon ame agitée
Cette Loi du devoir trop long-tems respectée;
Soumis au joug charmant d'une invincible ardeur,
Toute autre Loi paroît importune à mon cœur.
Qui pourroit en effet y combattre, Thamire,
Et les transports pressans que sa beauté m'inspire?
En vain Arcagambis tirannise ses vœux,
Et d'un Hymen prochain croit allumer les feux:
Non, non, de cet Hymen ne flatte point ton ame,
Ses feux ne brûleront que par ceux de Gargame.

HIERBAS.

Le cœur de la Princesse au vôtre est-il soûmis?
En êtes-vous aimé?

GARGAME.

N'en doutez point.

HIERBAS.

Tanpis.
Je prevois des malheurs dont tous mes sens fremissent,
Et mes cheveux d'horreur sur mon front se herissent,
Ne verrai-je jamais que de foibles Heros

Oublians leur devoir aimer mal-à-propos !

GARGAME.

Il eſt vrai : mais je cede au penchant qui m'en-
traine ;
Et je ne puis briſer une ſi belle chaîne ;
L'amour ne porte point d'atteintes à l'honneur ;
Quand on a fait partout admirer ſa valeur ,
On eſt ſûr de ſa gloire, & l'on peut ſans baſſeſſe
Avec mille vertus avoir une foibleſſe.

HIERBAS.

Étranger en ces lieux, oſez-vous bien, Seigneur ;
Juſques à la Princeſſe élever vôtre cœur ?

GARGAME.

Quoi donc ! ne ſçais-tu pas qu'une Reine eſt ma
mere ?

HIERBAS.

Oüi ; mais vous ignorez quel étoit votre pere.

GARGAME.

Pour en être éclairci je venois en ces lieux ;
Lorſque je fus frapé de l'éclat de ſes yeux ;
Je la vis au moment qu'un fatal Hymenée
Devoit au ſort du Roi joindre ſa deſtinée :
Elle lût dans mes yeux, je connus dans les ſiens
Que nos cœurs étoient faits pour de plus doux liens.

HIERBAS.

Seigneur, dans ce Palais Arcagambis commande ;

Thamire doit s'unir au Roi qui la demande,
Vous verrez par ce coup renverſer votre eſpoir.

GARGAME.

Un cœur comme le mien ne craint aucun pouvoir;
Et ce bras qui cent fois a conquis des Provinces,
S'il ſçait les ſoûtenir, ſçait abbatre les Princes.

HIERBAS.

Seigneur, quand vous allez conquerir des états,
De fortes Legions ſecondent votre bras,
Mais vous êtes ici ſans amis & ſans ſuite.

GARGAME.

Du deſſein que j'ay pris la Princeſſe eſt inſtruite,
Son aveu me ſuffit, & je veux aujourd'hui
Faire voir qu'un Heros ſçait vaincre ſans appui.

HIERBAS.

C'eſt une trahiſon.

GARGAME.

L'amour en eſt complice,
Un abſolu pouvoir......

---

## SCENE II.

ARCAGAMBIS, GARDES, GARGAME; HIERBAS, NABOTAS.

ARCAGAMBIS.

Gardes, qu'on le ſaiſiſſe:
Oüi, lui-même Gargame, allez & de ce pas

Dans la même priſon qu'on enferme Hierbas.

GARGAME.

Quel ordre rigoureux ! daignez du moins m'inſtruire .........

ARCAGAMBIS.

Gardes obéïſſez, je n'ai rien à lui dire.

GARGAME *en s'en allant.*

Le Roi, cher Hierbas, a ſçû ma trahiſon.

HIERBAS *en s'en allant.*

Et moi qui n'en ſuis point on me mene en priſon.

NARBOTAS.

Seigneur, ce changement a lieu de me ſurprendre,
J'en cherche les motifs, & n'y puis rien comprendre.
Quel crime a donc commis ce Prince infortuné ?
Pourquoi, ſans l'écouter, l'avez-vous condamné ?
Ciel ! dans quelle frayeur votre courroux me plonge !
Quelle en eſt la raiſon ? qui vous y porte ?

ARCAGAMBIS.

Un ſonge.

Ecoute Nabotas : les ombres de la nuit
M'invitoient à goûter le repos qui la ſuit,
Lorſqu'au fond de mon cœur une voix effrayante
A répandu ſoudain le trouble & l'épouvante ;
J'ai crû voir un Guerrier menaçant, furieux,

Le glaive dans la main, le courroux dans les yeux,
Contre moi conduiſant une nombreuſe armée,
Inſpirer la terreur à ma garde allarmée,
C'étoit Gargame ; Oh Dieux ! j'en tremble encore d'effroi ;
Sur mon Trône, l'ingrat s'eſt aſſis malgré moi,
Et cedant aux tranſports d'une aveugle tendreſſe,
Lui-même a préſenté le Sceptre à la Princeſſe :
Thamire l'a reçû, mais par un coup du ſort,
En recevant le Sceptre, elle a reçû la mort ;
Et dans le même inſtant l'Uſurpateur perfide
A plongé dans mon ſein un acier homicide :
J'ai paſſé le Cocithe, & le noir Acheron,
Et le ſonge a fini par un coup de canon.

NABOTAS.

Devez-vous craindre un ſonge ? & ſes images vaines,
Peuvent-elles regler nos plaiſirs ou nos peines ?
Sans en être frappé, j'ai revé mille fois.

ARCAGAMBIS.

Vous rêvez en Sujets, & nous rêvons en Rois.

---

## SCENE III.

THAMIRE, TETONICE, ARCAGAMBIS, NABOTAS.

THAMIRE.

EN croirai-je le bruit qui vient de ſe répandre ;
Seigneur ? un Etranger qui ne peut ſe défendre

Et qui dans votre Cour ſe croit en ſûreté,
Eſt dans ce même inſtant par votre ordre arrêté.

ARCAGAMBIS.

J'ai de juſtes raiſons pour immoler ce traître ;
Et quand il ſera mort je les ferai connoître.

THAMIRE.

Ah! Seigneur, quel arrêt allez-vous prononcer ?

ARCAGAMBIS,

C'eſt un ordre des Dieux qui vient de m'y forcer ;
Et je vais le livrer au plus cruel ſupplice.

THAMIRE.

Les Dieux ordonneroient une telle injuſtice !
Ce Heros de ces Dieux retrace la grandeur
Par toutes les vertus qui regnent dans ſon cœur.
Lorſque dans cette Cour votre amitié l'arrête,
Pouvez-vous vous réſoudre à proſcrire ſa tête ?
Non, je ne verrai point ce ſpectacle odieux,
Et la mort ſecourable en privera mes yeux.

ARCAGAMBIS.

Ce tranſport imprevû me ſurprend ; & j'ignore
Quel ſecret interêt vous force ....

THAMIRE.

Je l'adore.

ARCAGAMBIS.

Vous l'adorez ? & moi !

THAMIRE.

Je ne vous aime plus.
Vous feriez ſur mon cœur des efforts ſuperflus.
Conduite dans ces lieux par l'ordre de mon Pere ;
Je vous vis, & ſon choix avoit de quoi me plaire ;
Mais Gargame parut, je m'en laiſſai charmer,
Et pour aimer toûjours, c'eſt lui qu'il faut aimer.

ARCAGAMBIS.

Vous avoüez ſans honte un amour temeraire.. ?

THAMIRE..

Je rougirois Seigneur, ſi je pouvois le taire ;
Ne me reprochez rien, mais applaudiſſez-vous
De n'être pas encore devenu mon Epoux.

ARCAGAMBIS.

Je le ſerai bien-tôt, perfide, & ſans rien craindre ;
A me garder ta foi, je ſçaurai te contraindre ;
Puiſque Gargame ſeul peut nuire à mon amour,
Lui ſeul en deviendra la victime en ce jour.

*Il s'en va*

---

## SCENE IV.

### THAMIRE, TETONICE.

TETONICE.

VOus vous creuſez vous-même un affreux précipice,

Oh Ciel qu'avez-vous dit!

THAMIRE.

Ah! chere Tetonice,
Dans l'état où je ſuis, au comble du malheur,
Je dois quand je le perds avoüer mon vainqueur;
Gargame va perir, & mon ardeur fidele
M'ordonne de le ſuivre dans la nuit éternelle.

TETONICE.

Ce ſecret à jamais devoit être celé.

THAMIRE.

Je voulois le cacher, mais l'amour a parlé,
Je deteſte le Roi... pour augmenter ſa peine,
Je prétens à ſes yeux faire éclater ma haine,
Et malgré tous ſes ſoins, quoiqu'il puiſſe m'offrir,
L'accabler de mépris, l'en convaincre & mourir.

TETONICE.

A de tels ſentimens me ſerois-je attenduë?
Rendez, rendez le calme à votre ame éperduë;
Un tranſport violent a troublé votre eſprit..
De mes ſages conſeils voilà donc tout le fruit?
Je ne condamne point votre amour pour Gargame,
C'eſt un Prince accompli; mais deviez-vous, Madame,
Faire de cet amour l'aveu trop indiſcret?

THAMIRE.

Je ſuis femme, & tu veux que je garde un ſecret!

TETONICE.

Ah ! Madame en ces lieux Arcagambis s'avance.

THAMIRE.

Le verrai-je toûjours . . . . évitons sa présence.

---

## SCENE V.

ARCAGAMBIS, THAMIRE, TETONICE.

ARCAGAMBIS.

RAppellé par l'amour je reviens sur mes pas...
Mais Dieux où courez-vous?

THAMIRE.

Où tu ne seras pas,
Tyran; tu crois éteindre une si belle flâme,
Ou donne-moi la mort, ou rends-moi mon Gargame;
En vain dans la prison on le cache aujourd'hui,
Mon cœur malgré tes soins y soupire avec lui.

---

## SCENE VI.

ARCAGAMBIS *seul.*

LA perfide me fuit... quel projet forme-t'elle?
Je n'en suis plus aimé, l'ingrate, l'infidelle,
Elle-même à l'instant vient de m'en assurer.
Mon malheur est certain, je ne puis l'ignorer,
Malgré tous mes bienfaits & ma tendresse extrême,

Quand je veux ſur ſon front mettre le Diadême,
Croit-elle impunement deshonorer le mien ?

## SCENE VII.

NABOTAS, ARCAGAMBIS,

NABOTAS.

LE Prince vous demande un moment d'entretien.

ARCAGAMBIS.

Qu'oſe-t'il demander ! quoi malgré ſon offenſe
Le traître pourra-t'il ſoûtenir ma préſence ?
Qu'il vienne, j'y conſens, mais qu'il n'eſpere pas
Après notre entrevûë éviter le trépas.

## SCENE VIII.

GARGAME, ARCAGAMBIS, HIERBAS, NABOTAS.

ARCAGAMBIS.

QUel ſecret important as-tu donc à m'apprendre ?
De tes noirs attentats pourras-tu te deffendre ?
Eſt-ce ta grace enfin que tu viens demander ?

GARGAME.

Mes pareils ne ſont faits que pour en accorder ;
Et loin que le trépas ait rien qu'ils appréhendent,
Les Heros du même œil le donnent & l'attendent ;

ARCAGAMBIS.

Ordinaires diſcours de ces avanturiers

Qui viennent chez les Rois faire les grands Guerriers.

GARGAME.

Portez plus de reſpect au ſang qui m'a fait naître.

ARCAGAMBIS.

Es-tu Roi ?

GARGAME.

Je ſuis plus, je ſuis digne de l'être.

ARCAGAMBIS.

Je ne vois rien en toi qui puiſſe m'aſſurer
Qu'à l'éclat de ce rang tu doive aſpirer,
Et les Dieux protecteurs des Souverains Monarques,
Sur leur front glorieux en impriment les marques.

GARGAME.

Je ne puis être iſſu que d'illuſtres ayeux,
Et j'en crois plus mon cœur, que le ſort & les Dieux.

ARCAGAMBIS.

Tu ne ſçais dans quel ſang tu puiſas ta naiſſance ;
Et tu m'oſes parler avec tant d'arrogance !

GARGAME,

Tous ceux qu'à de hauts faits, le Ciel a deſtinés
N'apprenent que bien tard de quel pere ils ſont nés;
Mais je connois ma mere, & je ſçais qu'elle eſt Reine,

Et du moins d'un côté ma naissançe est certaine ;
Pour l'autre, c'està vous de m'en rendre éclairci,
Et ce seul interêt me conduisoit ici :
*Si tu veux de ton sort penetrer le mystere*
*Au Grand Arcagambis va demander ton Pere ;*
Me dit Pantesilée.....

ARCAGAMBIS.

Hélas ! qu'ai-je entendu ?
Quel trouble dans mes sens ce nom a répandu !
Pantesilée, ô Ciel !

GARGAME.

D'où vient cette surprise ?
A me dire son fils, Seigneur, tout m'autorise.

ARCAGAMBIS.

Quel signe peut ici prouver ce que tu dis ?

GARGAME.

L'oreille d'un Sanglier que je porte.

ARCAGAMBIS *l'embrassant.*

Ah ! mon fils !

GARGAME.

Moi ! votre fils !

NABOTAS *au Roy.*

Mon ame a lieu d'être étonnée ;
Seigneur ; vous qui jamais au joug de l'hymenée
N'avez assujetti votre invincible cœur,
De trouver un enfant vous avez le bonheur ?

ARCAGAMBIS.

Je fus jeune autrefois, & guidé par la gloire
Je courus l'Univers ſuivi de la victoire.
Un jour me repoſant au bord du Thermodon,
Mon courſier près de moi paiſſant ſur le gazon,
Je le vis, emporté d'une fougue ſoudaine,
Courir malgré ma voix dans la Forêt prochaine;
Je le ſuis, je le joins ; mais quel étonnement,
Lorſque Panteſilée en ce même moment
Fit briller à mes yeux plus d'appas, plus de grace,
Que Venus n'en offrit au grand Dieu de la Thrace?
Elle fuyoit alors un Sanglier furieux
Prêt à trancher le fil de ſes jours précieux ;
Je vole à ſon ſecours, & d'une main hardie
Je triomphe du monſtre & le laiſſe ſans vie.
Sans perdre un ſeul inſtant, reſpectueux vainqueur,
J'apporte à ſes genoux & ſa hure & mon cœur ;
Je vis dans ſes beaux yeux, que troubloit ma pré-
ſence,
Eclater plus d'amour que de reconnoiſſance.
O ſouvenir charmant du prix de mes travaux!
*L'hymen n'eſt pas toûjours entouré de flambeaux*;
Le Temple étoit trop loin, & ſans cérémonie
Cette Reine avec moi conſentit d'être unie.

GARGAME.

Je vous dois donc la vie?

ARCAGAMBIS.

ARCAGAMBIS.

Oüi : c'eſt de cet amour ;
De cet himen ſecret que tu reçûs le jour.
Je veux que mes Sujets que je vais en inſtruire
Reconnoiſſent en toi l'héritier de l'Empire.
Mais tu me cederas la Princeſſe, mon fils.

GARGAME.

Qui? moi vous la ceder! moi Seigneur? je ne puis.

ARCAGAMBIS.

Tu veux l'aimer toûjours?

GARGAME.

Rien ne peut m'en diſtraire.

ARCAGAMBIS.

Dieux! je n'ai plus de fils.

GARGAME.

Dieux! je n'ai plus de pere.

NABOTAS *à Gargame.*

Par de tels ſentimens n'allez pas vous trahir ;
Puiſqu'il eſt votre pere, il lui faut obéïr.

GARGAME.

Non, non, lorſqu'il prétend me ravir ce que j'aime
Je ne reconnois plus ſa puiſſance ſuprême.

NABOTAS *au Roy.*

A votre âge l'on doit craindre le nom d'époux,
La Princeſſe, Seigneur, lui convient mieux qu'à vous.

ARCAGAMBIS *à Gargame.*

Puiſqu'enfin tu ne peux étouffer ta tendreſſe,
Je vais pour te punir épouſer la Princeſſe.

GARGAME.

Et moi, je ne crains point un ſort ſi rigoureux ;
Thamire m'a promis de couronner mes feux ;
Je ſçai que rien ne peut ébranler ſa conſtance,
Je ſuis ſûr de ſa foi, de ſa perſeverance ;
Vous prétendez en vain diſpoſer de ſon cœur ;
C'eſt un prix qui n'eſt dû qu'à ma fidele ardeur.
Adieu... je vais Seigneur... Dans ce péril extrême...
Que vais-je faire ? hélas ! .. Je l'ignore moi-même.

*Il s'en va.*

NABOTAS.

Il n'en faut point douter, Gargame en ce moment
Va trouver la Princeſſe en ſon appartement ;
Prevenez ſes deſſeins, ordonnez qu'on le ſuive,
S'il parvient à la voir, ſon ardeur eſt ſi vive
Que loin de redouter votre juſte courroux,
Il pourroit bien, Seigneur, l'épouſer avant vous.

ARCAGAMBIS.

Allez vous oppoſer vous-même à ſon paſſage,
Courez, cher Nabotas...

NABOTAS.

Comptez ſur mon courage ;
Je ſçaurai de ce ſoin dignement m'acquitter,

Malheur à votre fils, s'il m'ose resister.

*Il s'en va.*

---

## SCENE IX.

ARCAGAMBIS *seul.*

QUels combats tout à coup s'élevent dans mon
ame ?
Souffrirai-je qu'un fils outrage ainsi ma flâme ?
Non, si jusqu'à ce point il ose me braver,
Des horreurs de la mort rien ne peut le sauver.
Que dis-je ! c'est mon fils, ma plus chere esperance,
Il a jusqu'à ce jour ignoré sa naissance,
Je viens de l'en instruire, & pere rigoureux
Je le condamnerois au sort le plus affreux !
Ah! rien n'est comparable au tourment que j'endure;
Ecoute Arcagambis la voix de la nature,
Elle-même te parle, & veut te retenir...
Il aime la Princesse, & je dois l'en punir...
L'amour me le prescrit, c'est lui que j'en veux
croire...
Non cet ordre barbare offense trop ma gloire...
Que ferai-je ?. Tous deux m'agitent tour à tour..
Dieux ! ne puis-je accorder la nature & l'amour.

## SCENE X.

### ARCAGAMBIS, HIERBAS, TETONICE.

TETONICE.

AH ! Seigneur écoutez . . .

HIERBAS.

Seigneur, daignez m'entendre.

TETONICE.

Je viens vous informer . . .

HIERBAS.

Je viens pour vous apprendre . . .

TETONICE.

Thamire au desespoir . . .

HIERBAS.

Le Prince malheureux . . .

ARCAGAMBIS.

Parlez l'un après l'autre, ou taisez-vous tous deux.

HIERBAS.

Animé des transports qu'un tendre amour inspire,
Le Prince en vous quittant à couru chez Thamire;
Nabotas de la porte ayant sçû s'emparer,
Lui dit, on n'entre point ; & moi je veux entrer ;
Répond, en l'attaquant, votre fils en furie,

Et dans le même instant le prive de la vie.

ARCAGAMBIS.

Quoi ! le fier Nabotas auroit pû succomber ?

HIERBAS.

Seigneur, du premier coup nous l'avons vû tomber;
Alors de ce Heros redoutant le courage,
Vos Gardes effrayez lui livrent le passage;
Il vole vers Thamire, il la voit .. mais ô Dieux !
Quel spectacle fatal se présente à ses yeux !

TETONICE.

Au bruit qu'on avoit fait, la Princesse étonnée;
Croyant que vous veniez presser votre hymenée;
Rencontre par malheur un poignard sous sa main,
Et malgré nos efforts le plonge dans son sein.

ARCAGAMBIS.

Dieux !

HIERBAS.

Gargame arrivant la voit pâle & sanglante:
*Dans quel funeste état trouvai-je mon Amante ?*
Lui dit-il.

TETONICE.

*Ah ! j'ai crû voir arriver le Roy.*
Lui dit-elle.

HIERBAS.

*Il falloit croire que c'étoit moi,*
Lui dit-il:

*Je vous perds adorable Thamire.*

TETONICE.

Elle veut lui répondre, & ſoudain elle expire.

ARCAGAMBIS.

L'ingrate en expirant n'a point briſé mes fers;
Et je les emporterai juſques dans les enfers.
Meurs, meurs, Arcagambis, tu ne peux lui ſurvivre,
Ton malheureux amour t'ordonne de la ſuivre.

*Il ſe tue.*

Ce jour par notre mort devoit être marqué;
Juſtes Dieux! c'en eſt fait, mon ſonge eſt expliqué.

*On emporte Arcagambis.*

---

## SCENE DERNIERE.

GARGAME, HIERBAS, GARDES.

GARGAME.

O Deſtin trop cruel! ô pere trop barbare!
Ta rigueur de Thamire à jamais me ſépare.

HIERBAS.

Ces reproches ſont vains, verſez plûtôt des pleurs;
Le Roi vient d'expirer.

GARGAME.

O comble de malheurs!
Je perds en un ſeul jour la Princeſſe, & mon pere;
Et je reſpire encore.

GARGAME.

Cette perte eſt legere;
Le Thrône doit, Seigneur, adoucir vos regrets.

HIERBAS.

Quelle nuit tout à coup obſcurcit ce Palais?
De quels lugubres cris retentiſſent ces voutes?
La foudre des enfers vient d'entr'ouvrir les routes?
Quel inviſible bras m'y traîne malgré moi?
Que vois-je! au bord du Stix,la Princeſſe & le Roi,
Ils ſont prêts à monter dans la barque fatale . . .
Ne croïés point ſans moi paſſer l'onde infernale;
Arcagambis, Thamire... attendez, je vous ſuis,
En vain je les appelle, ils ſont ſourds à mes cris;
Déja le vieux Nocher a quitté le rivage,
Mais je ſçaurai bien-tôt les atteindre à la nage;
Et les flots enflâmez ne m'arrêteront pas....
Belle Thamire, enfin je revois tant d'appas,
Ah! puiſque je retrouve une amante ſi chere,
Je ne vous quitte plus...Que vois-je! c'eſt Cerbere!
Il répand dans mon cœur ſon funeſte poiſon,
Tiſiphone a ſur moi ſecoüé ſon tiſon . . .
Mais quoi.. tout diſparoit,& mon malheur extrême

Me ramene en des lieux plus craint que l'enfer même.

Bravons par le trépas un ſort trop inhumain.

Que ce fer.....

HIERBAS.

Ah ! Seigneur......

GARGAME.

Quoi ! tu retiens ma main ?

Laiſſe-moi terminer des jours que je deteſte.

HIERBAS.

Vous n'accomplirez point un deſſein ſi funeſte ;

Vous vous devez, Seigneur, au ſoin de vos Etats.

GARGAME.

Il faut donc m'immoler en ne me tuant pas.

## FIN.

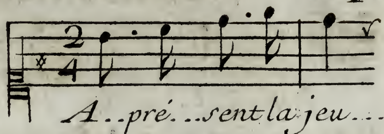
---

## *APPROBATIONS.*

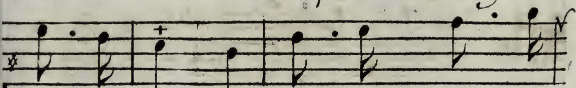
J'A lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Theatre Italien* ; j'ai examiné en particulier les differentes piéces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728. DANCHET.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux *Arcagambis*, *Tragedie en un Acte*. Cette Piéce a plû ſur le Theatre, & j'ai crû que l'impreſſion en ſeroit agréable au Public. A Paris ce 16. Aouſt 1727. DANCHET.

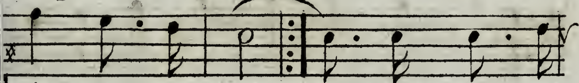
*Le Naufrage*



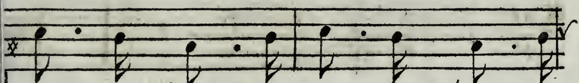
*A..pré...sent la jeu...*



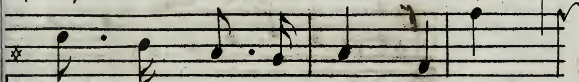
*:ne fil-let-te ne se lais-se*



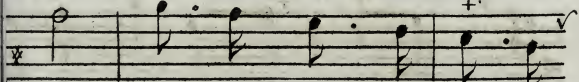
*plus at-tra-per; per; c'est en vain*



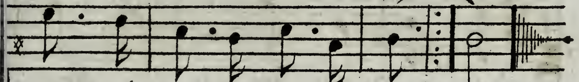
*que pour la tromper on luy de-*



*...bi...te la fleu-ret...te, et non*

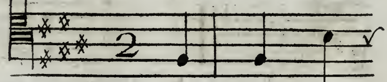


*non ce jo...li poisson ne*

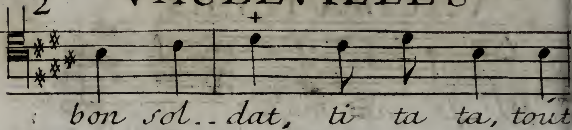


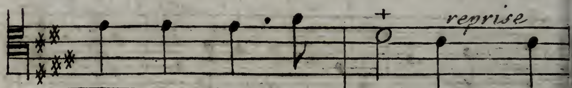
*mord plus a cet ha-me-çon. çon.*

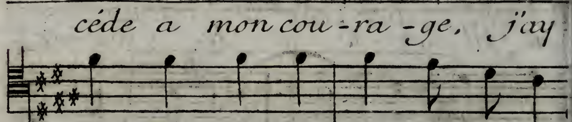
*es tours de arnaval.*

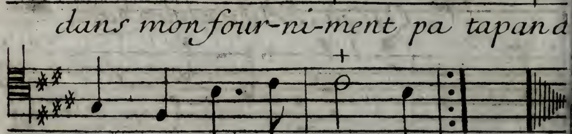


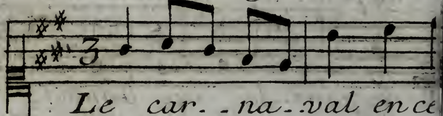
*Je suis vn*

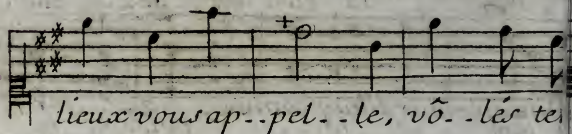

bon sol..dat, ti ta ta, tout

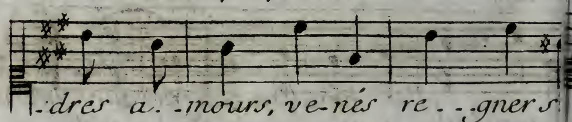

reprise
céde a mon cou-ra-ge, j'ay

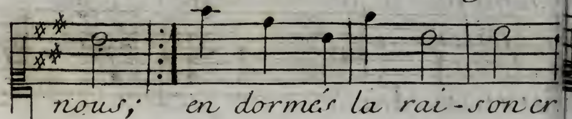

dans mon four-ni-ment pa tapand

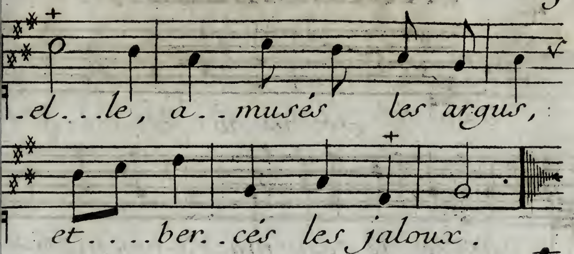

quoy fai-re ra--va-.ge.

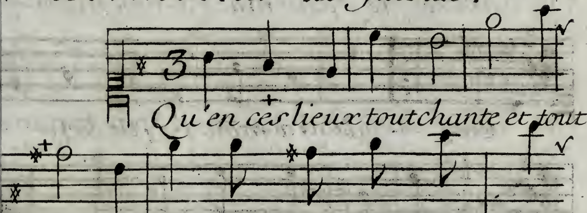

Le car--na-.val en ce


lieux vous ap--pel--le, vô--lés te

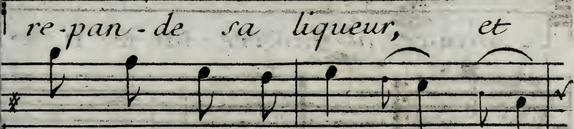

-dres a--mours, ve-nés re--gner s
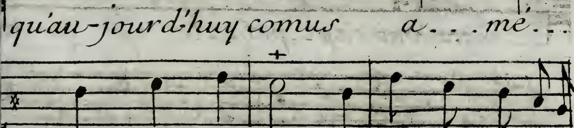

nous; en dormés la rai-son cr

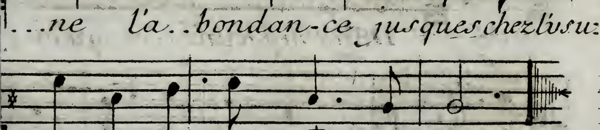

-el...le, a..musés les argus,
et....ber..cés les jaloux.

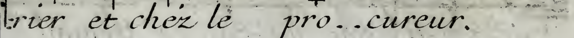

Qu'en ces lieux toutchante et tout

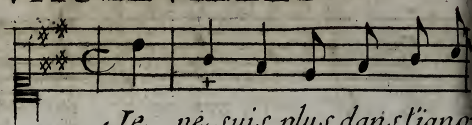

dan..se, que bacchus a grands flots
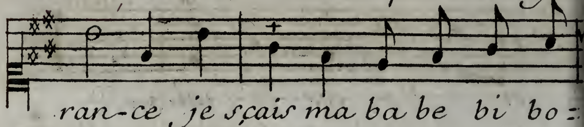

re-pan-de sa liqueur, et

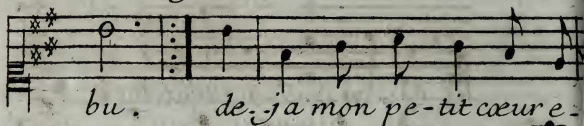

qu'au-jourd'huy comus a...mé..

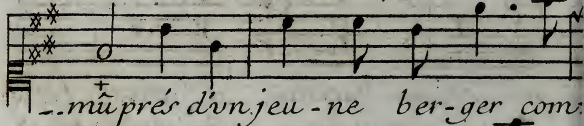

...ne l'a..bondan-ce jusques chez l'usu:

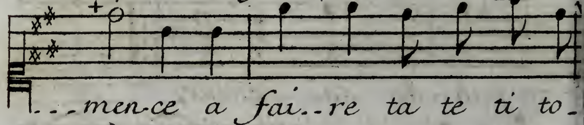

rier et chez le pro..cureur.
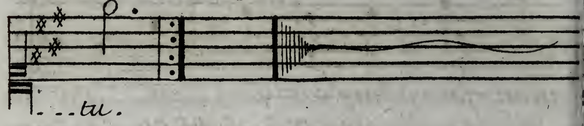

Je ne suis plus dans l'igno:

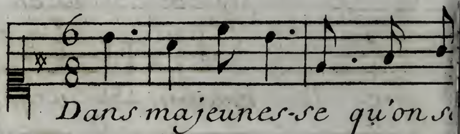

ran-ce je sçais ma ba be bi bo:

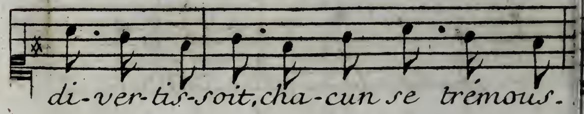

bu. de-ja mon pe-tit cœur e-


-mũ prés d'vn jeu-ne ber-ger com:

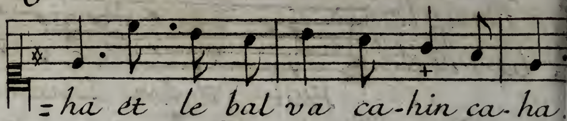

-men-ce a fai-re ta te ti to-

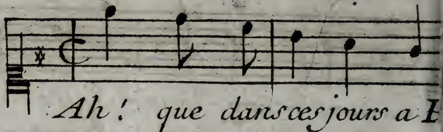

-tu.

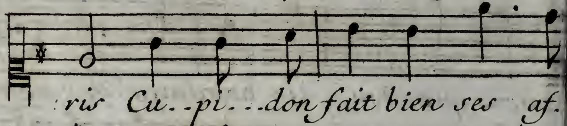

Dans ma jeunes-se qu'on s

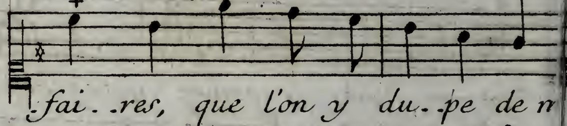

di-ver-tis-soit, cha-cun se trémous-

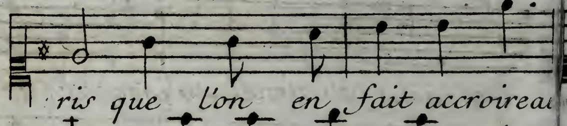
-soit, a-vec grace on-dansoit dans un
bal on faisoit ad-mi-rer son ad-
-dres...se; aujourd'huy ce n'est
-plus ce..la, ce n'est qu'in do..
-len-ce, langueur, ne-gligen-ce, les
graces, la dan-se, sont en dé-ca-
-dance et le bal va ca-hin ca-
-ha et le bal va ca..hin ca-

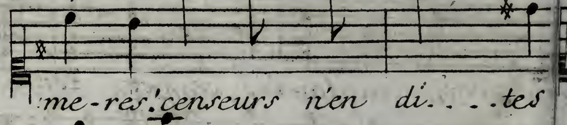

-ha et le bal va ca-hin ca-ha.

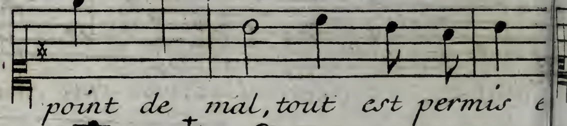

Ah! que dans ces jours a

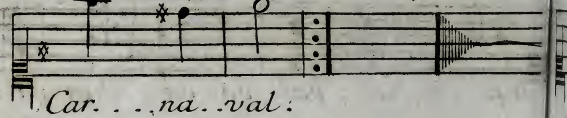

ris Cu- -pi- -don fait bien ses af-


fai- -res, que l'on y du- -pe de

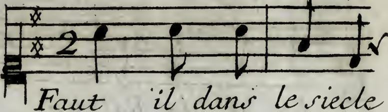

ris que l'on en fait accroire


me-res! censeurs n'en di- - -tes

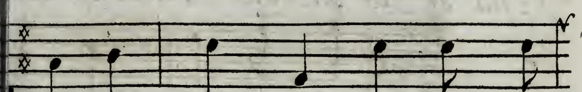

point de mal, tout est permis


Car- - -na- -val:

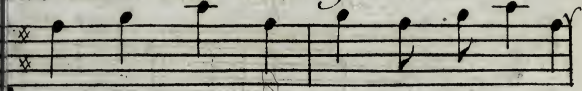
Le Temple de la verité.



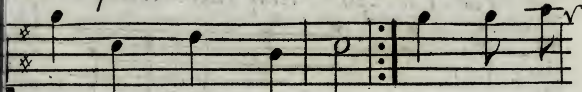
Faut il dans le siecle



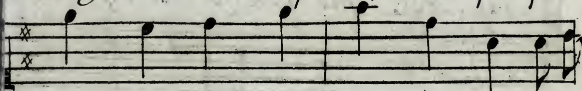
ou nous som...mes faire au..tre...



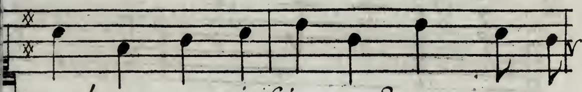
ment que tous les hom-mes ! et bonbon



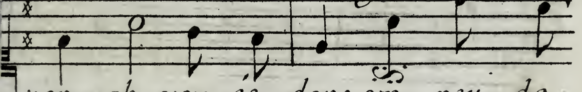
bon, je tén re-pons; Nous pi-que



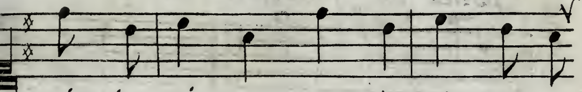
rons nous de jus..ti...ce pour repondre



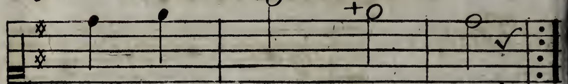
a leur ar-ti-fi...ce ! et zon zon

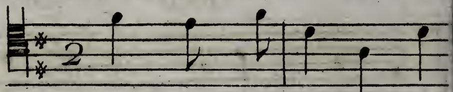


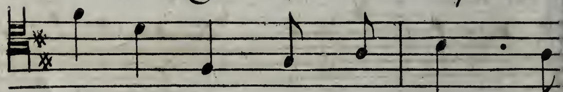

zon, ah voy..és donc, vn peu de

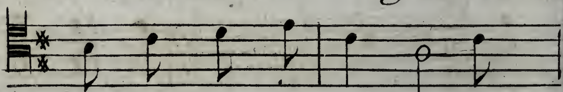


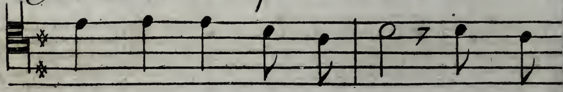
tri..che..ri...e dans la vi...e, est

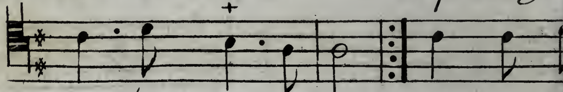

toujours de sai..son.


: Quand vous sçavés qu'une

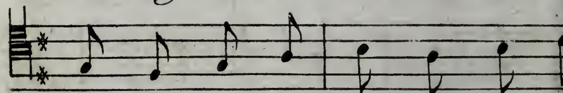

el..le, sans au..cun fruit vou


fait bru-ler pour el..le, malheu


..reux amant re bu-té, quelle fa


...ta...le ve'..ri..te! mais quand


un sort fa.vo..ra..ble, vous


li..sés dans ses yeux remplis de

feux l'ins-tant heureux qui doit com-

bler vos voeux Ve--ri--té trop ai-

-ma--ble!

2

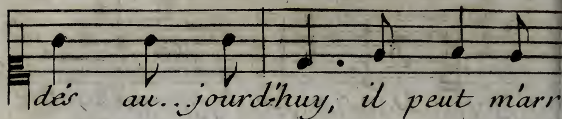
Le pauvre Lu-bin est un

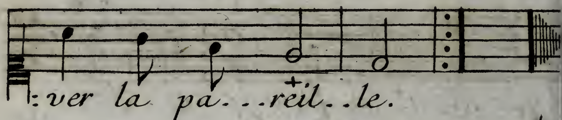
sot, je le sçai, mais je n'en dis

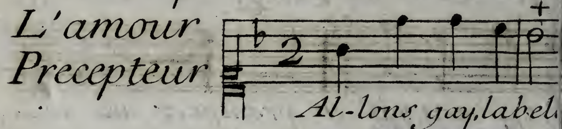
mot, et je crois a--gir a-mer

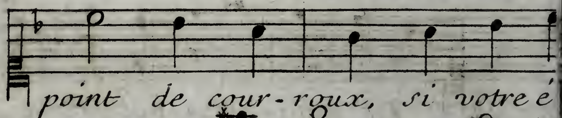
veil-le, Car je suis Epoux

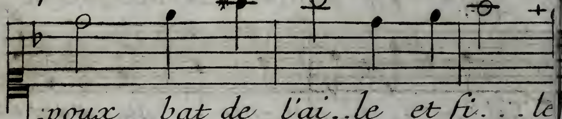
comme lui et des de--main,

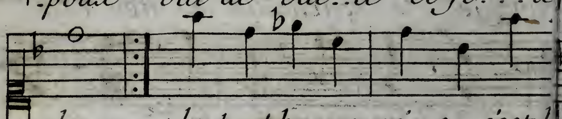

dés au..jourd'huy, il peut marr

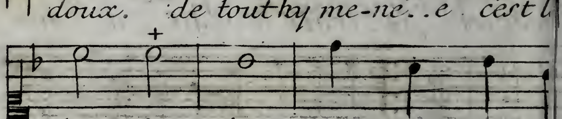

:ver la pa...reil..le.

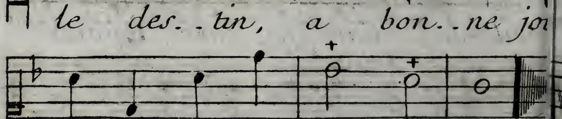

L'amour
Precepteur
2
Al-lons gay, la bel

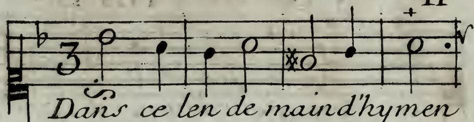

point de cour-roux, si votre é

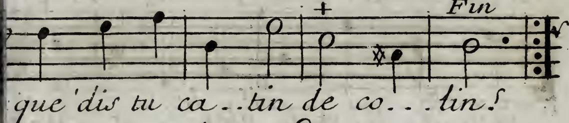

:poux bat de l'ai..le et fi...le

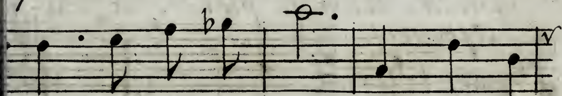

doux. de tout luy me-né..e c'est l


le des..tin, a bon..ne jo

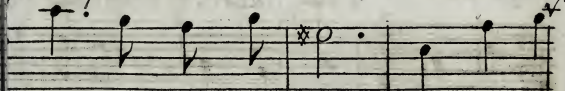

-né..e mauvais len..de-main.

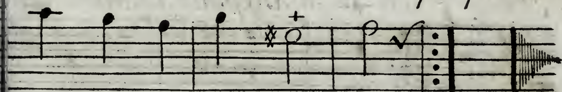

3
Dans ce len de main d'hymen

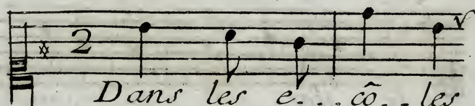

Fin
que dis tu ca..tin de co...tin!

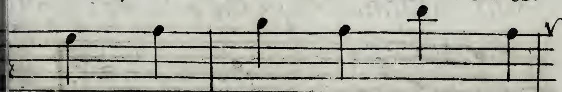

s'il est vif et promptet ne re...

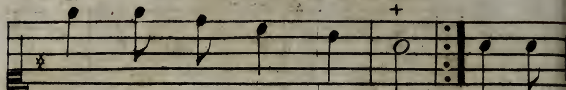

pond point en-cor. non, bon.

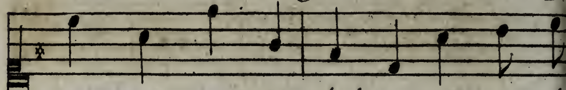

S'il est en..dor-mi, ap..pe-san.

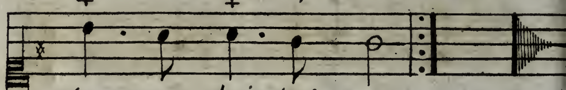

ti, foibleet tran-si, fi.

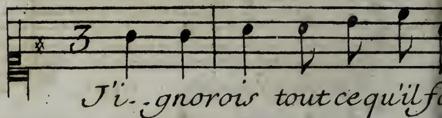

2
Dans les e...cô..les


de Cy...the...re, jeu..nes



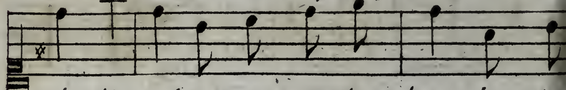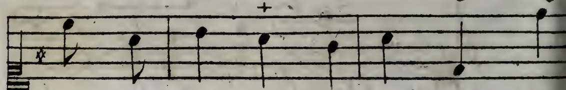



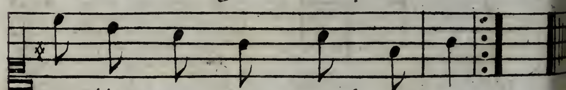















Fin du Tome. 6.

Gravé par Denise Vincent.